

HUNG LOU MENG, LIVRE I

OU

LE RÊVE DE LA CHAMBRE ROUGE,

UN ROMAN CHINOIS EN DEUX LIVRES

PAR

CAO XUEQIN

Traduit par H. BENCRAFT JOLY.

LIVRE I.

PRÉFACE.

Cette traduction a été suggérée non pas par la prétention de me classer parmi les rangs du corps des sinologues, mais par les perplexités et les difficultés que j'ai éprouvées en tant qu'étudiant à Pékin, lorsque, à la fin du Tzu Erh Chi, j'ai dû plonger dans le dédale du Hung Lou Meng.

Des défauts sont, j'en suis sûr, à découvrir, tant dans la prose que parmi les rimes doggerel et grossières, dans lesquelles le texte a été plus respecté que le rythme ; mais je serai satisfait du résultat, si je réussis, même dans une moindre mesure, à donner un coup de main aux étudiants actuels et futurs de la langue chinoise.

H. BENCRAFT JOLY, Vice-Consulat HBM, Macao, 1er septembre 1891.

LE RÊVE DE LA CHAMBRE ROUGE.

CHAPITRE I.

Chen Shih-yin, dans une vision, appréhende la perception et la spiritualité.

Chia Yü-ts'un, dans le monde (venteux et poussiéreux), hérit de tendres pensées d'une belle jeune fille.

C'est la section d'ouverture ; c'est le premier chapitre. À la suite des visions d'un rêve qu'il avait eu, à une occasion antérieure, l'écrivain raconte personnellement, il a délibérément caché les véritables circonstances et a emprunté les attributs de la perception et de la spiritualité pour raconter cette histoire des Archives de la Pierre. Dans ce but, il a utilisé des désignations telles que Chen Shih-yin (la vérité sous le couvert de la fiction), etc. Quels sont cependant les événements relatés dans cette œuvre ? Qui sont les personnages dramatiques ?

Lassé des corvées éprouvées ces derniers temps dans le monde, l'auteur, parlant pour lui-même, poursuit en expliquant, avec le manque de succès qui accompagnait chaque préoccupation, je me suis soudain souvenu de la femme des âges passés. En passant un par un sous un examen minutieux, j'ai senti que dans l'action et dans l'histoire, chacun était bien au-dessus de moi ; que, malgré la majesté de ma virilité, je ne pouvais en réalité me comparer à ces caractères du sexe doux. Et ma honte ne connaissait alors aucune limite ; tandis que le regret, d'un autre côté, ne servait à rien, car il n'existait même pas la moindre possibilité d'un jour de remède.

C'est ce jour-là même que j'ai eu envie de compiler, sous une forme cohérente, pour publication dans le monde entier, en vue d'une information (universelle), comment je supportais des rétributions

inexorables et multiples ; Dans la mesure où, à quelle heure, grâce à la bienveillance du Ciel et à la vertu de mes ancêtres, mes vêtements étaient riches et fins, et quels jours mon repas était savoureux et somptueux, j'ai négligé la générosité de l'éducation et de l'éducation de mon père et de mon père. mère, et n'ai prêté aucune attention à la vertu des préceptes et des injonctions de mes professeurs et de mes amis, avec pour résultat que j'ai encouru la punition d'un échec récent dans la moindre bagatelle et du gaspillage imprudent de la moitié de ma vie. Entre-temps, il y a eu, génération après génération, ceux qui se trouvaient dans les chambres intérieures, dont la masse entière ne pouvait, sous aucun prétexte, être laissée, sous mon influence, tomber dans l'extinction, afin que moi, aussi infidèle que j'ai été, j'ai peut-être les moyens de détecter mes propres défauts.

C'est pourquoi le hangar au toit de chaume, avec ses fenêtres en nattes de bambou, le lit d'étoüpe et le poêle en brique, qui sont actuellement ma part, ne suffisent pas à me dissuader d'accomplir le but fixé par mon esprit. Et si je pouvais en outre affronter la brise du matin, la lune du soir, les saules près des marches et les fleurs de la cour, je pense que cela humidifierait davantage d'encre ma plume mortelle ; mais bien que je manque de culture et d'érudition, quel mal y a-t-il cependant à employer la fiction et un langage non reconnu pour exprimer les mérites de ces personnages ? Et si j'étais également capable d'amener les habitants de la chambre intérieure à les comprendre et à les diffuser, pourrais-je en outre briser la lassitude ne serait-ce qu'un seul instant, ou pourrais-je ouvrir les yeux de mes contemporains, cela ne prouvera-t-il pas en réalité un aubaine ?

Cette considération a conduit à l'utilisation de noms tels que Chia Yü-ts'un et d'autres appellations similaires.

Plus que tout autre dans ces pages, des mots tels que rêves et visions ont été employés ; mais ces rêves constituent l'argument principal de cet ouvrage, et combinent, en outre, le dessein de donner un mot d'avertissement à mes lecteurs.

Lecteur, pouvez-vous suggérer d'où commence l'histoire ?

La narration frise peut-être les limites de l'incohérence et de la trivialité, mais elle possède un enthousiasme considérable. Mais pour commencer.

L'impératrice Nü Wo, (déesse des travaux), en façonnant des blocs de pierres pour la réparation des cieus, prépara, sur les collines de Ta Huang et dans la grotte de Wu Ch'i, 36 501 blocs de pierre brute, chacun de douze chang de hauteur, et vingt-quatre places chang. Parmi ces pierres, l'Impératrice Wo n'en utilisait que 36 500 ; de sorte qu'un seul bloc restait au-dessus, sans être utilisé pour aucun compte. Cela a été jeté sur le pic Ch'ing Keng. Cette pierre, chose étrange à dire, après avoir subi un processus de raffinement, atteignit un caractère d'efficacité, et pouvait, par ses pouvoirs innés, se mettre en mouvement et était capable de se dilater et de se contracter.

Lorsqu'il comprit que tous les blocs avaient été utilisés pour réparer le ciel, qu'eux seuls étaient dépourvus des propriétés nécessaires et impropres à la sélection, il ressentit aussitôt en lui-même du dépit et de la honte, et jour et nuit la nuit, cela a cédé la place à l'angoisse et au chagrin.

Un jour, alors qu'il se lamentait sur son sort, il aperçut soudain, à grande distance, un bonze bouddhiste et un prêtre taoïste venant dans cette direction. Leur apparence était rare, leur aisance remarquable. Lorsqu'ils approchèrent de ce pic Ch'ing Keng, ils s'assirent par terre pour se reposer et commencèrent à converser. Mais en remarquant le bloc nouvellement poli et brillamment clair, qui d'ailleurs avait rétréci en dimensions et n'était plus grand que le pendentif d'un éventail, ils furent très remplis d'admiration. Le prêtre bouddhiste le ramassa et le déposa dans la paume de sa main.

"Votre apparence," dit-il en riant, "peut très bien vous déclarer comme un objet surnaturel, mais comme vous n'avez aucune qualité inhérente, il est nécessaire d'inscrire quelques caractères sur vous, afin que quiconque vous verra puisse immédiatement reconnaître. que vous soyez une chose remarquable. Et ensuite, lorsque vous serez emmené dans un pays où régneront l'honneur et la richesse, dans une famille cultivée d'esprit et de statut officiel, dans un pays où les fleurs et les arbres fleuriront avec luxuriance, dans un ville de raffinement, de renommée et de gloire ; quand vous y aurez été une fois..."

La pierre écoutait avec un plaisir intense.

"Quels caractères puis-je demander, demanda-t-il en conséquence, allez-vous inscrire ? et à quelle

place serai-je emmené ? Priez, je vous en prie, expliquez-moi en termes lucides. " Il ne faut pas être curieux", répondit le bonze en souriant, "dans les jours qui viennent, tu comprendras certainement tout." Ayant terminé ces paroles, il mit aussitôt la pierre dans sa manche et poursuivit tranquillement son voyage en compagnie du prêtre taoïste. Cependant, l'endroit où il a emporté la pierre n'est pas divulgué. On ne sait pas non plus combien de siècles et d'âges se sont écoulés avant qu'un prêtre taoïste, du nom de K'ung K'ung, ne passe, au cours de ses recherches sur la raison éternelle et de sa quête de l'immortalité, par ces collines de Ta Huang, Wu Ch'. je cède et Ch'ing Keng Peak. Apercevant soudain un gros bloc de pierre, à la surface duquel pouvaient être clairement déchiffrées les traces de caractères donnant, sous une forme enchaînée, les divers incidents de son sort, K'ung K'ung les examina du début à la fin. Ils expliquèrent en effet comment ce bloc de pierre sans valeur avait été initialement dépourvu des propriétés essentielles à la réparation du ciel, comment il serait transmué en forme humaine et introduit par Mang Mang le Haut Seigneur et Miao Miao, le Divin, dans le monde des mortels, et comment il serait conduit sur l'autre rive (à travers la San Sara). En apparence, le récit de l'endroit où il tomberait, du lieu de sa naissance, ainsi que de diverses bagatelles de famille et histoires d'amour insignifiantes de jeunes filles, de vers, d'odes, de discours et d'énigmes, était encore complet ; mais le nom de la dynastie et l'année du règne furent effacés et ne purent être déterminés.

Sur l'avers se trouvaient également les vers énigmatiques suivants :

Manquant de vertus, rencontrez le ciel azur pour réparer,

En vain le monde des mortels est plein pendant de nombreuses années,

D'une vie antérieure et après la vie, ces faits,

Qui fera pour une tradition un disque étrange pour moi ?

K'ung K'ung, le taoïste, après avoir réfléchi un moment à ces lignes, se rendit compte que cette pierre avait une histoire quelconque.

« Frère Pierre, » dit-il aussitôt en s'adressant à la pierre, « les préoccupations des jours passés enregistrées sur vous présentent, selon votre propre récit, un intérêt considérable, et ont été pour cette raison inscrites, dans l'intention de solliciter les générations. mais, à mon avis, ils manquent, en premier lieu, de données permettant d'établir le nom de l'empereur et l'année de son règne ; et, en second lieu, ces faits ne constituent aucune trace d'une politique excellente, adoptée par des hauts dignitaires ou des hommes d'État très loyaux, dans le gouvernement de l'État ou dans la règle de la morale publique. Le contenu traite simplement d'un certain nombre de jeunes filles, de caractère exceptionnel ; soit de leurs amours ou engouements, ou de leurs petits mérites ou talents insignifiants ; et si je devais en transcrire toute la collection, ils ne seraient néanmoins pas estimés comme un livre d'une valeur exceptionnelle.

"Monsieur Prêtre," répondit la pierre avec assurance, "pourquoi êtes-vous si excessivement ennuyeux ? Les dynasties rapportées dans les histoires rustiques, qui ont été écrites d'âge en âge, ont, je suis obligé de le penser, invariablement supposées, sous de faux prétextes. , simple nomenclature des dynasties Han et T'ang. Ils diffèrent des événements inscrits sur mon bloc, qui n'empruntent pas cette pratique coutumière, mais, s'appuyant sur mes propres expériences et sentiments naturels, présentent, au contraire, un Caractère nouveau et unique. En outre, dans les pages de ces histoires rustiques, soit les calomnies contre les souverains et les hommes d'État, soit les critiques adressées aux individus, à leurs femmes et à leurs filles, soit les actes de licence et de violence sont trop nombreux pour être calculés. En fait, il existe une autre sorte de littérature libre, dont l'insolence et la pollution font le plus facilement des ravages sur la jeunesse.

"En ce qui concerne les œuvres dans lesquelles les personnages des savants et des beautés sont délimités, leurs allusions sont encore une fois à plusieurs reprises à Wen Chün, leur thème dans chaque page de Tzu Chien ; mille volumes ne présentent aucune diversité ; et mille personnages ne sont qu'une contrepartie de D'ailleurs, ces ouvrages, à travers toutes leurs pages, ne peuvent s'empêcher de friser l'extrême licence. Mais les auteurs n'avaient d'autre but que de faire exprimer quelques odes sentimentales et d'élégantes ballades qui leur étaient propres, et c'est pour cette raison qu'ils ont inventé fictivement des noms et des prénoms d'hommes et de femmes, et ont nécessairement introduit en outre quelques personnages bas qui devraient, comme un bouffon dans

une pièce de théâtre, créer une certaine excitation dans l'intrigue.

« Encore plus répugnante est une sorte de littérature pédante et dévergondée, parfaitement dépourvue de tout sentiment naturel, pleine de contradictions personnelles ; et, en fait, le contraste avec ces jeunes filles de mon œuvre, que j'ai vues, pendant la moitié de ma vie, de mes propres yeux et entendus de mes propres oreilles. Et bien que je ne prétende pas les estimer comme supérieurs aux héros et aux héroïnes des œuvres des âges anciens, la lecture des motifs et des enjeux de leurs expériences peut également fournir matière suffisante pour bannir la monotonie et briser le charme de la mélancolie.

"En ce qui concerne les différentes strophes des vers doggerel, elles peuvent aussi provoquer des rires tels qu'elles obligent le lecteur à laisser échapper le riz et à cracher le vin.

"Dans ces pages, les scènes décrivant l'angoisse de la séparation, le bonheur des retrouvailles et les fortunes de la prospérité et de l'adversité sont toutes, dans leurs moindres détails, fidèles à la nature humaine, et je n'ai pas pris sur moi d'y faire le moindre ajout, ou altération, qui pourrait conduire à la perversion de la vérité.

" Mon seul objectif a été que les hommes puissent, après une beuverie, ou après s'être réveillés du sommeil ou lorsqu'ils ont besoin de se détendre de la pression des affaires, reprendre cette littérature légère, et non seulement effacer les traces des livres archaïques, mais aussi obtenir un nouveau genre de distraction, mais qu'ils puissent aussi disposer d'une longue vie ainsi que d'énergie et de force, car cela n'a rien à voir avec ces œuvres dont les desseins sont faux, dont le cours est immoral. quel est votre point de vue sur le sujet ? »

K'ung K'ung ayant réfléchi un moment sur les paroles qu'il avait écoutées attentivement, relut tout au long de ce récit de la pierre ; et constatant que le propos général n'était rien d'autre qu'un traité sur l'amour, et également une transcription exacte des faits, sans la moindre trace de prodigalité préjudiciable à l'époque, il en copia alors le contenu, du début à la fin, dans l'intention de charger le monde de les transmettre comme une histoire étrange.

C'est ainsi que K'ung K'ung, le taoïste, par suite de sa perception, (dans son état d') abstraction, de la passion, la génération, de cette passion, de volupté, la transmission de cette volupté en passion, et l'appréhension, par la passion, de son irréalité, altéra aussitôt son nom pour celui de « Ch'ing Tseng » (le Bonze Voluptueux), et changea le titre de « Mémoire d'une pierre » (Shih-t'ou-chi), pour celui de « Ch'ing Tseng Lu », Le Dossier du Bonze Voluptueux ; tandis que K'ung Mei-chi de Tung Lu lui donna le nom de « Feng Yüeh Pao Chien », « Le Précieux Miroir de la Volupté ». Plus tard, grâce au dévouement de Tsao Hsüeh-ch'in dans l'étude de Tao Hung, dix années à la lecture et à la révision de l'ouvrage, aux ajouts et modifications effectués par lui cinq fois, à l'opposition d'un index et au divisé en périodes et en chapitres, le livre était à nouveau intitulé « Chin Ling Shih Erh Ch'ai », « Les douze jeunes filles de Chin Ling ». Une strophe a d'ailleurs été composée à cet effet. C'est donc là, et aucune autre, l'origine du Registre de la Pierre. Le poète dit avec pertinence :

Des pages pleines de déchets idiots,

Des larmes aigres et amères ;

L'auteur est tout à fait idiot,

Mais leur enthousiasme, qui peut se déployer ?

Vous avez maintenant compris les causes qui ont provoqué l'enregistrement de la pierre, mais comme vous ne savez pas encore quels personnages sont représentés et quelles circonstances sont liées à la surface du bloc, lecteur, s'il vous plaît, prêtez l'oreille aux récits sur la pierre, qui se présente comme suit : -

Autrefois, les terres du Sud-Est étaient basses. Dans cette partie du sud-est du monde, se trouvait une ville fortifiée, du nom de Ku Su. À l'intérieur des murs, une localité, appelée Chang Men, était plus que toutes les autres dans le monde des mortels, le centre qui occupait la deuxième, sinon la première place pour la mode et la vie. Au-delà de Chang Men se trouvait une rue appelée Shih-li-chieh (rue Ten Li) ; dans cette rue une ruelle, la ruelle Jen Ch'ing (humanité et Pureté) ; et dans cette ruelle se trouvait un vieux temple qui, en raison de ses dimensions réduites, était appelé, d'un commun accord, le temple de la Gourde. À côté de ce temple vivait la famille d'un fonctionnaire du district, Chen de nom, Fei de nom et Shih-yin de style. Son épouse, née Feng, possédait un caractère

digne et vertueux, et avait une perception claire des convenances morales et de la bonne conduite. Cette famille, bien que ne possédant pas réellement une richesse et des honneurs excessifs, était néanmoins, dans son district, considérée comme un clan aisé. Comme ce Chen Shih-yin était d'un état d'esprit satisfait et sans ambition, et qu'il ne désirait aucune distinction officielle, mais que, jour après jour de sa vie, il prenait plaisir à contempler des fleurs, à planter des bambous, à siroter son vin et à esroquer des œuvres poétiques, il était en fait, dans l'indulgence de ces poursuites, aussi heureux qu'un être surmaturel.

Une seule chose gâchait son bonheur. Il avait vécu plus d'un demi-siècle et n'avait pas encore de progéniture mâle autour de ses genoux. Il avait un enfant unique, une fille, dont le prénom était Ying Lien. Elle n'avait que trois ans. Par une longue journée d'été, où la chaleur avait été intense, Shih-yin était assis tranquillement dans sa bibliothèque. Sentant sa main fatiguée, il laissa tomber le livre qu'il tenait, appuya sa tête sur une théière et s'endormit.

Tout à coup, dans cet état d'inconscience, il lui sembla qu'il s'était rendu à pied vers un endroit ou un autre où il ne pouvait distinguer. De façon inattendue, il aperçut, dans la direction opposée, deux prêtres venant vers lui : l'un bouddhiste, l'autre taoïste. A mesure qu'ils avançaient, ils poursuivaient la conversation dans laquelle ils étaient engagés. "Où comptez-vous emmener l'objet que vous avez emporté ?" il entendit le taoïste s'enquérir. A cette question, le bouddhiste répondit avec un sourire : « Rassurez-vous », dit-il ; "Il y a maintenant dans la maturité un complot d'un caractère général impliquant des plaisirs mondains, qui arrivera bientôt à un dénouement. Tous les adeptes de la volupté n'ont pas encore été vivifiés ni entrés dans le monde, et j'ai l'intention d'en profiter. de cette occasion pour introduire cet objet parmi eux, afin de lui donner une chance de traverser la durée de l'existence humaine. "Les adeptes de la volupté d'aujourd'hui devront naturellement endurer à nouveau les maux de la vie au cours de leur parcours à travers le monde des mortels", remarqua le taoïste ; "Mais quand, je me le demande, surgiront-ils ? et dans quel endroit descendront-ils ?"

"Le récit de ces circonstances, osa répondre le bonze, a de quoi faire rire ! Elles se résument à ceci : il existait à l'ouest, au bord de la rivière Ling (spirituelle), au bord du San Pierre Sheng (trois fois née), un brin d'herbe de Chiang Chu (perle violette). À peu près à la même époque, le bloc de pierre, suite à son rejet par la déesse des travaux, était également laissé à l'errance et à l'errance. pour sa propre satisfaction, et de se promener à son gré dans n'importe quel endroit. Un jour, elle entra dans l'enceinte de la Fée Ching Huan (Vision Monitor) ; et cette Fée, consciente du fait que cette pierre avait une histoire, la captura. il lui confia donc les fonctions de serviteur de Shen Ying, une fée du palais Ch'ih Hsia.

"Cette pierre se promenait pourtant souvent sur les rives de la rivière Ling, et ayant été remplie d'admiration à la vue du brin d'herbe spirituelle, elle, jour après jour, humectait ses racines d'une douce rosée. Cette herbe perlée pourpre, au début, a attendu des mois et des années ; mais étant plus tard imprégné de l'essence et de la luxuriance du ciel et de la terre, et ayant sans cesse reçu l'humidité et la nourriture de la douce rosée, il s'est dépouillé, au cours du temps, de la forme d'une herbe, prenant à la place une nature humaine, qui se perfectionna peu à peu dans la personne d'une jeune fille.

"Chaque jour, elle avait l'habitude d'errer au-delà des limites des cieus Li Hen (délivrance des animosités). Lorsqu'elle avait faim, elle se nourrissait du fruit Pi Ch'ing (amour caché) - lorsqu'elle avait soif, elle buvait le Kuan ch'ou (chagrins déchargés,) de l'eau. Cependant, n'ayant pas jusqu'alors montré sa gratitude pour la vertu de culture qui lui a été prodiguée, il était tout à fait naturel qu'elle se décide dans son cœur à un objectif constant et incessant de faire une reconnaissance appropriée.

« J'ai été », disait-elle souvent en elle-même, « le bénéficiaire de la gracieuse générosité de la pluie et de la rosée, mais je ne possède pas l'eau qui m'a été prodiguée pour la rembourser ! Mais si jamais elle descendait dans le monde dans la forme d'un être humain, je m'y rendrai aussi avec lui ; et si seulement je peux avoir les moyens de lui faire une restitution, avec les larmes de toute une vie, je pourrai peut-être faire un retour adéquat.

"C'est cette résolution qui entraînera la descente dans le monde de tant d'esprits de vengeance liés au plaisir et l'expérience de destins fantastiques ; et cette lame de perle cramoisie sera également

parmi celles-ci. La pierre repose toujours à sa place d'origine, et pourquoi ne devrions-nous pas vous et moi l'emmener devant le tribunal de la Fée de la Vision Monitory, et inscrire en son nom son nom dans un dossier, afin qu'il descende dans le monde, en compagnie de ces esprits de passion, et rapporte ce complot. à un problème ?"

"C'est vraiment ridicule", intervint le taoïste. "Jamais auparavant je n'avais entendu ne serait-ce que la simple mention de la restitution au moyen des larmes ! Pourquoi vous et moi ne devrions-nous pas profiter de cette opportunité pour descendre également dans le monde ? et si nous réussissons à opérer le salut de quelques-uns d'entre eux, ce ne serait pas une œuvre méritoire et vertueuse ?

"Cette proposition", remarqua le bouddhiste, "est tout à fait en harmonie avec mes propres vues. Venez donc avec moi au palais de la Fée de la Vision Moniteur, et livrons cet objet bon à rien, et finissons-en avec Et lorsque la compagnie des esprits de colère liés au plaisir descend dans l'existence humaine, vous et moi pouvons alors entrer dans le monde. La moitié d'entre eux sont déjà tombés dans l'univers poussiéreux, mais la totalité d'entre eux ne l'est pas encore. venir ensemble."

"Cela étant le cas", acquiesça le taoïste, "je suis prêt à vous suivre quand bon vous semble."

Mais revenons à Chen Shih-yin. Ayant entendu chacune de ces paroles distinctement, il ne put s'empêcher de s'avancer aussitôt et de rendre hommage. "Mes seigneurs spirituels", dit-il en souriant, "acceptez mon obéissance." Les prêtres bouddhistes et taoïstes ne tardèrent pas à répondre au compliment et échangèrent les salutations habituelles. "Mes seigneurs spirituels", continua Shih-yin ; « Je viens d'entendre la conversation qui s'est déroulée entre vous, sur les causes et les effets, une conversation comme peu de mortels ont réellement écouté ; mais votre jeune frère est paresseux d'esprit et ne peut pas en comprendre lucidement la portée ! et que la simplicité soit gracieusement dissipée, votre jeune frère peut, en écoutant attentivement, avec une oreille sans souillure et une attention particulière, être éveillé dans une certaine mesure au sentiment de compréhension ; et qui plus est, peut-être trouver le moyen d'échapper à l'angoisse de s'enfoncer. dans Hadès. »

Les deux esprits sourirent : « La conversation, ajoutèrent-ils, se rapporte au schéma primordial et ne peut être divulguée avant le moment opportun ; mais, le moment venu, l'esprit ne nous oublie pas tous les deux, et vous pourrez facilement vous échapper. de la fournaise ardente. »

Shih-yin, après cette réponse, eut du mal à approfondir ses recherches. "Le schéma primordial", remarqua-t-il cependant en souriant, "bien sûr, ne peut pas être divulgué ; mais de quelle sorte de chose, je me demande, est l'objet bon à rien dont vous parliez tout à l'heure ? Ne puis-je pas être autorisé à juger par moi-même ? »

"Cet objet au sujet duquel vous demandez," répondit le Bonze bouddhiste, "est destiné, je peux vous le dire, par le destin à être simplement regardé par vous." Avec ces mots, il le sortit et le remit à Shih-yin.

Shih-yin l'a reçu. En l'examinant minutieusement, il découvrit qu'il s'agissait en fait d'un magnifique joyau, si brillant et si clair que les traces de caractères à la surface étaient distinctement visibles. Les caractères inscrits étaient constitués des quatre « Tung Ling Pao Yü ». « joyau précieux de la perception spirituelle ». Sur l'avvers se trouvaient également plusieurs colonnes de mots minuscules, qu'il était justement en train de regarder attentivement, lorsque le bouddhiste s'expliqua aussitôt.

"Nous avons déjà atteint", s'est-il exclamé, "les limites de la vision". L'arrachant violemment de ses mains, il s'éloigna avec le taoïste, sous un haut portail de pierre, sur le visage duquel figuraient en gros caractères les quatre caractères : « T'ai Hsü Huan Ching », « Les limites visionnaires du Grand Vide." De chaque côté se trouvait un parchemin avec les lignes :

Lorsque le mensonge représente la vérité, la vérité devient également fausse,

Là où rien n'est transformé en rien, rien ne devient néant.

Shih-yin avait également l'intention de les suivre de l'autre côté, mais, alors qu'il était sur le point de faire un pas en avant, il entendit soudain un fracas, comme si les montagnes étaient tombées en ruines et la terre sombrée dans la destruction. Alors que Shih-yin poussa un grand cri, il regarda avec un œil tendu ; mais tout ce qu'il pouvait voir, c'était le soleil ardent qui brillait, avec des rayons rougeoyants, tandis que les feuilles de bananier baissaient la tête. À ce moment-là, la moitié des circonstances liées au rêve qu'il avait fait avaient déjà disparu de sa mémoire.

Il a également remarqué une infirmière venant vers lui avec Ying Lien dans ses bras. Aux yeux de Shih-yin, sa fille paraissait encore plus belle, un joyau si brillant, si précieux et si adorable. Aussitôt, étendant les bras, il la prit et, tout en la tenant dans ses bras, il la persuada de jouer un moment avec lui ; après quoi il la fit monter dans la rue pour voir le grand bruit provoqué par le cortège qui passait.

Il était sur le point d'entrer, lorsqu'il aperçut deux prêtres, l'un Taoïste, l'autre bouddhiste, venant ici de la direction opposée. Le bouddhiste avait la tête couverte de gale et marchait pieds nus. Le Taoïste avait le pied boitant et ses cheveux étaient tous ébouriffés.

Tels des forcenés, ils se bousculaient, bavardaient et riaient à mesure qu'ils s'approchaient.

Dès qu'ils atteignirent la porte de Shih-yin, et qu'ils l'aperçurent avec Ying Lien dans ses bras, le Bonze se mit à pleurer à haute voix.

Se tournant vers Shih-yin, il lui dit : « Mon bon monsieur, pourquoi avez-vous besoin de porter dans vos bras cette chose vivante mais malheureuse, qui entraînera des ennuis entre père et mère ?

Ces mots n'échappèrent pas à l'oreille de Shih-yin ; mais persuadé qu'il s'agissait de paroles délirantes, il ne prêta aucune attention aux bonzes.

« Séparez-vous d'elle et donnez-la-moi », poursuivait encore le bouddhiste.

Shih-yin ne put retenir son agacement ; et serrant précipitamment sa fille contre lui, il allait entrer, lorsque le bonze lui tendit la main et éclata de rire.

Il prononça ensuite les quatre vers qui suivent :

Vous faites plaisir à votre tendre fille et on se moque de vous comme d'un idiot ;

Vain tu fais face à la neige, oh miroir ! car il diminuera évanescant,

Quand le festival des lanternes sera terminé, protégez-vous de votre destin,

C'est à ce moment-là que les flammes s'allumeront et que le feu consumera.

Shih-yin comprit distinctement toute la portée de ce qu'il entendait ; mais son cœur était encore plein de conjectures. Il était sur le point de demander qui et ce qu'ils étaient, lorsqu'il entendit la remarque taoïste : « Vous et moi ne pouvons pas courir ensemble ; séparons-nous maintenant, et

chacun de nous pourra alors vaquer à ses occupations. Après trois âges, je serai au mont Pei Mang, vous attendant ; et nous pourrons, après nos retrouvailles, nous rendre aux Confines Visionnaires du Grand Vide, là pour effacer le nom de la pierre des archives.

« Excellent ! De premier ordre ! » s'écria le bonze. Et à la fin de ces paroles, les deux hommes se séparèrent, chacun poursuivant son chemin, et on ne revit plus aucune trace d'eux.

"Ces deux hommes", réfléchit alors Shih-yin dans son cœur, "ont dû avoir de nombreuses expériences, et j'aurais vraiment dû me renseigner davantage auprès d'eux ; mais à ce stade, il est de toute façon trop tard pour se livrer à des regrets."

Tandis que Shih-yin se livrait à ces réflexions insensées, il remarqua soudain l'arrivée d'un érudit sans le sou, Chia de nom, Hua de nom, Shih-fei de style et Yü-ts'un de surnom, qui avait pris ses quartiers à la temple de la Gourde à côté. Ce Chia Yü-ts'un était à l'origine un habitant de Hu-Chow, et était également de filiation littéraire et officielle, mais comme il était né de la plus jeune souche et que les possessions de ses ancêtres paternels et maternels étaient complètement épuisées, et son ses parents et ses proches étaient morts, il restait le seul et unique survivant ; et, comme il ne trouvait pas utile sa résidence dans son pays natal, il entra donc dans la capitale à la recherche de cette réputation qui lui permettrait de mettre en valeur le domaine familial. Il était arrivé à cet endroit depuis l'année dernière et avait, de plus, toujours vécu dans des conditions très difficiles. Il avait fait du temple son logement temporaire et gagnait sa vie en s'occupant quotidiennement de la rédaction de documents et de la rédaction de lettres pour les clients. C'est ainsi que Shih-yin entretenait des relations constantes avec lui.

Dès que Yü-ts'un aperçut Shih-yin, il ne perdit pas de temps pour le saluer. « Mon digne monsieur, observa-t-il avec un sourire forcé ; comment se fait-il que vous soyez appuyé contre la porte et que vous regardiez dehors ? Y a-t-il par hasard des nouvelles qui circulent dans les rues ou sur les places publiques ?

"Aucun du tout", répondit Shih-yin en lui rendant le sourire. "Il y a quelque temps, ma jeune fille

sanglotait et je l'ai amenée ici pour l'amuser. Je me trouve en ce moment sans quoi que ce soit, de sorte que, cher frère Chia, tu viennes juste à temps. S'il vous plaît, entrez dans ma méchante demeure et essayons, en compagnie l'un de l'autre, de passer cette longue journée d'été.

Après avoir fait cette remarque, il demanda à un domestique d'emmener sa fille, tandis que lui, main dans la main avec Yü-ts'un, entra dans la bibliothèque, où un jeune page servait le thé. A peine avaient-ils échangé quelques phrases qu'un membre de la maison entra en toute hâte pour annoncer que M. Yen était venu lui rendre visite.

Shih-yin se leva aussitôt. « Veuillez excuser ma grossièreté, » remarqua-t-il en s'excusant, « mais asseyez-vous ; je vous rejoindrai bientôt et profiterai du plaisir de votre société. « Mon cher monsieur, » répondit Yü-ts'un en se levant, également d'une manière concédante, « selon votre convenance. J'ai souvent eu l'honneur d'être votre invité, et qu'importe si j'attends. un peu? » Alors que ces excuses étaient encore présentées, Shih-yin était déjà sortie dans le salon de devant. Pendant son absence, Yü-ts'un s'occupait à feuilleter quelque ouvrage poétique pour dissiper l'ennui, quand tout à coup il entendit, par la fenêtre, la toux d'une femme. Yü-ts'un se leva précipitamment et regarda dehors. Il vit d'un coup d'œil qu'il s'agissait d'une servante occupée à cueillir des fleurs. Son comportement était hors du commun ; ses yeux si brillants, ses sourcils si bien définis. Sans être d'une beauté parfaite, elle possédait néanmoins des charmes suffisants pour éveiller les sentiments. Yü-ts'un la regarda involontairement avec un œil fixe. Cette servante, appartenant à la famille Chen, avait fini de cueillir des fleurs et était sur le point d'entrer, quand tout à coup elle leva les yeux et s'aperçut de la présence, à l'intérieur de la fenêtre, de quelqu'un dont le couvre-chef Il s'agissait d'un turban en lambeaux, tandis que ses vêtements étaient en mauvais état. Mais malgré sa pauvreté, il était naturellement doté d'une taille ronde, d'un dos large, d'un visage gras, d'une bouche carrée ; de plus, ses sourcils étaient en forme d'épée, ses yeux ressemblaient à des étoiles, son nez était droit, ses joues carrées.

Cette servante s'est détournée précipitamment et s'est enfuie.

"Cet homme si costaud et si fort", se dit-elle en elle-même, "et pourtant en même temps si pauvrement vêtu, ne doit, j'imagine, être personne d'autre que l'homme dont le nom est Chia Yü-ts'un ou tels que, à maintes reprises évoqué par mon maître, et à qui il a souhaité à plusieurs reprises donner un coup de main, mais n'a pas réussi à trouver une opportunité favorable. Et en ce qui concerne notre famille, il n'y a aucun lien ou ami dans une telle situation, Je suis certain qu'il ne peut s'agir d'une autre personne que lui. Curieusement à dire, mon maître a en outre fait remarquer que cet homme, il est certain, ne restera pas toujours dans un tel état de dénuement.

Tout en se livrant à cette réflexion, elle ne put s'empêcher de tourner la tête une ou deux fois.

Lorsque Yü-ts'un s'aperçut qu'elle avait regardé en arrière, il interpréta volontiers cela comme un signe que dans son cœur ses pensées étaient tournées vers lui, et il fut frénétique d'une joie irrépressible.

"Cette fille", pensa-t-il, "a sans aucun doute un regard perçant et éminemment astucieux, et une personne au monde qui a vu à travers moi."

Peu de temps après, le jeune domestique entra dans la chambre ; et lorsque Yü-ts'un s'enquit et apprit par lui que les invités du salon de devant avaient été retenus pour dîner, il ne pouvait plus attendre et s'éloigna aussitôt par un passage latéral et sortit par une porte arrière. .

Lorsque les invités prirent congé, Shih-yin ne retourna pas rejoindre Yü-ts'un, car il avait appris qu'il était déjà parti.

Avec le temps, les festivités de la mi-automne approchaient ; et Shih-yin, une fois le banquet familial terminé, fit dresser une table séparée dans la bibliothèque et traversa, au clair de lune, jusqu'au temple et invita Yü-ts'un à venir.

Le fait est que Yü-ts'un, depuis le jour où il avait vu la jeune fille de la famille Chen se retourner deux fois pour le regarder, se flattait qu'elle était amicale à son égard et entretenait sans cesse de tendres pensées à son égard. dans son cœur. Et en ce jour, qui se trouvait être la fête de la mi-automne, il ne pouvait, tout en regardant la lune, s'empêcher de chérir son souvenir. C'est pourquoi il a donné libre cours à ces versets pentamétriques :

Hélas! Je n'ai pas encore deviné mon souhait de toute une vie,

Et l'angoisse sans cesse vient sur l'angoisse
Je suis venu, et le cœur triste, j'ai froncé le front ;
Elle s'en alla et tourna la tête pour regarder.
Face à la brise, elle regarde son ombre,
Qui la rencontre ce soir au clair de lune pour correspondre ?
Les rayons brillants s'ils sont mon souhait mais lisent
Se poserait bientôt sur sa belle tête !

Yü-ts'un ayant, après cette récitation, rappelé à nouveau comment, tout au long de sa vie, ses connaissances littéraires avaient connu un sort défavorable et n'avaient pas rencontré l'occasion (de récolter une distinction), il se frotta le front et tandis qu'il leva les yeux au ciel, il poussa un profond soupir et entonna de nouveau à haute voix un couplet :

Le joyau dans le tonneau cherche un prix élevé,
L'épingle dans le boîtier pour prendre son envol ça attend.

Par chance, Shih-yin approchait à ce moment-là, et en entendant les lignes, il dit avec un sourire :
"Mon cher Yü-ts'un, en réalité tes accomplissements ne sont pas d'une capacité ordinaire."

Yü-ts'un ne perdit pas de temps pour sourire et répondre. "Ce serait de la présomption de ma part de le penser", a-t-il observé. "J'étais simplement en train de fredonner au hasard quelques vers composés par d'anciens écrivains, et quelle raison y a-t-il pour me louer à un tel degré excessif ? À quoi dois-je, mon cher Monsieur, le plaisir de votre visite ? " » il a continué à s'enquérir. " Ce soir, " répondit Shih-yin, " c'est la fête de la mi-automne, généralement connue sous le nom de fête de la pleine lune ; et comme je ne pouvais m'empêcher de penser que vivre, comme vous, mon digne frère, comme un simple étranger dans ce pays bouddhiste, temple, vous ne pouviez qu'éprouver un sentiment de solitude. J'ai, à dessein exprès, préparé un petit divertissement et je serais heureux si vous venez dans ma méchante demeure pour prendre un verre de vin. Mais je me demande si vous le ferez accueillir favorablement ma modeste invitation ? Yü-ts'un, après avoir écouté la proposition, n'opposa aucun refus d'aucune sorte ; mais il remarqua avec complaisance : « Étant le bénéficiaire d'une attention si marquée, comment puis-je prétendre repousser votre généreuse considération ?

Tandis qu'il exprimait ces mots, il s'éloigna sur-le-champ, en compagnie de Shih-yin, et revint dans la cour, devant la bibliothèque. En quelques minutes, le thé était fini.

Les tasses et les plats avaient été posés dès le petit matin, et il va sans dire que les vins étaient succulents ; le tarif somptueux.

Les deux amis prirent place. Au début, ils remplissaient tranquillement leurs verres et sirotaient tranquillement leur vin ; mais à mesure qu'ils entraient en conversation, leur bonne humeur devint plus cordiale, et, sans s'en apercevoir, les verres commencèrent à voler et les tasses à s'échanger.

A cette heure même, dans toutes les maisons du quartier, le fifre et le luth sonnaient, tandis que les détenus se livraient à la musique et au chant. Au-dessus de leur tête, l'orbe de la lune radieuse brillait d'une splendeur omniprésente et d'une lumière brillante et constante, tandis que les deux amis, à mesure que leur exubérance augmentait, vidaient leurs tasses dès qu'elles atteignaient leurs lèvres.

Yü-ts'un, à ce stade de la collation, était considérablement sous l'influence du vin, et la véhémence de sa bonne humeur était irrépressible. En regardant la lune, il nourrissait des pensées qu'il exprimait par le récit d'un double distique.

C'est l'heure à laquelle trois rencontrent cinq, Sélène est un globe !

Ses rayons purs remplissent la cour, les rails de jade l'enrobent !

Lo! dans les cieux, son disque à voir se lève maintenant,

Et sur la terre, pour regarder, les hommes lèvent les yeux.

"Excellent!" s'écria Shih-yin d'une voix forte, après avoir entendu ces lignes ; " J'ai soutenu à plusieurs reprises qu'il était impossible pour vous de rester longtemps inférieur à quiconque, et maintenant les vers que vous avez récités sont un pronostic de votre avancement rapide. Il est déjà évident que, d'ici peu, vous étendrez vos pas bien au-dessus du monde. nuages ! Je dois vous féliciter ! Je dois vous féliciter ! Laissez-moi, de mes propres mains, vous verser un verre de vin

pour vous faire mes compliments.

Yü-ts'un vida la tasse. " Ce que je vais dire, " expliqua-t-il en poussant soudain un soupir, " ce n'est pas le discours larmoyant d'un homme sous l'effet du vin. En ce qui concerne les sujets actuellement abordés dans les examens, je pourrais peut-être " J'ai bien pu également m'inscrire sur la liste et m'inscrire comme candidat ; mais je n'ai, pour l'instant, aucun moyen de subvenir aux bagages et aux frais de voyage. La distance jusqu'à Shen Ching est également longue. un, et je ne pouvais pas compter sur la vente d'articles ou sur la rédaction d'essais pour trouver les moyens d'y arriver. Shih-yin ne lui laissa pas le temps de conclure. "Pourquoi n'en as-tu pas parlé plus tôt ?" s'interposa-t-il en toute hâte. " J'ai longtemps entretenu ce soupçon ; mais comme, chaque fois que je vous ai rencontré, cette conversation n'a jamais été abordée, je n'ai pas eu la prétention de me rendre officieux. Mais si tel est l'état des choses en ce moment, je manque, je l'avoue, de qualification littéraire. ", mais sur les deux sujets de l'esprit amical et des moyens pécuniaires, j'ai néanmoins quelque expérience. D'ailleurs, je me réjouis que l'année prochaine soit justement la saison des examens triennaux, et que vous partiez en toute hâte pour la capitale ; et en aux tripes du printemps prochain, vous pourrez, en remportant le prix, rendre justice à la compétence dont vous pouvez vous vanter. En ce qui concerne les frais de voyage et les autres éléments, la fourniture par moi-même de tout ce qui vous est nécessaire ne sera pas encore possible. rendez inutile votre méchante connaissance avec moi.

Immédiatement, il ordonna à un jeune domestique d'aller emballer immédiatement cinquante tael d'argent pur et deux costumes d'hiver.

"Le dix-neuvième," continua-t-il, "est un jour propice, et vous ne devriez pas perdre de temps pour louer un bateau et commencer votre voyage vers l'ouest. Et lorsque, grâce à vos talents éminents, vous aurez atteint une position élevée, et nous nous reverrons l'hiver prochain, l'occasion ne sera-t-elle pas extrêmement heureuse ?

Yü-ts'un accepta l'argent et les vêtements avec une faible expression de gratitude. En fait, il ne prêta aucune attention aux cadeaux, mais continua, buvant à nouveau son vin, tout en bavardant et en riant.

Ce n'est que lorsque la troisième montre de la journée eut déjà sonné que les deux amis se séparèrent ; et Shih-yin, après avoir accompagné Yü-ts'un, se retira dans sa chambre et dormit, d'un seul sommeil, ne se réveillant jamais avant que le soleil ne soit haut dans le ciel.

Se souvenant de ce qui s'était passé la nuit précédente, il avait l'intention d'écrire quelques lettres de recommandation que Yü-ts'un pourrait emmener avec lui dans la capitale, pour lui permettre, après les avoir remises dans les demeures de certains fonctionnaires, de trouver un endroit comme résidence temporaire. Il envoya donc un domestique pour lui demander de venir, mais l'homme revint et rapporta que, d'après ce que disait le bonze, "M. Chia était parti pour son voyage vers la capitale, à la cinquième veille du matin même, qu'il avait également laissé un message au bonze à vous remettre, Monsieur, à l'effet que les hommes de lettres ne prêtaient aucune attention aux jours heureux ou malheureux, que la seule considération avec eux était la nature de l'affaire en cours, et qu'il pouvait trouver pas le temps de venir en personne et de lui dire au revoir.

Shih-yin, après avoir entendu ce message, n'avait d'autre choix que de bannir le sujet de ses pensées. Dans des circonstances confortables, le temps s'écoule en effet d'un pas facile. Bientôt approcha également l'heureuse fête du 15 de la première lune, et Shih-yin dit à un serviteur Huo Ch'i d'emmener Ying Lien voir les feux sacrificiels et les lanternes fleuries.

Vers le milieu de la nuit, Huo Ch'i était aux abois et il déposa immédiatement Ying Lien sur le seuil d'une certaine maison. Lorsqu'il se sentit soulagé, il revint la chercher, mais ne trouva nulle part la moindre trace de Ying Lien. Dans une situation terrible, Huo Ch'i poursuivit ses recherches pendant la moitié de la nuit ; mais même à l'aube, il n'avait découvert aucun indice sur l'endroit où elle se trouvait. Huo Ch'i, n'ayant pas, en revanche, le courage de retourner affronter son maître, s'enfuit aussitôt vers son village natal.

Shih-yin – en fait, le mari aussi bien que la femme – voyant que leur enfant n'était pas rentré à la maison de toute la nuit, conclut volontiers qu'un accident avait dû lui arriver. Ils envoyèrent à la hâte plusieurs serviteurs partir à sa recherche, mais tous revinrent rapporter qu'il n'y avait ni vestige

ni nouvelles d'elle.

Ce couple n'avait eu que cet enfant, et cela au midi de leur vie, de sorte que sa disparition soudaine les plongeait dans une telle détresse que jour et nuit ils pleuraient sa perte au point de ne presque plus prêter attention à leur propre enfant. vies.

Un mois s'est écoulé en un rien de temps. Shih-yin fut le premier à tomber malade, et sa femme, Dame Feng, de même, à force de s'inquiéter pour sa fille, fut également prostrée de maladie. Le médecin était mandé jour après jour et l'oracle consulté au moyen de la divination.

Personne ne pensait que ce jour-là, étant le 15 de la 3ème lune, alors que les oblations sacrificielles se préparaient dans le temple de Hu Lu, une poêle avec de l'huile aurait pris feu, par manque de soin de la part des bonzes, et qu'en peu de temps les flammes auraient consumé le papier collé sur les fenêtres.

Parmi les indigènes de ce district, les clôtures en bambou et les cloisons en bois étaient d'usage général, et celles-ci se révélèrent également une source de calamité ainsi ordonnée par le destin (pour consommer ce décret).

Avec promptitude (le feu) s'est étendu à deux bâtiments, puis en a enveloppé trois, puis a entraîné quatre (en ruine), puis s'est propagé à cinq maisons, jusqu'à ce que toute la rue soit en feu, ressemblant aux flammes d'un volcan. Bien que les militaires et la population aient immédiatement couru à son secours, l'incendie avait déjà pris une ampleur considérable, de sorte qu'il leur était impossible de fournir une aide efficace pour l'éteindre.

Il a flambé toute la nuit, avant de s'éteindre et de se consumer, on ne sait en effet combien de maisons d'habitation. Quoi qu'il en soit, c'est pitoyable à raconter, la maison Chen, située comme voisine du temple, fut, en début de soirée, réduite à un tas de tuiles et de briques ; et rien que la vie de ce couple et de plusieurs détenus de la famille n'a subi de blessures.

Shih-yin était désespéré, mais tout ce qu'il pouvait faire était de taper du pied et de pousser de profonds soupirs. Après avoir consulté sa femme, ils se rendirent dans une de leurs fermes, où ils s'installèrent temporairement. Mais comme l'eau avait été rare ces dernières années et qu'aucune récolte n'avait été récoltée, les voleurs et les voleurs étaient apparus comme des abeilles, et bien que les troupes gouvernementales fussent déterminées à les capturer, il était de toute façon difficile de s'installer tranquillement à la ferme. Il n'avait donc d'autre ressource que de convertir, à perte, tous ses biens en argent, et de prendre sa femme et ses deux servantes et de venir se réfugier dans la maison de son beau-père.

Son beau-père, Feng Su, de son nom, était originaire de Ta Ju Chou. Même s'il n'était qu'un ouvrier, il vivait néanmoins dans une situation aisée chez lui. Lorsqu'il vit cette fois son gendre venir à lui dans une telle détresse, il ressentit aussitôt au fond un profond mécontentement. Heureusement, Shih-yin possédait encore l'argent provenant de la réalisation non rentable de sa propriété, de sorte qu'il le présenta et le remit à son beau-père, le chargeant d'acheter, chaque fois que l'occasion se présenterait, une maison et terre comme provision de nourriture et de vêtements pour les jours à venir. Ce Feng Su, cependant, n'a dépensé que la moitié de la somme et a empoché l'autre moitié, se contentant d'acquiescer pour lui quelques terres en jachère et une maison délabrée.

Shih-yin étant, d'autre part, un homme de livres et sans aucune expérience dans les affaires liées aux affaires et aux semences et à la récolte, il survécut, par tous les moyens, pendant environ un an ou deux, jusqu'à ce qu'il s'appauvrisse davantage.

En sa présence, Feng Su donnait volontiers libre cours à des propos spécieux, tandis que, avec d'autres et dans son dos, il exprimait au contraire son indignation contre son imprévoyance dans son mode de vie et contre son seul plaisir de manger et de jouer du théâtre. paresseux.

Shih-yin, conscient du manque d'harmonie avec son beau-père, ne pouvait s'empêcher de céder, dans son propre cœur, à des sentiments de regret et de douleur. En plus de cela, la frayeur et le dépit qu'il avait subis l'année précédente, l'angoisse et la souffrance (qu'il avait dû endurer) avaient déjà fait des ravages (dans sa constitution) ; et étant un homme avancé en âge et assailli par l'attaque conjointe de la pauvreté et de la maladie, il commença enfin à présenter progressivement des symptômes de déclin.

Étrange coïncidence, alors que ce jour-là, il venait s'appuyer sur son bâton et, avec beaucoup

d'effort, jusqu'à la rue pour se détendre un peu, il aperçut soudain, venant de l'extérieur, un prêtre taoïste au pied infirme ; son air maniaque si repoussant, ses souliers de paille, sa robe tout en lambeaux, marmonnant plusieurs sentiments à cet effet :

La vie spirituelle de tous les hommes sait qu'elle est bonne,

Mais la gloire à ignorer, ils ne réussissent jamais !

D'hier à aujourd'hui, les hommes d'État, où sont-ils ?

Leurs tombes sont des déchets, un tas d'herbe éteinte.

La vie spirituelle de tous les hommes sait qu'elle est bonne,

Mais oublier l'or, l'argent, c'est mal réussi !

Tout au long de leur vie, ils regrettent que leurs réserves soient rares,

Et quand l'abondance arrive, leurs paupières se ferment.

La vie spirituelle de tous les hommes est considérée comme bonne,

Mais oublier les femmes, les servantes, ça n'arrive jamais !

Qui parlent d'amour reconnaissant tant que vit leur seigneur,

Et leur seigneur mort, ils en poursuivent un autre.

La vie spirituelle de tous les hommes sait qu'elle est bonne,

Mais les fils et petits-fils à oublier ne réussissent jamais !

Depuis l'Antiquité jusqu'à maintenant, les parents sont nombreux et doux,

Mais des fils et petits-fils filiaux qui ont vu ?

Shih-yin, après avoir entendu ces mots, s'approcha précipitamment du prêtre : « Qu'est-ce que tu disais si facilement ? s'enquit-il. "Tout ce que j'entendais, c'était beaucoup de hao liao (excellent, finalité.)"

« Vous avez peut-être entendu les deux mots « hao liao », répondit le taoïste avec un sourire, « mais peut-on dire que vous en avez compris le sens ? Sachez que toutes les choses dans ce monde sont excellentes, lorsqu'elles ont atteint finalité ; lorsqu'ils ont atteint la finalité, ils sont excellents ; mais lorsqu'ils n'ont pas atteint la finalité, ils ne sont pas excellents ; s'ils voulaient être excellents, ils devraient atteindre la finalité. Ma chanson s'intitule Excellente-finalité (hao liao).

Shih-yin était doué d'une perspicacité naturelle qui lui permettait, dès qu'il entendait ces propos, d'en saisir l'esprit.

« Attendez un peu, » dit-il donc en souriant ; "Laisse-moi démêler ta chanson d'excellente finalité ; ça te dérange?"

"S'il vous plaît, continuez l'interprétation", a exhorté le taoïste ; sur quoi Shih-yin poursuivit ainsi :

Chambres sordides et tribunaux vacants,

Rempli dans les années passées de lits où reposaient les hommes d'État ;

Herbe desséchée et baniens desséchés,

Là où se trouvaient autrefois des salles de chant et de danse !

Les toiles d'araignées et les piliers sculptés s'entrelacent,

La gaze verte est désormais également collée sur les fenêtres en paille !

Que dire du cosmétique frais concocté ou de la poudre juste parfumée ;

Pourquoi les cheveux aussi sur chaque tempe sont-ils devenus blancs comme du givre !

Hier le tumulus de terre jaune a enterré les ossements blanchis,

Ce soir, sous le rideau de soie rouge, le couple s'incline !

L'or remplit les coffres, l'argent remplit les caisses,

Mais en un clin d'œil, les mendiants vont tous vous maltraiter !

Pendant que tu déplores que la vie des autres ne soit pas longue,

Vous oubliez que vous approchez vous-même de la mort !

Vous éduquez vos fils en toute convenance,

Mais il se peut qu'un jour, c'est difficile à dire, ils deviennent des voleurs ;

Bien que vous choisissiez (votre tarif et votre maison) la poutre grasse,

Vous pourriez, qui sait, tomber dans un endroit de vertu facile !

À cause de votre aversion pour le chapeau de gaze,

Vous venez vous enfermer dans une cangue ;

Hier, le pauvre, tu as eu froid dans un manteau en lambeaux,
Aujourd'hui, vous méprisez tant la robe violette brodée !
La confusion règne partout ! tu viens de chanter ta partie, j'arrive
Les planches,
Au lieu de la vôtre, vous en reconnaissez une autre pour votre patrie ;
Quelle perversion totale !
En un mot, nous confectionnons des vêtements de mariage pour les autres !
(Nous semons pour que les autres récoltent.)
Le fou taoïste boitant frappa dans ses mains. "Votre interprétation est explicite", remarqua-t-il avec un rire chaleureux, "votre interprétation est explicite !"
Shih-yin ne dit aussitôt rien d'autre que : « Continuez votre route » ; et saisissant l'étole de l'épaule du taoïste, il la jeta par-dessus la sienne. Il ne rentra cependant pas chez lui, mais s'éloigna tranquillement, en compagnie du prêtre excentrique.
La nouvelle de sa disparition se répandit aussitôt et plongea tout le quartier en émoi ; et transformée en nouvelle, elle circulait de bouche en bouche.
Dame Feng, la femme de Shih-yin, en apprenant la nouvelle, eut une telle crise de larmes qu'elle resta suspendue entre la vie et la mort ; mais sa seule alternative était de consulter son père et d'envoyer des domestiques de tous côtés pour ouvrir des enquêtes. On n'avait cependant aucune nouvelle de lui, et elle n'avait plus qu'à pratiquer la résignation et à rester dépendante de l'entretien de ses parents pour sa subsistance. Elle avait heureusement encore à ses côtés, pour la servir, deux servantes qui l'avaient accompagnée autrefois ; et toutes trois, maîtresse et servantes, s'occupaient jour et nuit de travaux d'aiguille, pour aider son père dans ses dépenses quotidiennes.
Ce Feng Su n'avait après tout, malgré ses murmures quotidiens contre sa malchance, pas d'autre aide que de se soumettre à l'inévitable.

Un certain jour, la servante aînée de la famille Chen était à la porte en train d'acheter du fil, et alors qu'elle était là, elle entendit soudain dans la rue des cris de coureurs qui dégageaient le passage, et tout le monde expliquait que le nouveau magistrat était venu. prendre ses fonctions.
La jeune fille, en regardant par la porte, aperçut les licteurs et les policiers passer deux à deux ; et lorsque, de manière inattendue, dans un fauteuil d'État, elle fut portée devant un fonctionnaire, portant un chapeau noir et un manteau rouge, elle fut en effet assez déconcertée.
« Le visage de cet officier semble familier », se dit-elle en elle-même ; "comme si je l'avais vu quelque part avant cela."

Bientôt elle entra dans la maison, et bannissant aussitôt cet événement de son esprit, elle n'y réfléchit pas une seconde. Mais la nuit, alors qu'elle attendait d'aller se coucher, elle entendit soudain un bruit semblable à un coup frappé à la porte. Une troupe d'hommes s'écria bruyamment : « Nous sommes des messagers, envoyés par le digne magistrat de ce district, et venons convoquer l'un de vous pour une enquête.

Feng Su, en entendant ces mots, tomba dans une telle consternation que ses yeux s'écarquillèrent et sa bouche resta bouche bée.

La calamité imminente n'est pas encore déterminée, mais, lecteur, écoutez l'explication contenue dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II.

L'esprit de Mme Chia Shih-yin quitte la ville de Yang Chou.

Leng Tzu-hsing se dilate sur le manoir Jung Kuo.

Continuer. Feng Su, en entendant les cris des messagers publics, est sorti en trombe et se forçant à sourire, il leur a demandé d'expliquer (leur course) ; mais tout ce que ces gens ont fait, c'est continuer à crier : « Faites vite et demandez à M. Chen de sortir.

"Mon nom de famille est Feng", a déclaré Feng Su, alors qu'il se forçait rapidement à sourire ; "Ce n'est pas du tout Chen : j'ai eu autrefois un genre qui s'appelait Chen, mais il a quitté la maison, cela fait déjà un an ou deux. Est-ce par hasard que vous vous renseignez sur lui ?"

A quoi les fonctionnaires remarquèrent : « Nous ne savons rien de Chen ni de Chia (vrai ou faux) ; mais comme c'est votre genre, nous vous emmènerons immédiatement avec nous pour répondre

verbalement à notre maître et j'en ai fini avec ça. »

Et aussitôt, toute la bande de fonctionnaires pressa Feng Su, alors qu'ils reprenaient le chemin du retour ; tandis que tous les membres de la famille Feng étaient saisis de consternation et ne pouvaient imaginer de quoi il s'agissait.

Ce n'était pas plus tôt que la deuxième veille, lorsque Feng Su rentra chez lui ; et tous le pressèrent de questions sur ce qui s'était passé.

"Le fait est", expliqua-t-il, "le magistrat nouvellement nommé, dont le nom de famille est Chia, dont le nom est Huo et qui est originaire de Hu-chow, a eu des relations intimes, dans le passé, avec notre fils... beau-frère; qu'à la vue de la jeune fille Chiao Hsing, debout à la porte, en train d'acheter du fil, il en conclut qu'il avait dû déménager ses quartiers ici, et c'est pour cela que ses messagers vinrent le chercher. Je lui ai raconté clairement les différentes circonstances (de ses malheurs), et le magistrat a été un moment très affligé et a exprimé ses regrets. Il s'est ensuite renseigné sur ma petite-fille, et j'ai expliqué qu'elle avait été perdue, en regardant les illuminations. - Peu importe, dit le magistrat, j'ordonnerai petit à petit à mes hommes de faire des recherches, et je suis sûr qu'ils la retrouveront et la ramèneront. S'ensuivit alors une courte conversation, après laquelle j'étais sur le point de partir, lorsqu'il me présenta la somme de deux taels.

La maîtresse de la famille Chen (Mme Chen Shih-yin) ne pouvait que se sentir très affectée par ce qu'elle entendait, et de toute la soirée elle ne prononça pas un mot.

Le lendemain, de bonne heure, Yü-ts'un envoya quelques-uns de ses hommes apporter à la femme de Chen des cadeaux, composés de deux paquets d'argent et quatre pièces de soie brocartée, en signe de gratitude, et à Feng. Su aussi une lettre confidentielle, lui demandant de demander à Mme Chen, sa servante Chiao Hsing, de devenir sa seconde épouse.

Feng Su était si intensément ravi que ses sourcils s'élargissaient, ses yeux souriaient et il se sentait impatient de s'adresser au magistrat (en lui présentant la jeune fille). Il s'empressa d'employer tous ses pouvoirs de persuasion auprès de sa fille (pour atteindre son objectif), et le même soir, il escorta aussitôt Chiao Hsing dans une petite chaise jusqu'au Yamén.

Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur la joie éprouvée par Yü-ts'un. Il a également présenté à Feng Su un paquet contenant cent onces d'or ; et a envoyé de nombreux cadeaux précieux à Mme Chen, lui enjoignant « de vivre joyeusement dans l'attente de découvrir où se trouve sa fille ».

Il faut cependant expliquer que la servante Chi'ao Hsing était la personne même qui, il y a quelques années, avait regardé Yü-ts'un et qui, d'un simple regard non prémédité, avait en fait évolué, ce destin extraordinaire qui était bel et bien un événement au-delà de toute conception.

Qui aurait pu prévoir que le destin et la fortune l'auraient tellement favorisée qu'elle donnerait naissance, contre toute attente, à un fils, après avoir vécu avec Yü-ts'un à peine un an, qu'en plus, après le Six mois plus tard, la femme de Yü-ts'un aurait dû contracter une maladie soudaine et quitter cette vie, et Yü-ts'un aurait dû l'élever immédiatement au rang de première épouse. Son destin est adéquatement exprimé par les lignes :

À travers un seul look décontracté

Bientôt, elle prit une place exaltée.

Le fait est qu'après que Shih-yin lui eut présenté l'argent, Yü-ts'un partit aussitôt le 16ème jour pour la capitale, et lors des grands tripos triennaux, ses souhaits furent pleinement exaucés. Ayant obtenu avec succès son grade de diplômé du troisième rang, son nom fut inscrit par sélection sur la liste des nominations provinciales. A cette époque, il avait été élevé au rang de magistrat dans ce district ; mais, malgré l'excellence et la suffisance de ses réalisations et de ses capacités, il ne pouvait échapper à son ambition et à son autoritaire. Il échoua d'ailleurs, confiant en ses propres mérites, en matière de respect envers ses supérieurs, de sorte que ces fonctionnaires le regardèrent avec mépris du coin de l'œil.

A peine un an s'était-il écoulé qu'il fut dénoncé dans un mémoire au trône par les hautes autorités provinciales, qui déclarèrent qu'il était d'un caractère hautain, qu'il avait pris sur lui d'introduire des innovations dans les rites et les cérémonies, qui ouvertement, tandis qu'il s'efforçait de jouir d'une réputation de probité et de droiture, il combinait secrètement la nature du tigre et du loup ; avec pour conséquence qu'il avait causé beaucoup de troubles dans le quartier, et qu'il avait rendu la vie

intolérable au peuple, etc. etc.

Le visage dragon de l'Empereur était considérablement irrité. Sa Majesté n'a pas perdu de temps et a donné des ordres, en réponse au mémoire, pour qu'il soit déchu de son statut officiel.

A l'arrivée de la dépêche du Conseil, grande fut la joie ressentie par tous les officiers, sans exception, de la préfecture où il avait exercé ses fonctions. Yü-ts'un, bien qu'au fond intensément mortifié et irrité, ne trahissait pas le moindre symptôme extérieur de contrariété, mais conservait toujours, comme autrefois, un visage souriant et joyeux.

Il confia la direction de toutes les affaires officielles et transféra dans sa maison d'origine les économies qu'il avait accumulées au cours de plusieurs années de mandat, sa famille et tous ses biens ; où, après avoir tout mis en ordre, il voyagea lui-même (portant les vents et embrassant la lune) au loin, visitant toutes les reliques remarquables de tout l'Empire.

Par chance, un certain jour, alors qu'il effectuait un deuxième voyage à travers le district de Wei Yang, il apprit que le commissaire au sel nommé cette année était Lin Ju-hai. Le nom de famille de ce Lin Ju-hai était Lin, son nom Hai et son style Ju-hai. Il avait obtenu la troisième place au précédent examen triennal et avait déjà atteint le rang de directeur de la Cour des censeurs. Il était originaire de Kú Su. Il avait été récemment nommé par nomination impériale censeur attaché à l'Inspection du sel, et était arrivé à son poste peu de temps auparavant.

En fait, les ancêtres de Lin Ju-hai avaient, depuis des années, successivement hérité du titre de marquis, dont le rang, de par sa descendance actuelle à Ju-hai, avait déjà été détenu par cinq générations. Lorsqu'il a été conféré pour la première fois, le droit héréditaire au titre était limité à trois générations ; mais ces dernières années, par un acte de faveur magnanime et de bienfaisance généreuse, une générosité extraordinaire s'était ajoutée ; et à l'arrivée de la succession au père de Ju-hai, le droit s'était étendu à un autre degré. Il appartenait désormais à Ju-hai, qui, outre ce titre de noblesse, avait commencé sa carrière en tant que diplômé. Mais même si sa famille avait été, pendant des siècles ininterrompus, le bénéficiaire des primes impériales, ses parents étaient de toute façon tous des hommes de culture.

Le seul malheur avait été que les différentes branches de la famille Lin n'avaient pas été prolifiques, de sorte que le nombre de ses membres restait limité ; et bien qu'il existait plusieurs ménages, ils n'étaient cependant pas tous, pour Ju-hai, des parents plus proches que des cousins germains. Il n'y avait pas non plus de liens de même lignée, ni de même filiation.

Ju-hai avait à cette date plus de quarante ans ; et n'avait eu qu'un fils, décédé l'année précédente, dans la troisième année de son âge. Bien qu'il ait eu plusieurs servantes, il n'avait pas eu la chance d'avoir un autre fils ; mais c'était là aussi un problème auquel on ne pouvait remédier.

De sa femme, née Chia, il a eu une fille à qui le nom infantile de Tai Yü a été donné. Elle était, à cette époque, en cinquième année. Les parents lui donnèrent autant de dons que si elle était une perle brillante dans la paume de leur main. Voyant qu'elle était douée de dons naturels d'intelligence et de beauté, ils crurent aussi avoir le souci de lui conférer une certaine connaissance des livres, sans autre but que celui de satisfaire, par cette voie illusoire, leur désir d'avoir un fils à nourrir, et de dissiper l'angoisse qu'ils ressentent, à cause de la désolation et du vide dans leur entourage familial (autour de leurs genoux).

Mais continuer. Yü-ts'un, alors qu'il séjournait dans une auberge, fut subitement immobilisé par un violent frisson. Constatant, une fois rétabli, que ses fonds n'étaient pas suffisants pour payer ses dépenses, il songeait à chercher une maison où il pourrait trouver un lieu de repos, lorsqu'il rencontra soudain deux amis qui connaissaient le nouveau commissaire au sel. Sachant que ce fonctionnaire désirait trouver un précepteur pour instruire sa fille, ils ne tardèrent pas à recommander Yü-ts'un, qui s'installa au Yamên.

Son élève était jeune en âge et de physique délicat, de sorte que ses cours étaient irréguliers. En plus d'elle, il n'y avait que deux jeunes filles qui attendaient, qui restaient présentes pendant les heures d'étude, de sorte que Yü-ts'un fut épargné de problèmes considérables et eut une occasion appropriée de veiller à l'amélioration de sa santé.

En un clin d'œil, une autre année et plus s'écoula et, au moment le moins attendu, la mère de sa pupille, née Chia, fut emportée après une courte maladie. Son élève (pendant la maladie de sa mère)

était consciencieuse dans ses soins et préparait les médicaments pour son usage. (Et après sa mort,) elle entra dans le deuil le plus profond prescrit par les rites, et se laissa aller à un tel excès de douleur que, si délicate qu'elle fût, son ancienne plainte, à cause de cela, éclata de nouveau. Incapable pendant un temps considérable de poursuivre ses études, Yü-ts'un vivait tranquillement et n'avait aucune tâche à accomplir. Ainsi, chaque fois que le vent était doux et le soleil doux, il avait l'habitude de se promener au hasard, après avoir fini ses repas.

Ce jour-là, par hasard, il étendit sa promenade au-delà des faubourgs, et désireux de contempler la nature du paysage rustique, il arriva, d'un pas nonchalant, à un endroit entouré de collines et d'étangs ruiselants, de touffes luxuriantes, d'arbres et d'épais bosquets de bambous. Niché dans le feuillage dense se dressait un temple. Les portes et les cours étaient en ruines. Les murs, intérieurs et extérieurs, sont en mauvais état. Une inscription sur une tablette témoignait qu'il s'agissait du temple de la Perception Spirituelle. Sur les côtés de la porte se trouvaient également une paire de vieux rouleaux délabrés avec les vers énigmatiques suivants.

Derrière il y a amplement, mais pour rétracter la main, l'esprit n'en tient pas compte, jusqu'à.

Il n'y a aucun chemin devant la vision mortelle quand vient le temps de transformer la volonté. « Ces deux phrases, réfléchit Yü-ts'un après les avoir lues, bien que simples dans leur langage, ont une signification profonde. J'ai auparavant visité de nombreux temples spacieux, situés sur des collines remarquables, mais je n'ai jamais vu d'inscription. se référant à quoi que ce soit de ce genre. Le sens contenu dans ces mots doit, j'en suis certain, devoir son origine aux expériences de telle ou telle personne ; mais il n'y a pas moyen de le dire. Mais pourquoi ne devrais-je pas entrer et me renseigner par moi-même ?

En entrant, il n'aperçut d'un coup d'œil personne d'autre qu'un bonze très âgé, d'apparence négligée, en train de cuire son riz. Quand Yü-ts'un s'aperçut qu'il ne prêtait pas attention, il s'approcha de lui et lui posa une ou deux questions, mais comme le vieux prêtre était sourd et idiot, et qu'il avait perdu ses dents et sa langue. était direct, il a fait des réponses très hors de propos.

Yü-ts'un perdit toute patience avec lui et se retira de nouveau de l'enceinte avec l'intention d'aller jusqu'au pub du village pour prendre un verre ou deux, afin de mieux profiter du paysage rustique. D'un pas léger, il se dirigea donc vers l'endroit. A peine avait-il franchi le seuil du cabaret, qu'il aperçut quelqu'un parmi les visiteurs qui sirotaient leur vin sur le divan, se levait d'un bond et s'approchait pour le saluer, le visage rayonnant de rire.

"Quelle étrange rencontre ! Quelle étrange rencontre !" s'exclama-t-il à haute voix.

Yü-ts'un le regarda rapidement (et se souvint) que cette personne avait, dans le passé, fait des affaires dans un établissement de curiosités de la capitale, et que son nom de famille était Leng et son nom Tzu-hsing.

Une amitié mutuelle avait existé entre eux lors de leur séjour, autrefois, dans la capitale ; et comme Yü-ts'un avait eu la plus haute opinion de Leng Tzu-hsing, comme étant un homme d'action et de grandes capacités, tandis que ce Leng Tzu-hsing, en revanche, empruntait la réputation de raffinement dont jouissait Yü-ts'un. -ts'un, les deux avaient donc toujours vécu en parfaite harmonie et camaraderie.

"Quand es tu arrivé ici?" » Yü-ts'un s'enquit avec empressement et en souriant. "Je n'étais pas du tout au courant de votre arrivée. Cette rencontre inattendue est positivement une étrange chance."

"Je suis rentré chez moi," répondit Tzu-hsing, "vers la fin de l'année dernière," mais maintenant que je suis de nouveau lié à la capitale, je suis passé par ici pour aller chercher un de mes amis et discuter de quelques affaires. Il a eu la gentillesse de me presser de rester avec lui quelques jours de plus, et comme je n'ai après tout aucune affaire urgente à régler, j'attends quelques jours, mais je compte partir vers le milieu de la lune. est occupé aujourd'hui, alors j'ai erré sans relâche jusqu'ici, sans jamais rêver d'une rencontre aussi heureuse.

Tout en parlant, il fit asseoir Yü-ts'un à la même table et commanda une nouvelle provision de vin et de nourriture ; et tandis que les deux amis causaient de choses et d'autres, ils sirotaient lentement leur vin.

La conversation tournait autour de ce qui s'était passé après la séparation et

Yü-ts'un demanda : « Y a-t-il des nouvelles dans la capitale ?

"Il n'y a rien de nouveau", répondit Tzu-hsing. " Il y a une chose cependant : dans la famille d'un de vos dignes parents, du même nom que vous, un événement insignifiant, mais pourtant remarquable, s'est produit. "

"Aucun membre de ma famille ne réside dans la capitale", répondit Yü-ts'un avec un sourire. "A quoi peux-tu faire allusion ?"

"Comment se fait-il que vous, qui portez le même nom de famille, n'apparteniez pas à un seul clan ?" remarqua Tzu-hsing d'un ton sarcastique.

« Dans quelle famille ? » demanda Yü-ts'un.

"La famille Chia," répondit Tzu-hsing en souriant, "dont les quartiers sont dans le manoir Jung Kuo, ne jette pas après tout de discrédit sur le linteau de votre porte, mon vénérable ami."

"Quoi!" " s'exclama Yü-ts'un, " cette affaire a-t-elle eu lieu dans cette famille ? Si nous commençons à compter, nous constaterions que les membres de mon clan sont tout sauf limités en nombre. Depuis l'époque de notre ancêtre Chia Fu, qui vivait Pendant que la dynastie des Han de l'Est occupait le trône, les branches de notre famille ont été nombreuses et florissantes ; on les trouve maintenant dans toutes les provinces, et qui pourrait, avec précision, savoir où elles se trouvent ? En ce qui concerne la branche Jung-kuo en particulier, leurs noms sont en fait inscrits sur le même registre que les nôtres, mais aussi riches et exaltés qu'ils soient, nous n'avons jamais osé les revendiquer comme nos parents, de sorte que nous nous en sommes de plus en plus éloignés.

"Ne faites pas de telles affirmations", remarqua Tzu-hsing avec un soupir, "les deux demeures actuelles de Jung et Ning ont toutes deux également subi des revers, et elles ne peuvent pas revenir à leur état d'antan."

"Jusqu'à ce jour, ces deux maisons de Ning et de Jung", suggéra Yü-ts'un, "entretiennent encore un très grand cortège de personnes, et comment se fait-il qu'elles aient connu des revers ?"

"Expliquer cela serait en effet une longue histoire", a déclaré Leng Tzu-hsing. "L'année dernière," continua Yü-ts'un, "je suis arrivé à Chin Ling, car j'avais le désir de visiter les vestiges intéressants des six dynasties, et alors que j'entraîs ce jour-là dans la ville fortifiée de Shih T'ou , je suis passé devant l'entrée de cette ancienne résidence. Du côté est de la rue se trouvait le manoir Ning Kuo, à l'ouest le manoir Jung Kuo; et ces deux-là, contigus l'un à l'autre, couvrent en fait presque " La moitié de toute la longueur de la rue. Au-delà de la porte d'entrée, tout était, il est vrai, solitaire et désert ; mais en jetant un coup d'œil à l'intérieur, par-dessus le mur d'enceinte, je m'aperçus que les salles, les pavillons, les bâtiments à deux étages et les porches présentait encore un aspect majestueux et élevé. Même le jardin fleuri, qui s'étend sur toute la superficie du fond, avec ses arbres et ses rocailles, possédait également jusqu'à ce jour un air de luxuriance et de fraîcheur, qui ne trahissait aucun signe d'un bâtiment en ruine ou en ruine. établissement décrépît. »

"Vous avez eu la chance de commencer votre vie en tant que diplômé", expliqua Tzu-ting en souriant, "et pourtant vous ne connaissez pas le dicton prononcé par quelqu'un d'autrefois : selon lequel un mille-pattes, même mort, ne reste pas raide. (Ces familles) peuvent, selon votre version, ne pas être à la hauteur de la prospérité des années précédentes, mais, comparées à la famille d'un fonctionnaire ordinaire, leur condition présente de toute façon une différence. de jour en jour, leurs affaires sont devenues chaque jour plus nombreuses ; il y a un très grand nombre de maîtres et de serveurs, hauts et bas, qui vivent dans l'aisance et la respectabilité ; mais parmi ceux qui font preuve de quelque prévoyance ou prennent des dispositions, il y en a Dans leurs besoins quotidiens, leurs extravagances et leurs dépenses, ils sont également incapables de s'adapter aux circonstances et de pratiquer l'économie ; (de sorte que, même si) le cadre extérieur actuel n'a peut-être pas subi d'effondrement considérable, leurs bourses se sont de toute façon, j'ai commencé à ressentir un processus épuisant ! Mais ce n'est qu'une bagatelle. Il y a une autre affaire plus grave. Peut-on jamais croire que dans de telles familles dotées d'un statut officiel, dans un clan d'éducation et de culture, les fils et petits-fils de l'époque actuelle seraient après tout chaque génération (suivante) inférieure au niveau de la première ? »

Yü-ts'un, après avoir écouté ces remarques, observa : « Comment est-il possible que des familles d'une telle éducation et d'un tel raffinement puissent observer un système d'éducation et d'éducation

qui ne soit pas excellent ? Concernant les autres branches, je ne suis pas d'accord. je suis en mesure de dire n'importe quoi ; mais en me limitant aux deux demeures de Jung et Ning, ce sont celles dans lesquelles, entre toutes, l'éducation de leurs enfants est méthodique.

« Je parlais tout à l'heure de ces deux établissements, observa Tzu-hsing avec un soupir ; "Mais laissez-moi tout vous dire. Autrefois, le duc de Ning Kuo et le duc de Jung Kuo étaient deux frères utérins. Le duc de Ning était l'aîné ; il avait quatre fils. Après la mort du duc de Ning Kuo , son fils aîné, Chia Tai-hua, entra dans le titre. Il eut aussi deux fils ; mais l'aîné, qui s'appelait Hu, mourut à l'âge de huit ou neuf ans ; et le seul survivant, le deuxième fils, Chia Ching. , a hérité du titre. Son esprit tout entier est à ce moment concentré sur les doctrines taoïstes ; son seul plaisir est de brûler la pilule et d'affiner les doubles pouvoirs ; tandis que toute autre pensée ne trouve aucune place dans son esprit. Heureusement, il avait, au début âge, a laissé un fils, Chia Chen, derrière lui dans le monde laïc, et son père, tout entier absorbé par l'idée d'atteindre la vie spirituelle, lui a cédé la succession du titre officiel. disposé à retourner au siège familial d'origine, mais vit hors des murs de la capitale, fréquentant bêtement tous les prêtres taoïstes. Ce M. Chen avait aussi un fils, Chia Jung, qui est, à cette époque, juste dans sa seizième année. . M. Ching ne prête actuellement aucune attention à quoi que ce soit, de sorte que M. Chen ne consacre naturellement aucun temps à ses études, mais ne se concentrant que sur un grand plaisir incessant, il a bouleversé l'ordre des choses dans le manoir de Ning Kuo. et pourtant personne n'a le courage de venir le tenir en échec. Mais je vais maintenant vous parler du manoir Jung pour votre édification. L'étrange événement auquel je faisais allusion tout à l'heure s'est produit de cette manière. Après la disparition du duc Jung, le fils aîné, Chia Tai-shan, hérita de ce rang. Il prit pour épouse la fille du marquis Shih, une famille noble de Chin Ling, dont il eut deux fils ; l'aînée étant Chia She, la plus jeune Chia Cheng. Ce Tai Shan est mort depuis longtemps ; mais sa femme est toujours en vie et le fils aîné, Chia She, a réussi jusqu'au degré. C'est un homme au caractère aimable et génial, mais il ne se soucie pas non plus de l'orientation des préoccupations domestiques. Le deuxième fils, Chia Cheng, a montré, dès sa petite enfance, un grand goût pour les livres et a grandi avec un caractère correct et droit. Son grand-père l'adorait et aurait voulu qu'il débute dans la vie par le biais des examens publics, mais, au moment le moins attendu, Tai-shan, étant sur le point de mourir, légua une pétition qui fut déposée devant l'empereur. Sa Majesté, par respect pour son ancien ministre, ordonna immédiatement que le fils aîné hérite du domaine, et s'enquit en outre combien de fils il y avait en plus de lui, et il exprima tous aussitôt le souhait d'être présenté en sa présence impériale. . Sa Majesté fit en outre preuve d'une faveur exceptionnelle et conféra à M. Cheng le grade breveté de secrétaire adjoint de deuxième classe (d'un conseil) et lui ordonna d'entrer au conseil pour acquérir l'expérience nécessaire. Il a déjà été promu au poste de secrétaire de deuxième classe. L'épouse de M. Cheng, née Wang, a d'abord donné naissance à un fils appelé Chia Chu, qui est devenu licencié au cours de sa quatorzième année. A vingt ans à peine, il se marie, mais tombe malade et meurt peu après la naissance d'un fils. Son deuxième enfant (de Mme Cheng) était une fille, qui est venue au monde, par une étrange coïncidence, le premier jour de l'année. Elle eut un (plaisir) inattendu à la naissance, l'année suivante, d'un autre fils, qui, plus remarquable encore à dire, avait, au moment de sa naissance, un morceau de jade brillant, panaché et cristallin, dans la bouche, sur lequel étaient encore visibles les contours de plusieurs personnages. Maintenant, dites-moi, n'était-ce pas un événement nouveau et étrange ? hein?"

"Vraiment étrange!" s'exclama Yü-ts'un avec un sourire ; "mais je présume que les expériences à venir de cet être ne seront pas méchantes."

Tzu-hsing eut un léger sourire. "Tout le monde", remarqua-t-il, "a la même idée. C'est pourquoi sa mère se nourrit de lui comme d'un joyau précieux. Le jour de son premier anniversaire, M. Cheng a volontiers eu le désir de mettre le penchant de il mettait devant l'enfant toutes sortes de choses, sans nombre, pour qu'il puisse les saisir. Contre toute attente, il dédaignait tout autre objet, et étendant la main, il se contentait de saisir du rouge. de la poudre et quelques épingles à cheveux, avec lesquels il commença à jouer. M. Cheng éprouva aussitôt du mécontentement, car il affirmait que ce jeune homme deviendrait peu à peu un sybarite, dévoué au vin et aux femmes, et pour cela C'est pour cela qu'il a vite commencé à ne plus ressentir beaucoup d'attachement pour lui. Mais c'est sa grand-mère

qui, malgré tout, le hérit comme le souffle de sa propre vie. La simple mention de ce qui s'est passé est même étrange ! est maintenant âgé de sept ou huit ans, et, bien qu'exceptionnellement volontaire, en intelligence et en précocité, cependant, pas un sur cent ne pourrait l'attendre ! Et quant aux propos de cet enfant, ils n'en sont pas moins remarquables. Les os et la chair de la femme, affirme-t-il, sont constitués d'eau, tandis que ceux de l'homme sont constitués de boue. « Les femmes à mes yeux sont pures et agréables, dit-il, tandis qu'à la vue des hommes, je sens facilement combien elles sont corrompues, immondes et repoussantes ! Maintenant, dis-moi, ces mots ne sont-ils pas ridicules ? Il ne fait aucun doute qu'il deviendra peu à peu un roué licencieux. Yü-ts'un, dont le visage prit soudain un air sévère, interrompit aussitôt la conversation. "Cela ne suit pas tout à fait", a-t-il suggéré. « Vous ne comprenez pas, j'ai le regret de le dire, le destin de cet enfant. Le fait est que même le vieil érudit de Hanlin, M. Cheng, était considéré à tort comme un débauché libertin et dissolu ! l'étude des livres et la connaissance des lettres, augmente tellement (en savoir) qu'il atteint le talent de discerner la nature des choses et la vigueur d'esprit pour sonder la raison taoïste ainsi que pour comprendre le premier principe, il n'est pas dans un en mesure de formuler un jugement. »

Tzu-hsing, après avoir perçu l'importance de ce qu'il proposait, "S'il vous plaît, expliquez", demanda-t-il à la hâte, "la dérive (de votre argument)." A quoi Yü-ts'un répondit : « Parmi les êtres humains créés par l'opération du ciel et de la terre, si l'on exclut ceux qui sont doués d'une extrême bienveillance et d'une extrême méchanceté, le reste, pour la plupart, ne présente aucune diversité frappante. S'ils sont extrêmement bienveillants, ils tombent, au moment de leur naissance, dans une ère de fortune propice, tandis que ceux extrêmement vicieux correspondent, au moment de leur existence, à une ère de calamité. naissent, le monde est en ordre ; quand ceux qui coexistent avec une fortune peu propice naissent, le monde est en danger. Yao, Shun, Yü, Ch'eng T'ang, Wen Wang, Wu Wang, Chou Kung, Chao Kung, Confucius, Mencius, T'ung Hu, Han Hsin, Chou Tzu, Ch'eng Tzu, Chu Tzu et Chang Tzu furent ordonnés pour voir la lumière à une époque propice. Tandis que Ch'i Yu, Kung Kung, Chieh Wang, Chou Wang, Shih Huang, Wang Mang, Tsao Ts'ao, Wen Wen, An Hu-shan, Ch'in Kuei et d'autres étaient tous destinés à venir au monde à une époque calamiteuse. Ceux qui sont dotés d'une extrême bienveillance mettent de l'ordre dans le monde ; ceux qui sont dotés d'une extrême méchanceté transforment le monde en désordre. La pureté, l'intelligence, la spiritualité et la subtilité constituent l'esprit vital de droiture qui imprègne le ciel et la terre, et les personnes douées de bienveillance en sont le fruit naturel. La malignité et la perversité constituent l'esprit du mal qui imprègne le ciel et la terre, et les personnes malveillantes sont affectées par son influence. Les jours de bonheur perpétuel et de bonne fortune éminente, ainsi que l'ère de paix et de tranquillité parfaites, qui prévalent aujourd'hui, sont le fruit de l'esprit pur, intelligent, divin et subtil qui monte en haut, jusqu'à l'empereur lui-même, et en bas, atteint le pays rustique. et des classes incultes. Tout le monde sans exception est sous son influence. Le superflu de l'esprit subtil s'étend au loin, et ne trouvant nulle part où se rendre, il se transforme, avec le temps, en rosée ou en douce brise ; et, par un processus de diffusion, elle imprègne le monde entier.

" L'esprit de malignité et de perversité, incapable de se développer sous le ciel brillant et le soleil transmutant, finit par se coaguler, imprégner et boucher les profonds ruisseaux et les vastes cavernes ; et quand tout d'un coup le vent l'agite ou qu'il est poussé par les nuages, et toute légère disposition, de sa part, survient pour se mettre en mouvement ou pour briser ses limites, et aussi peu que même la plus infime fraction trouve inopinément une issue et rencontre un esprit de perception et de subtilité qui peut être au fil du temps, l'esprit de bien ne cède pas à l'esprit de mal, et l'esprit de mal est à nouveau envieux de l'esprit de bien, de sorte que les deux ne s'harmonisent pas. Tout comme le vent, l'eau, le tonnerre et la foudre. qui, lorsqu'ils se rencontrent dans les entrailles de la terre, doivent nécessairement, puisqu'ils doivent tous deux se dissoudre et ne peuvent pas non plus céder, s'affronter et exploser jusqu'à ce qu'ils puissent enfin s'épuiser. C'est pourquoi ces esprits ont aussi de se diffuser de force dans le genre humain pour y trouver un exutoire, afin qu'ils puissent ensuite se disperser complètement, de sorte que les hommes et les femmes sont soudainement imprégnés de ces esprits et jaillissent à l'existence. Au mieux, (ces êtres humains) ne peuvent pas devenir des philanthropes ou des hommes parfaits ; au pire, ils ne peuvent pas non plus incarner une

perversité extrême ou une méchanceté extrême. Pourtant, placé parmi un million d'êtres, l'esprit d'intelligence, de raffinement, de perception et de subtilité sera au-dessus de ce million d'êtres ; tandis que, d'un autre côté, l'incarnation perverse, dépravée et inhumaine sera également au-dessous du million d'hommes. Nés dans une famille noble et riche, ces hommes seront salaces et lubriques ; nés de parents littéraires, vertueux ou pauvres, ils deviendront des savants retraités ou des hommes de marque ; bien qu'ils puissent, par accident, naître dans un foyer démuné et frappé par la pauvreté, ils ne peuvent en fait jamais sombrer si bas qu'ils deviennent des coureurs ou des serviteurs, ou accepter avec contentement de faire partie du troupeau commun ou d'être conduits et freinés comme un cheval attelé. Ils deviendront, à coup sûr, soit des acteurs de renom, soit des courtisanes de notoriété ; comme l'exemple des années précédentes par Hsü Yu, T'ao Ch'ien, Yuan Chi, Chi Kang, Liu Ling, les deux familles de Wang et Hsieh, Ku Hu-t'ou, Ch'en Hou-chu, T'ang Ming-huang, Sung Hui-tung, Liu T'ing-chih, Wen Fei-ching, Mei Nan-kung, Shih Man-ch'ing, Lui C'hih-ch'ing et Chin Shao-yu, et illustrés maintenant -a-days de Ni Yün-lin, T'ang Po-hu, Chu Chih-shan, ainsi que de Li Kuei-men, Huang P'an-cho, Ching Hsin-mo, Cho Wen-chün ; et les femmes Hung Fu, Hsieh T'ao, Ch'ü Ying, Ch'ao Yün et d'autres ; qui étaient et sont tous du même cachet, bien que placés dans des scènes d'action différentes.

« D'après ce que vous dites, observa Tzu-hsing, le succès fait (d'un homme) un duc ou un marquis ; la ruine, un voleur !

"Tout à fait, c'est juste mon idée !" répondit Yü-ts'un ; " Je ne vous ai pas encore dit qu'après ma dégradation, j'ai passé les deux dernières années à voyager pour le plaisir dans chaque province, et que j'ai moi-même rencontré deux jeunes femmes extraordinaires. C'est pourquoi, lorsqu'un Il y a peu de temps que vous faisiez allusion à ce Pao-yü, j'ai tout de suite supposé, avec beaucoup de certitude, qu'il devait s'agir d'un être humain de la même trempe. Il n'est pas nécessaire que je parle d'autre chose que la ville fortifiée de Chin Ling. Ce M. Chen a été, par nomination impériale, nommé directeur du Collège public gouvernemental de la province de Chin Ling. Le connaissez-vous peut-être ?

"Qui ne le connaît pas ?" » remarqua Tzu-hsing. "Cette famille Chen est un ancien lien avec la famille Chia. Ces deux familles entretenaient une grande intimité et j'ai moi-même apprécié le plaisir de leur amitié pendant de nombreuses journées."

"L'année dernière, à Chin Ling," continua Yü-ts'un avec un sourire, "quelqu'un m'a recommandé comme tuteur résident à l'école du manoir Chen ; et quand j'y ai emménagé, j'ai vu par moi-même l'état des choses. " Qui aurait jamais pensé que cette maison était grandiose et luxueuse à ce point ! Mais c'est une famille aisée, et en même temps pleine de bienséance, de sorte qu'une école comme celle-ci n'était bien sûr pas facile à obtenir. L'élève, cependant, était, il est vrai, un jeune débutant, mais bien plus difficile à enseigner qu'un candidat à l'examen de diplômé du second degré. Si j'entrais dans les détails, vous ririez en effet. « Il le faut, dit-il. " J'ai la compagnie de deux filles dans mes études pour me permettre de lire et pour garder mon cerveau clair. Sinon, si on me laisse à moi-même, ma tête devient toute confuse. " À maintes reprises, il expliqua à ses jeunes serviteurs combien les deux mots représentant la femme étaient extrêmement honorables et extrêmement purs, qu'ils étaient plus précieux et plus précieux que l'animal de bon augure, l'oiseau heureux, les fleurs rares et les plantes peu communes. ne les prononcez en aucun cas inconsidérément, espèce de bouches immondes et de langues sales ! Ces deux mots sont de la plus haute importance ! Chaque fois que vous avez l'occasion d'y faire allusion, vous devez, avant de vous pouvez le faire en toute impunité, prenez de l'eau pure et du thé parfumé et rincez-vous la bouche. En cas de glissement de langue, je vous ferai immédiatement arracher les dents et les yeux. Son obstination et son indiscrétion sont, à tous égards, hors du commun. Après qu'on lui eut permis de quitter l'école et de rentrer chez lui, il devint, à la vue des jeunes dames, si traitable, si doux, si vif et si poli, transformé, en fait, comme l'un d'entre eux. Et bien que, pour cette raison, son père l'ait plus d'une fois puni, en lui donnant une raclée qui l'a amené à l'article de la mort, il ne peut cependant pas changer. il était battu et ne pouvait plus supporter la douleur, il avait l'habitude d'éclater promptement en criant de manière confuse : « Les filles ! les filles ! Les demoiselles qui l'entendaient depuis les chambres intérieures se moquèrent ensuite de lui : « Eh bien, dirent-elles,

quand on vous bat et que vous souffrez, vous ne pensez qu'à brailler les filles ! que vous attendez de nous, jeunes filles, que nous allions intercéder pour vous ? Comment se fait-il que vous n'ayez aucune honte ? À leurs railleries, il donna une explication des plus plausibles. « Une fois, répondit-il, alors que j'étais à l'agonie de la douleur, j'ai donné libre cours à des cris de filles, dans l'espoir, peut-être, je ne le savais pas alors, que cela pourrait soulager. Après avoir, dans ce but, poussé un cri, j'ai vraiment senti la douleur beaucoup mieux, et maintenant que j'ai obtenu ce sortilège secret, j'ai recours aussitôt, quand je suis au comble de l'angoisse, à des cris de filles, un cri après l'autre. Maintenant, qu'en dites-vous ? N'est-ce pas absurde, hein ?

"La grand-mère est tellement entichée de son extrême tendresse pour ce jeune homme, qu'à maintes reprises, à cause de son petit-fils, elle a critiqué le précepteur et a rappelé son fils à la tâche, de sorte que j'ai démissionné de mon poste et " Un jeune homme, avec un caractère comme le sien, ne peut assurément ni perpétuer intact le patrimoine de son père et de son grand-père, ni suivre les injonctions du maître ou les conseils d'amis. Il est cependant dommage qu'il y en ait, en cela.

famille, plusieurs excellentes cousines, dont il serait difficile de découvrir les semblables. "Tout à fait !" » remarqua Tzu-hsing. "Il y a maintenant trois jeunes filles dans la famille Chia qui sont tout simplement la perfection elle-même. L'aînée est une fille de M. Cheng, du nom de Yuan Ch'un, qui, en raison de son excellence, de sa piété filiale, de ses talents et de sa vertu, a été choisie comme gouvernante du palais. La seconde est la fille de la servante de M. She et s'appelle Ying Ch'un ; la troisième est T'an Ch'un, l'enfant de la servante de M. Cheng ; tandis que la quatrième est la sœur utérine de M. Chen du manoir Ning. Son nom est Hsi Ch'un. Comme la dame douairière Shih est si affectueusement attachée à ses petites-filles, elles viennent, pour la plupart, chez leur grand-mère pour poursuivre leurs études. ensemble, et chacune de ces filles est, à ce que j'entends, sans faute.

"Plus admirable", observa Yü-ts'un, "est le régime (adhéré) dans la famille Chen, où les noms des filles ont tous été choisis dans la liste des noms masculins et sont différents de tous ceux qui sont sortis. des noms à la mode, tels que Spring Blossom, Scented Gem et d'autres termes fleuris similaires en vogue dans d'autres familles. Mais comment se fait-il que la famille Chia soit également tombée dans cette pratique courante ?

"Pas du tout!" osa Tzu-h'sing. "C'est simplement parce que la fille aînée est née le premier de la première lune, que le nom de Yuan Ch'un lui a été donné ; tandis qu'avec le reste ce caractère Ch'un (printemps) a ensuite été suivi. Les noms de Les générations plus âgées sont, de la même manière, adoptées à partir de celles de leurs frères, et il existe actuellement un exemple à l'appui de ce fait. La femme de votre digne maître actuel, M. Lin, est la sœur utérine de M. Chia. Elle et M. Chia Cheng, et elle y est allée, alors qu'elle était chez elle, sous le nom de Chia Min. Si vous doutez de la vérité de ce que je dis, vous êtes libre, à votre retour, de faire une enquête minutieuse et vous serez convaincu".

Yü-ts'un frappa dans ses mains et dit en souriant : « C'est vrai, je sais ! car mon élève, dont le nom est Tai-yü, prononce invariablement le caractère min comme mi, chaque fois qu'elle le rencontre au cours de son cours. sa lecture ; tandis qu'en écrivant, lorsqu'elle arrive au caractère « min », elle réduit également les traits d'un, quelquefois de deux. J'ai souvent spéculé dans mon esprit (sur la cause), mais les remarques que j'ai faites entendu parler, convainquez-moi sans aucun doute que ce n'est pas une autre raison que celle du respect du nom de sa mère). Curieusement, cette élève est unique dans son discours et son comportement, et ne ressemble en rien à n'importe quelle jeune fille ordinaire. Mais étant donné que sa mère n'était pas elle-même une femme ordinaire, il est naturel qu'elle ait donné naissance à un tel enfant. D'ailleurs, sachant, comme je le sais maintenant, qu'elle est la petite-fille de la famille Jung, peu importe Je suis surpris qu'elle soit ce qu'elle est. Pauvre fille, sa mère, après tout, est décédée au cours du mois dernier.

Tzu-hsing poussa un soupir. "De trois sœurs âgées," expliqua-t-il, "celle-ci était la plus jeune, et elle aussi n'est plus là ! Parmi les sœurs de la génération aînée, aucune ne survit ! Mais maintenant nous allons voir ce que seront les maris de cette jeune génération. comme au revoir!"

"Oui", répondit Yü-ts'un. "Mais il y a quelque temps, vous avez mentionné que M. Cheng avait un fils, né avec un morceau de jade dans la bouche, et qu'il avait en outre un petit-fils d'âge tendre

laissé par son fils aîné ; mais est-il probable que ce M. Elle n'a pas encore eu de problèmes masculins ? »

"Après que M. Cheng eut ce fils avec le jade", ajouta Tzu-hsing, "sa servante a donné naissance à un autre fils, qui, qu'il soit bon ou mauvais, je ne le sais pas du tout. En tout cas, il l'a fait. à ses côtés, deux fils et un petit-fils, mais je ne peux pas dire ce qu'ils deviendront peu à peu. En ce qui concerne M. Chia She, lui aussi a eu deux fils, dont le deuxième, Chia Lien, est à ce moment-là. Il a épousé une de ses parentes, une nièce de l'épouse de M. Cheng, une certaine Miss Wang, et il est maintenant marié depuis deux ans. Ce M. Lien a récemment obtenu par achat le rang de sous-préfet. Lui aussi prend peu de plaisir dans les livres, mais en ce qui concerne les affaires du monde, il est si polyvalent et si désinvolte qu'il a récemment pris ses quartiers chez son oncle M. Cheng, à qui il donne un coup de main dans le Mais qui aurait pensé que, depuis son mariage avec sa digne épouse, il n'y a pas une seule personne, haute ou basse, qui ne l'ait admirée à son égard : de sorte que M. Lien lui-même a, en fait, dû passer au second plan (lit. a retiré 35 li). En apparence, elle est aussi si extrêmement belle, en discours si extrêmement rapide et fluide, en ingéniosité si profonde et astucieuse, que même un homme ne pourrait, en aucun cas, être à la hauteur. Après avoir entendu ces remarques, Yü-ts'un sourit. "Vous comprenez maintenant", dit-il, "que mon argument n'est pas fallacieux et que les nombreuses personnes dont vous et moi venons de parler sont, nous pouvons le présumer, des êtres humains, qui, tous sans exception, ont été engendrés par l'esprit du bien et l'esprit du mal, et prennent vie par la même voie royale ; mais bien sûr, il n'y a pas à dire."

"Assez," s'écria Tzu-hsing, "assez de bien et assez de mal ; nous n'avons fait que régler les comptes des autres ; viens maintenant, prends un autre verre, et tu t'en porteras mieux !"

"Tout en étant déterminé à parler", expliqua Yü-ts'un, "j'ai bu plus de lunettes que ce qui était bon pour moi."

"Parler de sujets sans importance concernant les autres," répliqua Tzu-hsing avec complaisance, "est tout à fait une bonne chose pour nous aider à avaler notre vin ; alors venez maintenant ; quel mal nous arrivera si nous buvons quelques verres de plus."

Yü-ts'un regarda alors par la fenêtre.

« Le jour est également très avancé, remarqua-t-il, et si nous n'y prenons garde, les portes se fermeront ; entrons tranquillement dans la ville, et à mesure que nous avançons, rien ne nous empêchera de continuer notre conversation."

Aussitôt les deux amis se levèrent de leur siège, réglèrent et payèrent leur note de vin, et étaient sur le point de partir, lorsqu'ils entendirent tout à coup quelqu'un derrière eux dire d'une voix forte :

"Acceptez mes félicitations, frère Yü-ts'un ; je suis maintenant venu dans le but exprès de vous annoncer la bienvenue !"

Yü-ts'un ne perdit pas de temps et tourna la tête pour regarder l'orateur. Mais lecteur, si vous souhaitez savoir qui était cet homme, écoutez les détails donnés dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Lin Ju-hai fait appel à son beau-frère, Chia Cheng, lui recommandant

Yü-ts'un, le tuteur de sa fille, à sa considération.

La dame douairière Chia envoie chercher sa petite-fille, hors de commiseration d'être une enfant sans mère.

Mais poursuivons notre récit.

Yü-ts'un, en se retournant rapidement, s'aperçut que l'orateur n'était autre qu'un certain Chang Jukuei, un de ses anciens collègues, qui avait été dénoncé et démis de ses fonctions, à cause d'une affaire ou d'une autre ; un natif de ce quartier, qui, depuis sa dégradation, résidait dans sa maison familiale.

Ayant récemment appris la nouvelle qu'un mémoire présenté dans la capitale, tendant à réintégrer les anciens officiers (qui avaient été caissiers), avait reçu le consentement impérial, il avait promptement fait tout ce qu'il pouvait, dans tous les coins et recoins, pour obtenir de l'influence, et trouver le moyen (de redresser sa position), lorsqu'il rencontra inopinément Yü-ts'un, à qui il ne perdit donc pas de temps pour adresser ses félicitations. Les deux amis échangèrent les salutations

conventionnelles et Chang Ju-kuei communiqua immédiatement la nouvelle à Yü-ts'un. Yü-ts'un était ravi, mais après avoir fait quelques remarques, chacun en toute hâte prit congé et reprit le chemin du retour.

Leng Tzu-hsing, en entendant cette conversation, s'empressa de proposer un plan, conseillant à Yü-ts'un de demander à son tour à Lin Ju-hai de faire appel dans la capitale à M. Chia Cheng pour obtenir son soutien.

Yü-ts'un accepta la suggestion et se sépara de son compagnon.

De retour à ses quartiers, il s'empressa de mettre la main sur la Metropolitan Gazette, et après s'être assuré que la nouvelle était authentique, il eut le lendemain une consultation personnelle avec Ju-hai.

« La Providence et la bonne fortune sont également propices ! s'exclama Ju-hai. « Après la mort de ma femme, ma belle-mère, dont la résidence est dans la capitale, fut si soucieuse du sort de ma fille, qui n'avait personne sur qui compter, qu'elle envoya de bonne heure des bateaux avec des hommes et des femmes de service pour venir la chercher. Mais mon enfant à ce moment-là n'était pas tout à fait guérie de sa maladie, et c'est pour cela qu'elle n'a pas encore commencé. Je réfléchissais, à cet instant même, à envoyer ma fille dans la capitale. Et étant donné l'obligation sous laquelle je suis envers vous pour l'instruction que vous lui avez conférée jusqu'à présent, restant encore sans contrepartie, il n'y a aucune raison pour que, lorsqu'une telle opportunité se présente, je ne fasse pas tout mon possible pour trouver J'ai déjà, par anticipation, accordé mon attention à la question et écrit une lettre de recommandation à mon beau-frère, l'exhortant à tout mettre en ordre pour vous, afin que je puisse, à un dans une certaine mesure, pouvoir donner suite à mes modestes désirs. Quant à toute dépense qui pourrait s'avérer nécessaire, j'ai donné les explications nécessaires, dans la lettre à mon beau-frère, afin que vous, mon frère, n'ayez pas à vous inquiéter. en cédant à beaucoup d'anxiété."

Alors que Yü-ts'un s'inclinait et exprimait son appréciation dans le langage le plus abondant : « Je vous prie, » demanda-t-il, « où réside votre honoré beau-frère ? et quelle est sa qualité officielle ? Mais je crains d'être trop grossier dans mes manières et de ne pouvoir prétendre m'imposer en sa présence.

Ju-hai sourit. « Et pourtant, remarqua-t-il, mon beau-frère est après tout de la même famille que vous, car il est le petit-fils du duc Jung. Mon beau-frère aîné a maintenant hérité du statut de capitaine général de premier grade. Son nom est She, son style Ngen-hou. Mon deuxième beau-frère s'appelle Cheng, son style est Tzu-chou. Son poste actuel est celui d'un deuxième classe. Secrétaire de la Commission des Travaux. Il est modeste et bon cœur, et a beaucoup en lui des habitudes de son grand-père ; pas un de ces hommes fiers de leur bourse et hautains. C'est pourquoi je lui ai écrit et fait la demande S'il était différent de ce qu'il est réellement, non seulement il jetterait une calomnie sur votre honnête objectif, honorable frère, mais moi-même, je n'aurais pas non plus été aussi prompt à agir.

Lorsque Yü-ts'un entendit ces remarques, il accrédita longuement ce qui lui avait été dit par Tzu-hsing la veille, et il ne perdit pas de temps pour exprimer à nouveau son sentiment de gratitude envers Lin Ju-hai.

Ju-hai reprit la conversation.

« J'ai fixé, expliqua-t-il, le 2 du mois prochain le départ de ma jeune fille pour la capitale, et si vous, mon frère, deviez voyager avec elle, ne serait-il pas avantageux de elle-même, ainsi qu'à vous-même ?

Yü-ts'un signifia son acquiescement en écoutant sa proposition ; se sentant en lui-même extrêmement exalté.

Ju-hai profita de la première occasion pour préparer les cadeaux (pour la capitale) et toutes les exigences du voyage, que (une fois terminé,) Yü-ts'un prit en charge un par un. Son élève ne pouvait, au début, supporter l'idée d'une séparation d'avec son père, mais les souhaits pressants de sa grand-mère ne lui laissaient d'autre choix (que d'obtempérer).

"Ton père", argumenta encore Ju-hai avec elle, "a déjà cinquante ans ; et je n'ai aucune envie de me remarier ; et puis tu es toujours malade ; d'ailleurs, avec ton extrême jeunesse, tu n'as, au-dessus,

aucune mère de ton propre pour prendre soin de vous, et au-dessous, point de sœurs pour vous soigner. Si vous allez maintenant avoir votre grand-mère maternelle, ainsi que les frères de votre mère et vos cousins, vous ferez de votre mieux pour réduire la charge. inquiétude que je ressens dans mon cœur à votre sujet. Pourquoi alors ne partiriez-vous pas ?

Tai-yü, après avoir écouté ce que son père avait à dire, se sépara de lui dans un flot de larmes et suivit sa nourrice et plusieurs vieilles matrones du manoir Jung à bord de son bateau et partit en voyage.

Yü-ts'un avait un bateau pour lui seul, et avec deux jeunes pour le servir, il poursuivit son voyage dans le sillage de Tai-yü.

Un certain jour, ils atteignirent Ching Tu ; et Yü-ts'un, après avoir d'abord ajusté son chapeau et ses vêtements, vint, accompagné d'un jeune homme, à la porte du manoir Jung et envoya une carte montrant sa lignée.

Chia Cheng avait alors lu la lettre de son beau-frère et il lui demanda rapidement d'entrer. Lorsqu'ils se rencontrèrent, il trouva en Yü-ts'un une attitude imposante et une adresse polie.

Ce Chia Cheng avait, en effet, un grand penchant avant tout pour les hommes instruits, courtois envers les talentueux, respectueux envers les savants, prêts à prêter main forte aux nécessiteux et à secourir les affligés, et était, pour un dans une large mesure, comme son grand-père. Comme c'était d'ailleurs un souhait exprimé par son beau-frère, il traita donc Yü-ts'un avec une considération encore plus inhabituelle et mobilisa volontiers toutes ses ressources pour l'aider.

Le jour même où le mémoire fut soumis au trône, il obtint par ses efforts une réintégration dans ses fonctions, et avant l'expiration d'un délai de deux mois, Yü-ts'un fut immédiatement choisi pour occuper le poste de préfet de Ying T. 'ien à Chin Ling. Prenant congé de Chia Cheng, il choisit un jour propice et se rendit à son poste, où nous le quitterons sans autre préavis pour le moment.

Mais revenons à Tai-yü. Le jour où elle quitta le bateau et dès qu'elle posa le pied à terre, il y avait aussitôt à sa disposition des chaises pour son usage personnel et des chariots pour les bagages, envoyés de la maison Jung.

Lin Tai-yü avait souvent entendu sa mère raconter à quel point la maison de sa grand-mère était différente de celle des autres ; et ayant vu par elle-même à quel point les domestiques des trois grades (envoyés pour la servir) étaient déjà au-dessus du commun, en tenue, en nourriture, en tous leurs articles d'usage, « combien plus » (pensa-t-elle). à elle-même) « maintenant que je vais chez elle, dois-je être prudent à chaque pas et circonspect à chaque instant ! Je ne dois pas non plus prononcer un mot de trop, ni faire un pas de plus qu'il ne convient, de peur de devoir être ridiculisé par n'importe lequel d'entre eux ! »

À partir du moment où elle s'assit sur la chaise et qu'ils furent entrés dans l'enceinte de la ville, elle découvrit, en regardant autour d'elle, à travers les fenêtres de gaze, l'agitation des rues et des places publiques et l'immense rassemblement de gens, que tout était naturel. Les si différents de ce qu'elle avait vu ailleurs.

Après qu'ils eurent eux aussi mis beaucoup de temps en chemin, elle aperçut soudain, à l'extrémité nord de la rue, deux énormes lions de marbre accroupis et trois hautes portes avec (des heurtoirs représentant) des têtes d'animaux. Devant ces portes, étaient assis, en rang, une dizaine d'hommes aux chapeaux colorés et aux beaux costumes. La porte principale n'était pas ouverte. Ce n'était que par les portes latérales, à l'est et à l'ouest, que les gens entraient et sortaient. Au-dessus de la porte centrale se trouvait une tablette. Sur cette tablette étaient inscrits cinq grands caractères : « Le manoir Ning Kuo érigé par commandement impérial ».

"Ce doit être la résidence du fils aîné de grand-mère", réfléchit Tai-yü.

Vers l'est, toujours à peu de distance, se trouvaient trois autres portes hautes, également du même genre que celles qu'elle venait de voir. C'était le manoir Jung Kuo.

Ils n'entrèrent cependant pas par la porte principale ; mais ils sont simplement entrés par la porte latérale est.

Avec les berlines sur leurs épaules, (les porteurs) parcouraient la distance d'un lancer de flèche, quand, au détour d'un coin, ils déposèrent précipitamment les chaises. Les matrones qui arrivaient derrière, toutes descendirent également de cheval. (Les porteurs) étaient remplacés par quatre jeunes

de dix-sept ou dix-huit ans, avec des chapeaux et des vêtements sans défaut, et pendant qu'ils portaient la chaise, toute la bande des matrones suivait à pied. Lorsqu'ils atteignirent un portail chargé de plantes grimpantes, la berline fut déposée et tous les jeunes reculèrent et se retirèrent. Les matrones s'avancèrent, soulevèrent le paravent et aidèrent Tai-yü à descendre de la chaise.

Lin Tai-yü entra par la porte avec les plantes grimpantes, appuyées sur la main d'une matrone. Des deux côtés se trouvait une véranda, comme deux bras tendus. Un hall d'entrée se dressait au centre, au milieu duquel se trouvait une moustiquaire en marbre Ta Li, encadrée dans un cadre en ébène. De l'autre côté de cet écran se trouvaient trois très petites salles. Au fond de celles-ci se trouvait immédiatement une vaste cour appartenant au bâtiment principal.

Dans la partie avant se trouvaient cinq salons dont la frise du plafond était entièrement sculptée et les piliers ornés. De chaque côté se trouvaient des avenues couvertes, semblables à des passages à travers un rocher. Dans les pièces latérales se trouvaient des cages suspendues, pleines de perroquets de toutes couleurs, de grives et d'oiseaux de toutes sortes.

Sur les marches de la terrasse étaient assises plusieurs servantes, vêtues de rouge et de vert, et toute la compagnie s'avançait, le visage rayonnant, pour les saluer, lorsqu'elles virent la fête approcher. « Sa vénérable dame, dirent-ils, pensait en ce moment même à vous, mademoiselle, et, par une étrange coïncidence, vous voici. »

Trois ou quatre d'entre eux rivalisèrent aussitôt pour lever le rideau de la porte, tandis qu'en même temps on entendait quelqu'un annoncer : « Miss Lin est arrivée.

A peine était-elle entrée dans la pièce qu'elle aperçut deux domestiques soutenant une vénérable dame aux cheveux blanc argenté qui s'avançait pour la saluer. Persuadée que cette dame devait être sa grand-mère, elle allait se prosterner et lui rendre hommage, lorsqu'elle fut vivement serrée dans les bras de sa grand-mère, qui la serrait contre son sein ; et comme elle l'appelait « mon foie ! ma chair ! (mon amour ! ma chérie !) elle se mit à sangloter à haute voix.

Les spectateurs aussi, sans exception, fondirent en larmes ; et Tai-yü elle-même avait du mal à retenir ses sanglots. Peu à peu, tout le monde réussit à la consoler, et Tai-yü rendit enfin hommage à sa grand-mère. Sa Seigneurie les montra alors un par un à Tai-yü. "Voici," dit-elle, "c'est la femme de ton oncle, le frère aîné de ta mère ; c'est la femme de ton oncle, son deuxième frère ; et voici ta belle-sœur aînée Chu, la femme de ton cousin aîné. Chu."

Tai-yü s'inclina devant chacun d'eux (les bras croisés).

"Invitez les jeunes filles à entrer", a poursuivi la douairière Chia ; "Dites-leur qu'un invité de loin vient d'arriver, qu'il vient pour la première fois, et qu'ils ne peuvent pas aller à leurs leçons."

Les domestiques lui signifèrent d'une seule voix leur obéissance, et deux d'entre eux allèrent promptement exécuter ses ordres.

Peu de temps après, trois infirmières et cinq ou six femmes de chambre furent aperçues introduisant trois jeunes dames. Le premier était un peu potelé et de taille moyenne ; ses joues avaient un aspect figé, comme un litchi frais ; son nez était brillant comme de la graisse d'oie. Elle était aimable, sage et adorable à regarder.

La seconde avait des épaules tombantes et une taille fine. Elle était grande et mince, avec un visage comme un œuf d'oie. Ses yeux si beaux, avec leurs sourcils bien recourbés, possédaient dans leur regard un éclair envoûtant. A la seule vue de ses manières raffinées et élégantes, toute idée de vulgarité était oubliée.

La troisième était de taille inférieure à la moyenne et son air était encore enfantin.

Dans leurs ornements de tête, leurs bijoux et leur tenue vestimentaire, la tenue des trois jeunes dames était identique.

Tai-yü se leva rapidement pour les saluer et échanger leurs salutations. Après avoir fait connaissance, ils prirent tous place, après quoi les domestiques apportèrent le thé. Leur conversation se limitait à la mère de Tai-yü : comment elle était tombée malade, quels médecins l'avaient soignée, quels médicaments lui avaient été donnés et comment elle avait été enterrée et pleurée ; et la dame douairière Chia était naturellement de nouveau dans une grande angoisse.

"De toutes mes filles", remarqua-t-elle, "votre mère était celle que j'aimais le plus, et maintenant en

un clin d'œil, elle est décédée, avant moi aussi, et je n'ai même pas pu voir son visage. Comment cela ne peut-il pas me faire mal au cœur ? »

Et tandis qu'elle exprimait ces sentiments, elle prit la main de Tai-yü dans la sienne et se laissa de nouveau place à des sanglots ; et ce ne fut qu'après que les membres de la famille eurent promptement recouru à beaucoup d'exhortations et de cajoleries, qu'ils réussirent peu à peu à arrêter ses larmes.

Ils percevaient tous que Tai-yü, malgré sa jeunesse et son apparence, était féminine dans son comportement et son adresse, et que malgré sa silhouette et son visage délicats, (elle semblait) incapable de supporter le poids même de ses vêtements. Elle possédait pourtant un certain air captivant. Et comme ils remarquaient facilement les symptômes d'une constitution faible, ils allèrent en conséquence s'enquérir des médicaments qu'elle prenait habituellement, et comment il se faisait que son mal n'était pas guéri.

"Je suis", expliqua Tai-yü, "je suis dans cet état depuis ma naissance ; bien que j'ai pris des médicaments depuis le moment même où j'ai pu manger du riz, jusqu'à aujourd'hui, et que j'ai été traité par toujours, de nombreux médecins de renom, je n'en ai tiré aucun bénéfice. L'année où j'avais encore trois ans, je me souviens qu'un bonze galeux venait chez nous et me disait qu'il m'emmènerait et ferait de moi une religieuse." Mais mon père et ma mère ne voulurent en aucun cas donner leur consentement. " Comme vous ne supportez pas de vous séparer d'elle et de l'abandonner, dit-il alors, son mal, je le crains, ne le sera jamais de sa vie. Si vous voulez la voir en bonne santé, vous ne pourrez le faire qu'en ne lui permettant, à partir de ce jour, sous aucun prétexte, d'entendre le bruit des pleurs et de voir, à l'exception de ses parents, personne, des proches en dehors du cercle familial. C'est alors seulement qu'elle pourra vivre cette existence en paix et en tranquillité. Personne n'a prêté attention aux propos absurdes de ce prêtre délirant ; mais me voici, jusqu'à ce jour, en train de me prendre des pilules de ginseng comme tonique. "

"Quelle heureuse coïncidence !" dame douairière interposée Chia ; "Certaines de ces pilules sont préparées ici, et je vais simplement leur dire d'en faire une réserve supplémentaire ; c'est tout."

A peine avait-elle fini ces mots, qu'un rire se fit entendre venant de l'arrière-cour. "Ici, j'arrive trop tard !" dit la voix, "et pas à temps pour recevoir le visiteur lointain !"

« Chacun de tous ces gens, réfléchit Tai-yü, se tait et supprime le souffle même de sa bouche ; et qui, je me demande, est-ce qui arrive de cette manière imprudente et grossière ? »

Tandis qu'elle était encore occupée de ces pensées, elle aperçut une foule de femmes mariées et de servantes qui entraient de l'arrière-boutique, se pressant autour d'une beauté ordinaire.

La tenue vestimentaire de cette personne ne ressemblait en rien à celle des jeunes filles. Dans toute sa splendeur et son éclat, elle ressemblait à une fée ou à une déesse. Dans sa coiffure, elle avait un bandeau en filigrane d'or, représentant les huit choses précieuses, incrusté de perles ; et portaient des épingles, à la tête de chacune desquelles se trouvaient cinq phénix en position effrénée, avec des pendentifs de perles. Au cou, elle avait un collier en or rougeâtre, comme des dragons enroulés, avec une frange de pompons. Sur sa personne, elle portait une veste à manches serrées, en satin fleuri rouge foncé, recouverte de centaines de papillons, brodés d'or, entrecoupés de fleurs. Sur tout, elle avait une pelisse bigarrée en soie rigide, doublée d'hermine bleu ardoise ; tandis que ses vêtements inférieurs consistaient en une jupe de crêpe étranger couleur martin-pêcheur, brodée de fleurs.

Elle avait une paire d'yeux de forme triangulaire comme ceux du phénix rouge, deux sourcils recourbés vers le haut à chaque tempe, comme des feuilles de saule. Sa stature était élégante ; sa silhouette gracieuse ; son visage poudré comme le printemps naissant, majestueux mais pas hautain. Ses lèvres en œillet, bien avant de se séparer, trahissaient un sourire.

Tai-yü se leva avec empressement et la salua.

La vieille dame Chia sourit alors. "Vous ne la connaissez pas", observa-t-elle. "C'est une renarde rusée, qui s'est fait un sacré nom dans cet établissement ! A Nankin, on l'appelait renarde, et si vous l'appellez simplement Feng Vixen, cela fera l'affaire."

Tai-yü ne savait pas comment s'adresser à elle, lorsque tous ses cousins informèrent Tai-yü qu'il s'agissait de sa belle-sœur Lien.

Tai-yü, il est vrai, n'avait pas fait sa connaissance auparavant, mais elle avait entendu sa mère mentionner que le fils de son oncle maternel aîné Chia She, Chia Lien, avait épousé la nièce de Madame Wang, l'épouse de son deuxième frère, une fille qui avait, dès son enfance, été élevée exprès pour remplacer un fils, et à qui le nom d'école de Wang Hsi-feng avait été donné. Tai-yü ne perdit pas de temps pour lui rendre son sourire et la saluer en toute décence, l'appelant ma belle-sœur. Ce Hsi-feng saisit la main de Tai-yü et la scruta minutieusement, pendant un moment, de la tête aux pieds ; après quoi elle la ramena à côté de la douairière Chia, où elles prirent toutes deux place.

« S'il existe vraiment au monde un être d'une telle beauté, observa-t-elle en souriant, je peux bien considérer que je l'ai vu aujourd'hui ! D'ailleurs, dans l'air de toute sa personne, elle ne ressemble pas à votre belle-fille, notre digne ancêtre, mais en tous points à la propre petite-fille apparentée de Votre Seigneurie ! Il n'est donc pas étonnant que Votre vénérable Dame ait, jour après jour, laissé son souvenir inoubliable, même pendant un certain temps. deuxièmement, dans vos lèvres et dans votre cœur. C'est dommage cependant que mon cousin ait un sort si dur ! Comment se fait-il que notre tante soit morte si tôt ?

En prononçant ces mots, elle prit précipitamment son mouchoir et essuya les larmes de ses yeux. "Je viens tout juste de me remettre d'une crise de pleurs", observa la douairière Chia en souriant, "et êtes-vous encore venue me chercher ? Votre cousine vient tout juste d'arriver d'un voyage lointain, et elle est si délicate à traiter, botte ! D'ailleurs, nous avons réussi il y a quelques minutes à la convaincre de retenir ses sanglots, alors arrêtez immédiatement de faire toute allusion à vos précédentes remarques !

Cette Hsi-feng, en entendant ces paroles, ne perdit pas de temps pour convertir sa tristesse en joie. "Tout à fait vrai", remarqua-t-elle. "Mais à la vue de ma cousine, tout mon cœur était absorbé en elle, et je me sentais heureux, et pourtant blessé au cœur : mais ayant méconnu la présence de mon vénérable ancêtre, je mérite d'être battu, je le fais bien !"

Et reprenant précipitamment la main de Tai-yü dans la sienne : « Quel âge as-tu, cousin ? elle a demandé ; "Es-tu allé à l'école ? Quels médicaments prends-tu ? Tant que tu vis ici, tu ne dois pas avoir le mal du pays ; et s'il y a quelque chose que tu aimerais manger ou avec quoi jouer, n'hésite pas à venir me le dire ! ou bien les servantes ou les matrones manquent à leurs devoirs, n'oubliez pas aussi de me les signaler.

S'adressant en même temps aux matrones, elle demanda : « Les bagages et les effets de Miss Lin ont-ils été apportés ? Combien de domestiques a-t-elle amenée avec elle ? Allez, dès que vous le pourrez, balayez deux pièces inférieures et demandez qu'ils aillent se reposer. » Pendant qu'elle parlait, du thé et des rafraîchissements avaient déjà été servis, et Hsi-feng elle-même tendit les tasses et offrit les fruits.

En entendant la question posée par sa tante maternelle Secunda : « Si l'émission des allocations mensuelles en argent était terminée ou pas encore ? Hsi-feng répondit : « L'émission de l'argent est également terminée ; mais il y a quelques instants, lorsque je suis allé avec plusieurs domestiques au grenier supérieur arrière, à la recherche des satins, nous avons cherché très longtemps, mais nous n'avons rien vu hier de ces sortes de satins dont vous avez parlé, madame ; n'est-il donc pas possible que votre mémoire vous trompe ?

"Qu'il y en ait ou non, de cette espèce particulière, cela n'a aucune importance", observa Mme Wang. « Vous devriez sortir, ajouta-t-elle donc, les deux pièces qui passent d'abord sous votre main, pour que votre cousine se confectionne des robes ; et le soir, si je ne l'oublie pas, je... J'enverrai quelqu'un les chercher.

" En fait, j'ai déjà pris toutes mes dispositions ", répondit Hsi-feng ; Sachant bien que ma cousine arriverait d'ici deux jours, j'ai tout préparé pour elle. Et quand vous, madame, repartirez, si vous voulez bien jeter un oeil à tout, je pourrai les faire venir. "

Madame Wang sourit, hochait la tête en signe d'assentiment, mais ne dit pas un mot en guise de réponse.

Le thé et les fruits avaient alors été débarrassés, et la dame douairière Chia ordonna à deux vieilles infirmières d'emmener Tai-yü voir ses deux oncles maternels ; sur quoi l'épouse de Chia She,

Madame Hsing, s'est levée précipitamment et a suggéré avec un visage souriant : "Je vais prendre ma nièce, car après tout, ce sera bien mieux si j'y vais !"

"Tout à fait !" répondit la douairière Chia en souriant ; "Tu peux rentrer chez toi aussi, et tu n'auras pas besoin de revenir !"

Madame Hsing exprima son assentiment et amena aussitôt Tai-yü à prendre congé de madame Wang. Tout le monde les escorta jusqu'à la porte du hall d'entrée, tendue de plantes grimpantes, où plusieurs jeunes gens avaient tiré une voiture peinte en bleu clair, avec un capot couleur de martin-pêcheur.

Madame Hsing prit Tai-yü par la main et ils se levèrent à leur place. Toute la compagnie des matrones baissa le rideau, puis ordonna aux jeunes gens de relever la voiture ; qui le traînèrent jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à un espace ouvert, où ils attelèrent enfin les mulets.

Sortant de nouveau par la porte latérale est, ils se dirigèrent vers l'est, passèrent devant l'entrée principale du manoir Jung et entrèrent par une haute porte peinte en noir. Arrivés devant la porte de cérémonie, ils descendirent aussitôt du programme, et madame Hsing, main dans la main avec Tai-yü, entra dans la cour.

"Ces terrains", se dit Tai-yü, "doivent avoir été convertis à l'origine à partir d'une partie séparée du jardin du manoir Jung."

Après avoir franchi trois rangées de portes cérémonielles, ils aperçurent la structure principale, avec ses vestibules et ses porches, qui, bien que de petite taille, étaient pleins d'une beauté artistique et unique. Elles n'avaient rien à voir avec l'architecture haute, imposante, massive et luxueuse de l'autre côté, mais les avenues et les rocailles, aux différents endroits de la cour, étaient toutes d'un goût parfait.

Lorsqu'ils atteignirent l'intérieur du pavillon principal, un grand cortège de servantes et de servantes, levées en tenue de gala, était déjà là pour les saluer. Madame Hsing pressa Tai-yü sur un siège, tandis qu'elle ordonna à quelqu'un d'entrer dans la bibliothèque extérieure et de demander à M. Chia She de venir.

Quelques minutes plus tard, le domestique revint. "Maître," expliqua-t-elle, "dit : 'qu'il ne se sent pas très bien depuis plusieurs jours, que comme la rencontre avec Miss Lin l'affectera aussi bien que lui-même, il ne se sent pas pour le moment capable de se voir. , qu'il conseille à Miss Lin de ne pas se sentir découragée ni avoir le mal du pays ; qu'elle devrait se sentir tout à fait à l'aise avec sa vénérable dame (sa grand-mère) ainsi que ses tantes maternelles ; que ses cousines sont, il est vrai, brutales, mais que si toutes les jeunes dames se réunissaient en un seul endroit, elles pourraient peut-être aussi dissiper quelque ennui ; que si jamais (Miss Lin) a un grief, elle devrait immédiatement en parler et ne se sentir en aucun cas étrangère ; et tout s'arrangera alors. avoir raison."

Tai-yü ne perdit pas de temps pour se lever respectueusement, reprenant sa place après avoir écouté chaque phrase du message qui lui était adressé. Au bout d'un moment, elle dit au revoir, et bien que Madame Hsing utilisât tous les arguments pour l'inciter à rester pour le repas puis à partir, Tai-yü sourit et dit : « Je ne devrais pas, dans des circonstances ordinaires, refuser l'invitation à dîner que vous avez reçue. , tante, dans ton amour, étends-moi gentiment, mais je dois encore traverser et rendre hommage à mon oncle maternel Secundus ; si j'y allais trop tard, ce serait, je le crains, un manque de respect de ma part ; mais J'accepterai à une autre occasion. J'espère donc que vous voudrez bien, chère tante, m'excuser.

"Si tel est le cas", répondit Madame Hsing, "tout va bien." Et ordonnant à deux infirmières de prendre sa nièce dans la voiture dans laquelle elles étaient venues il y a quelque temps, Tai-yü prit alors congé ; Madame Hsing l'escorta jusqu'à la porte d'apparat, où elle donna quelques instructions supplémentaires à toute la compagnie des domestiques. Elle suivit le programme des yeux tant qu'il restait en vue, et revint enfin sur ses traces.

Tai-yü entra bientôt dans le manoir Jung, descendit de la voiture et précédée de toutes les infirmières, elle se dirigea immédiatement vers l'est, tourna à un coin, traversa un hall d'entrée, courant d'est en ouest, et marcha en direction du sud. , au fond de la Grande Salle. À l'intérieur d'une porte cérémonielle et à l'extrémité supérieure d'une cour spacieuse, s'élevait un grand

bâtiment principal, avec cinq appartements, flanqué des deux côtés de dépendances (s'étendant comme les bois d'une tête de cerf ; des portes latérales, ressemblant à des passages à travers une colline, établissant une communication complète tout autour ; (un bâtiment principal) élevé, majestueux, solide et grandiose, et différent de ceux de l'enceinte de la dame douairière Chia. Tai-yü conclut volontiers qu'il s'agissait enfin de la principale suite intérieure des appartements. Une large route surélevée menait en ligne droite à la grande porte. En entrant dans la salle et en levant la tête, elle aperçut d'abord devant elle une grande tablette à fond bleu, sur laquelle figuraient neuf dragons d'or rougeâtre. L'inscription sur cette tablette se composait de trois caractères gros comme une mesure et déclarait qu'il s'agissait de la salle de la Glorieuse Félicité.

À la fin, se trouvait une rangée de caractères de taille minuscule, indiquant l'année, le mois et le jour, selon lesquels Sa Majesté avait eu le plaisir de conférer la tablette à Chia Yuan, duc de Jung Kuo. Outre cette tablette, se trouvaient d'innombrables objets coûteux portant l'autographe de l'empereur. Sur la grande table d'ébène noire, gravée de dragons, étaient placés trois trépieds antiques en bronze bleu et vert, d'environ trois pieds de hauteur. Au mur était accrochée une grande image représentant des dragons noirs, tels qu'on en voyait dans les salles d'attente de la dynastie Sui. D'un côté se trouvait une coupe en or sculptée, tandis que de l'autre, un coffret en cristal. Sur le sol étaient placées, sur deux rangées, seize chaises en cèdre à grain dur.

Il y avait aussi une paire de rouleaux constitués de tablettes antithétiques en bois noir, incrustées de traits de mots en or ciselé. Leur fardeau était le suivant :

Sur la plateforme brillent des perles resplendissantes comme le soleil ou la lune,

Et l'éclat de la façade du Hall brille comme un ciel roux.

En dessous se trouvait une rangée de petits caractères indiquant que le rouleau avait été écrit de la main de Mu Shih, un compatriote et vieil ami de la famille, qui, pour ses services méritoires, avait le titre héréditaire de prince de Tung Ngan. lui est conféré.

Le fait est que Madame Wang n'avait pas non plus l'habitude de s'asseoir et de se reposer dans cet appartement principal, mais dans trois pièces latérales à l'est, de sorte que les infirmières conduisirent immédiatement Tai-yü à travers la porte de l'aile est.

Sur un canapé-cuisinière, près de la fenêtre, était étendu un tapis rouge étranger. Du côté de l'honneur, étaient posés des coussins de couchage rouge foncé, avec des dragons, avec des espèces d'or (pour les écaillés), et un coussin d'assise oblong de couleur brune avec des dragons tachetés d'or. Des deux côtés se trouvait l'une d'une paire de petites théières en laque étrangère à motif de fleurs de pêcher. Sur la théière de gauche étaient étalés des trépieds, des cuillères, des baguettes et des flacons de parfum Wen Wang. Sur la théière de droite, se trouvaient des vases du Ju Kiln, peints de jeunes filles d'une grande beauté, dans lesquels étaient placées des fleurs de saison ; (il y avait dessus) également des tasses à thé, un service à thé et des articles similaires.

Sur le sol, du côté ouest de la pièce, se trouvaient quatre chaises alignées, toutes recouvertes d'antimacassars, brodés de fleurs rouge argenté, tandis qu'en bas, aux pieds de ces chaises, se trouvaient quatre repose-pieds. De chaque côté, se trouvait également l'une d'une paire de théières hautes, et ces théières étaient couvertes de tasses à thé et de vases à fleurs.

Les autres bibelots n'ont pas besoin d'être décrits en détail.

Les vieilles infirmières pressèrent Tai-yü de s'asseoir sur le canapé du poêle ; mais, en apercevant près du bord du canapé deux coussins brodés, placés l'un en face de l'autre, elle pensa à la gradation des sièges, et ne se plaça donc pas sur le canapé, mais sur une chaise du côté oriental de la pièce ; sur quoi les servantes, présentes dans ces quartiers, s'empressèrent de servir le thé.

Pendant que Tai-yü sirotait son thé, elle observa le couvre-chef, la tenue vestimentaire, le comportement et les manières des nombreuses servantes, qu'elle trouva vraiment si différents de ce qu'elle avait vu dans d'autres foyers. Elle avait à peine fini son thé, qu'elle aperçut approcher une servante, vêtue d'une veste de satin rouge et d'un gilet de satin bleu à festons.

"Ma dame demande à Miss Lin de venir s'asseoir avec elle", remarqua-t-elle en souriant.

Les vieilles infirmières, en entendant ce message, firent rapidement sortir Tai-yü de cet appartement, dans le petit bâtiment principal de trois pièces près du porche est.

Sur le divan-poêle, situé dans la partie principale de la pièce, était placée, en position transversale,

une table basse, à l'extrémité supérieure de laquelle étaient disposés en tas des livres et un service à thé. Contre la cloison, du côté est, face à l'ouest, se trouvait un oreiller inclinable, en satin bleu, ni ancien ni neuf.

Madame Wang, cependant, occupait le siège inférieur, du côté ouest, sur lequel était également placé un tapis de satin bleu assez défraîchi, avec un coussin de dossier ; et en apercevant Tai-yü entrer, elle la pressa immédiatement de s'asseoir du côté est.

Tai-yü conclut, dans son esprit, que ce siège devait certainement appartenir à Chia Cheng, et apercevant, à côté du canapé, une rangée de trois chaises recouvertes d'antimacassars, parsemées de fleurs brodées, un peu aussi les plus mauvaises à l'usage, Tai-yü -yü s'est assis sur une de ces chaises.

Mais alors que Madame Wang la pressait encore et encore de s'asseoir sur le canapé, Tai-yü dut enfin s'asseoir à côté d'elle.

"Votre oncle," expliqua Madame Wang, "est parti pour observer ce jour comme un jour de jeûne, mais vous le verrez tout à l'heure. Il y a cependant une chose dont je veux vous parler. Vos trois cousines sont tout, il est vrai, tout ce qui est agréable ; et lorsque plus tard vous vous réunirez pour étudier, ou pour apprendre à faire des travaux d'aiguille, ou chaque fois que, à tout moment, vous vous amuserez et rirez ensemble, vous les trouverez tous très obligeants. mais il y a une chose qui m'inquiète beaucoup : j'en ai ici un, qui est la racine même du châtiment, l'incarnation de tous les maux, un vaurien, un prince des esprits malins dans ce monde. Il est parti aujourd'hui pour accomplir ses vœux au temple et n'est pas encore revenu, mais vous le verrez le soir, lorsque vous pourrez facilement juger par vous-même. Une chose que vous devez faire, et cela C'est, désormais, de ne plus lui prêter attention. Tous vos cousins n'osent pas se souiller en le provoquant.

Tai-yü avait entendu autrefois sa mère expliquer qu'elle avait un neveu, né dans le monde, tenant un morceau de jade dans la bouche, qui était pervers au-delà de toute mesure, qui ne prenait aucun plaisir dans ses livres et dont le seul grand le plaisir était de jouer au chien étourdi dans les appartements intérieurs ; que sa grand-mère maternelle, au contraire, l'aimait si tendrement que personne n'osait jamais lui demander des comptes, de sorte que, lorsque, dans ce cas, elle entendit le conseil de madame Wang, elle fut immédiatement certaine que ce devait être cela très cousin.

"N'est-ce pas au cousin né avec du jade dans la bouche que tu fais allusion, tante ?" » s'enquit-elle en lui rendant son sourire. "Quand j'étais à la maison, je me souviens que ma mère me parlait plus d'une fois de ce même cousin, qui (dit-elle) avait un an de plus que moi et dont le nom de bébé était Pao-yü. Elle a ajouté que son caractère était vraiment capricieux, , mais qu'il traite tous ses cousins avec la plus grande considération. En outre, maintenant que je suis venu ici, je serai bien sûr toujours avec mes cousines, tandis que les garçons auront leur propre cour et des logements séparés ; et comment y aura-t-il une raison de m'insulter en le provoquant ? »

"Vous ne connaissez pas les raisons (qui me poussent à vous prévenir)", a répondu en riant Madame Wang. « Il est si différent de tous les autres, tout cela parce que, depuis sa jeunesse, notre vieille dame l'a adoré ! Le fait est qu'il a été gâté, par excès d'indulgence, en étant toujours en compagnie de sa femme. Si ses cousines ne lui prêtent pas attention, il est en tout cas un peu ordonné, mais le jour où ses cousines lui disent un mot de plus que d'habitude, bien des ennuis surgissent aussitôt, à l'explosion de joie dans son cœur. C'est pourquoi je vous enjoint de ne pas l'écouter. De sa bouche tantôt sortent des paroles sucrées et des phrases mélodieuses ; tantôt, comme les cieux dépourvus de soleil, il devient un imbécile délirant ; alors quoi que vous fassiez, ne le faites pas. Je ne crois pas tout ce qu'il dit.

Tai-yü était en train d'accepter chaque conseil tel qu'il était prononcé, quand, de manière inattendue, elle aperçut une servante entrer. "Sa vénérable dame là-bas", dit-elle, "a fait savoir au sujet du repas du soir."

Madame Wang prit précipitamment Tai-yü par la main, et sortant par la porte de l'arrière-boutique, ils se dirigèrent vers l'est par la véranda du fond. Au-delà de la porte latérale, se trouvait une route allant du nord au sud. Du côté sud se trouvaient un pavillon à trois divisions et une salle de réception à colonnade. Au nord, se dressait un grand mur-écran peint en blanc ; derrière, il y avait un très petit bâtiment, avec une porte deux fois plus petite qu'une porte ordinaire.

"Ce sont les chambres de votre cousin Feng", expliqua madame Wang à Tai-yü, en les désignant en souriant. "Tu sauras désormais comment venir la retrouver ; et si jamais tu manques de quelque chose, n'hésite pas à lui en parler, et elle s'en chargera."

A la porte de cette cour se trouvaient également plusieurs jeunes gens, dont les touffes de cheveux étaient récemment attachées, qui laissaient tous tomber leurs mains sur leurs côtés et se tenaient dans une posture respectueuse. Madame Wang conduisit ensuite Tai-yü par la main à travers un couloir, allant d'est en ouest, jusqu'à ce qui était la cour arrière de la dame douairière Chia. Aussitôt ils franchirent la porte des pièces du fond, où se tenaient, déjà présents, un grand nombre de domestiques, qui, lorsqu'ils virent arriver madame Wang, se mirent à l'ouvrage pour remettre en ordre les tables et les chaises.

L'épouse de Chia Chu, née Li, servait les plats, tandis que Hsi-feng plaçait les baguettes et que madame Wang apportait la soupe. La dame douairière Chia était assise toute seule sur le divan, dans la partie principale de l'appartement, des deux côtés, dont quatre chaises vacantes.

Hsi-feng attira immédiatement Tai-yü, dans l'intention de la faire asseoir sur la chaise la plus en avant sur le côté gauche, mais Tai-yü refusa régulièrement et concédait.

"Vos tantes et belles-sœurs, debout à droite et à gauche", expliqua en souriant la dame douairière Chia, "ne prendront pas leur repas ici, et comme vous êtes une invitée, il est tout à fait normal que vous preniez cela. siége."

C'est alors seulement que Tai-yü demanda la permission de s'asseoir, s'asseyant sur la chaise.

Madame Wang s'assit également à la demande de la vieille dame Chia ; et les trois cousins, Ying Ch'un et les autres, ayant demandé la permission de s'asseoir, s'avancèrent enfin, et Ying Ch'un prit la première chaise à droite, T'an Ch'un la seconde, et Hsi Ch'un le deuxième à gauche. Les servantes se tenaient debout, tenant dans leurs mains des flips, des bols et des serviettes, tandis que Mme Li et Lady Feng, toutes deux, restaient près de la table, leur conseillant quoi manger et les pressant de se servir elles-mêmes.

Dans les appartements extérieurs, les femmes mariées et les servantes étaient, il est vrai, très nombreuses ; mais on n'entendait même pas le croassement d'un corbeau.

Le repas terminé, chacun fut présenté par une servante, avec du thé dans un petit plateau à thé ; mais la famille Lin avait toujours fait comprendre à leur fille que, pour respecter le bonheur et préserver une bonne santé, il était essentiel, après chaque repas, d'attendre un peu avant de boire du thé, afin que cela ne devrait pas nuire aux intestins. Lorsque Tai-yü comprit donc combien d'habitudes il y avait dans cet établissement contrairement à celles qui prévalaient dans sa maison, elle aussi n'eut d'autre choix que de s'y conformer dans une certaine mesure. Après avoir pris la tasse de thé, les serveurs revinrent et leur présentèrent des bols pour se rincer la bouche, et Tai-yü rinça également la sienne ; et après qu'ils eurent tous fini de se laver les mains, on servit finalement du thé une seconde fois, et ce fut enfin le thé qu'il était destiné à être bu.

"Vous pouvez tous y aller", observa la douairière Chia, "et nous laisser seuls pour discuter."

Madame Wang se leva dès qu'elle entendit ces mots, et après avoir fait quelques remarques hors de propos, elle ouvrit la marche et quitta la pièce avec les deux dames, Mme Li et dame Feng.

La dame douairière Chia, après avoir demandé à Tai-yü quels livres elle lisait, "Je viens de commencer à lire les Quatre Livres", répondit Tai-yü. "Quels livres mes cousins lisent-ils ?" » continua Tai-yü.

"Des livres, dites-vous !" s'écria la dame douairière Chia ; "Pourquoi tout ce qu'ils connaissent, ce sont quelques personnages, c'est tout."

La phrase était à peine sortie de ses lèvres, qu'un bruit de pas continu se fit entendre à l'extérieur, et une femme de chambre entra et annonça que Pao-yü arrivait. Tai-yü spéculait dans son esprit sur la raison pour laquelle ce Pao-yü était devenu un tel bon à rien, lorsqu'il est arrivé par hasard.

C'était en effet un jeune homme d'un âge tendre, portant sur la tête, pour retenir ses cheveux, un bonnet d'or teinté pourpre, incrusté de pierres précieuses. Parallèlement à ses sourcils était attaché un cercle brodé d'or et représentant deux dragons saisissant une perle. Il portait une veste rouge foncé à manches de tir à l'arc, avec des centaines de papillons travaillés en or de deux nuances différentes, entrecoupés de fleurs ; et était ceint d'une ceinture de soie bigarrée, avec des grappes de

motifs, à laquelle étaient attachés de longs glands ; une sorte de ceinture portée dans le palais. Il portait par-dessus tout un manteau frangé bleu ardoise, en satin brocardé du Japon, avec huit bouquets de fleurs en relief ; et portait une paire d'escarpins demi-robis en satin bleu clair à semelles blanches.

Son visage était comme la pleine lune au milieu de l'automne ; son teint, comme les fleurs du matin au printemps ; les cheveux le long de ses tempes, comme ciselés au couteau ; ses sourcils, comme dessinés à l'encre ; son nez comme une vésicule biliaire suspendue (un nez bien coupé et galbé) ; ses yeux ressemblent à des vagues printanières ; son regard colérique ressemblait même à un sourire ; son regard, même sévère, était plein de sentiment.

Il avait autour du cou un collier de dragon en or avec une frange ; aussi un cordon de soie bigarrée, auquel était attaché un morceau de beau jade.

Dès que Tai-yü prit conscience de sa présence, elle fut assez décontenancée. "Comme c'est très étrange !" elle réfléchissait dans son esprit ; " il semblerait que je l'ai vu quelque part, car son visage me paraît extrêmement familier ; " lorsqu'elle remarqua que Pao-yü faisait face à la dame douairière Chia et lui rendait hommage. « Allez voir votre mère et revenez ensuite, » dit sa vénérable dame ; et aussitôt il se retourna et quitta la pièce.

A son retour, il avait déjà changé de chapeau et de costume. Tout autour de sa tête, il avait une frange de cheveux courts, tressés en petites queues et liés de soie rouge. Les queues étaient rassemblées à la couronne, et tous les cheveux qui avaient poussé depuis sa naissance étaient tressés en une épaisse queue, qui paraissait aussi noire et brillante que de la laque. Entre le sommet de la tête et l'extrémité de la file, pendait un rang de quatre grosses perles, avec des pendants d'or, représentant les huit choses précieuses. Sur sa personne, il portait un long manteau rouge argenté, plus ou moins ancien, parsemé de broderies de fleurs. Il avait encore autour de son cou le collier, la pierre précieuse, l'amulette du nom enregistré, les philactères et autres ornements. Ci-dessous étaient partiellement visibles un pantalon en soie brocardée de couleur pomme de sapin, des chaussettes tachetées de motifs noirs, avec des bords ornements, et une paire de chaussures rouge foncé à semelles épaisses.

(Il se leva comme il l'était maintenant) son visage était encore plus blanc, comme peint, et ses yeux comme s'ils étaient rehaussés d'œillets. Alors qu'il roulait des yeux, ils débordaient d'amour.

Lorsqu'il prononçait la parole, il semblait sourire. Mais la principale caractéristique naturelle agréable était principalement centrée dans la courbe de ses sourcils. Les dix mille et un sentiments affectueux qu'il avait nourris tout au long de son existence s'amassaient tous dans le coin de ses yeux.

Son apparence extérieure était peut-être très agréable, mais il n'était pas facile de comprendre ce qu'il y avait en dessous.

Il y a quelques roundelays, composés par un poète plus récent, (d'après l'excellent rythme du) Hsi Chiang Yueh, qui représentent Pao-yü de la manière la plus adéquate.

Les ronds-points se déroulent comme suit :

À la tristesse et à la passion, sans rime,

Insensé et fou, il fut plusieurs fois,

Son moi extérieur, en vérité, aurait pu être bien,

Mais un hurlement sauvage lui gaspille l'esprit :

Son cerveau était confus et il ne pouvait rien voir ;

Un cancre ! lire des essais est si réticent à l'être !

Pervers d'allure, d'humeur capricieuse ;

Il n'avait aucun respect pour la censure humaine.

Quand il était riche, il ne savait pas comment en jouir ;

Lorsqu'il était pauvre, il ne pouvait pas s'incliner devant la pauvreté.

Hélas ! quel gaspillage total de grâce brillante !

Dire, à la famille, quelle honte !

Parmi les vauriens d'en bas, il était le premier,

Infidèle comme lui, aucun jusqu'à présent.

Vous les gars, choyés par des plats et des vêtements somptueux,
Méfiez-vous! Ne vous pressez pas sur les traces de cette jeunesse !
Mais poursuivons notre histoire.

"Vous êtes allée vous changer", observa la douairière Chia, "avant d'être présentée à l'invité lointain.
Pourquoi ne saluez-vous pas encore votre cousine ?"

Pao-yü s'était rendu compte depuis longtemps de la présence d'une très belle jeune femme, qui, conclut-il volontiers, ne devait être autre que la fille de sa tante Lin. Il s'empressa de s'avancer vers elle et de lui faire sa révérence ; et après leur introduction, il reprit sa place, d'où il scruta minutieusement ses traits, (qu'il pensait) si différents de ceux de toutes les autres filles.

Ses deux sourcils arqués, épais comme des amas de fumée, portaient une certaine ride sourcilière peu prononcée. Elle avait une paire d'yeux qui possédaient une expression joyeuse et pourtant, on dirait, triste, débordante de sentiment. Son visage montrait les empreintes de chagrin gravées sur ses deux joues fossettes. Elle était belle, mais toute sa silhouette était en proie à une maladie héréditaire. Les larmes dans ses yeux brillaient comme de petites taches. Son haleine douce était si douce. Elle était aussi sage qu'une jolie fleur se reflétant dans l'eau. Sa démarche ressemblait à celle d'un saule frêle, agité par le vent. Son cœur, comparé à celui de Pi Kan, avait une ouverture d'intelligence supplémentaire ; tandis que son mal dépassait (en intensité) de trois degrés le mal de Hsi-Tzu.

Pao-yü, ayant terminé son examen minutieux, sourit et dit :

"Ce cousin, je l'ai déjà vu autrefois."

« Vous voilà encore avec vos absurdités », s'écria dame Chia en ricanant ; "Comment aurais-tu pu la voir avant ?"

"Bien que je ne l'aie peut-être pas vue avant cela", observa Pao-yü avec un sourire narquois, "mais quand je regarde son visage, il me semble si familier, et à mon esprit, il semblerait que nous avions été de vieilles connaissances. ; comme si, en fait, nous nous retrouvions maintenant après une longue séparation.

"Ça fera l'affaire ! ça fera l'affaire !" remarqua la dame douairière Chia ; " Ainsi étant, vous n'en serez que plus intime. "

Pao-yü s'approcha alors de Tai-yü et, s'asseyant à côté d'elle, continua à la regarder avec attention pendant un bon moment.

"As-tu lu des livres, cousin ?" Il a demandé.

"Je n'ai pas encore lu de livres", répondit Tai-yü, "car je ne suis à l'école que depuis un an; je ne connais que quelques personnages."

"Quel est ton digne nom, cousin ?" Pao-yü a continué à demander : après quoi

Tai-yü lui dit rapidement son nom.

"Ton style?" » demanda Pao-yü ; à quelle question Tai-yü répondit : "Je n'ai pas de style."

"Je vais vous donner un style", suggéra Pao-yü en souriant ; "Est-ce que le double style 'P'in P'in', 'tricter les sourcils', ne fera pas très bien l'affaire ?"

"De quelle partie des livres standards cela vient-il ?" T'an Ch'un s'interposa précipitamment.

"Il est indiqué dans les Recherches approfondies sur l'état de la Création depuis les âges les plus reculés jusqu'à nos jours", poursuivit Pao-yü, "que, dans la partie ouest, il existe une pierre appelée Tai (noire), qui peut servir, à la place de l'encre, pour noircir les sourcils. D'ailleurs les sourcils de ce cousin s'effilent d'une manière, comme s'ils étaient contractés, de sorte que la sélection de ces deux personnages est la plus appropriée, n'est-ce pas ?"

"Ce n'est qu'un autre plagiat, je le crains", observa T'an Ch'un avec un sourire ironique.

"À l'exception des Quatre Livres, " remarqua Pao-yü en souriant, " la majorité des œuvres sont plagiées ; et est-ce seulement moi, par hasard, qui plagie ? Avez-vous du jade ou pas ? " » Il a continué à s'enquérir, s'adressant à Tai-yü, (au grand désarroi) de tous ceux qui ne pouvaient pas comprendre ce qu'il voulait dire.

"C'est parce qu'il a lui-même un jade", raisonna aussitôt Tai-yü dans son esprit, "qu'il me demande si j'en ai un ou pas. — Non, je n'en ai pas", répondit-elle. "Votre jade est en outre un objet rare, et comment tout le monde pourrait-il en avoir un ?"

Dès que Pao-yü entendit cette remarque, il éclata aussitôt dans un accès de plainte délirante, et, dégrafant la pierre précieuse, il la jeta dédaigneusement sur le sol. "Objet rare, en effet !" cria-t-il en déchaînant les invectives ; "Il n'a aucune idée de comment distinguer l'excellent du médiocre parmi les êtres humains ; et dites-moi, a-t-il une perception ou non ? Moi aussi, je peux me passer de ces ordures !"

Tous ceux qui se tenaient en bas furent surpris ; et en groupe, ils se précipitèrent, rivalisant les uns avec les autres pour savoir qui ramasserait la pierre précieuse.

La dame douairière Chia était si affligée qu'elle serra Pao-yü dans ses bras. "Espèce d'enfant de colère", s'exclama-t-elle. "Quand vous vous mettez en colère, il vous est assez facile de battre et d'abuser des gens ; mais qu'est-ce qui vous pousse à jeter cette tige de vie ?"

Le visage de Pao-yü était couvert de traces de larmes. "Tous mes cousins ici, seniors comme juniors", répliqua-t-il en sanglotant, "n'ont pas de joyau, et si c'est seulement moi qui dois en avoir un, il n'y a pas de plaisir à cela, je le maintiens ! et maintenant vient cette sorte d'angélique cousine, et elle aussi n'en a pas, de sorte qu'il est assez clair que ce n'est pas une chose rentable.

La dame douairière Chia s'est empressée de l'amadou. « Votre cousine, expliqua-t-elle, serait, dans d'autres circonstances, venue ici avec un jade ; et c'est parce que votre tante ne se sentait pas capable, sur son lit de mort, de se réconcilier avec la séparation d'avec votre cousine. , qu'en l'absence de tout remède, elle emporta aussitôt avec elle (dans la tombe) la pierre lui appartenant (fille), de sorte que, en premier lieu, par l'accomplissement des rites d'enterrement des vivants avec le morte pourrait accomplir la piété filiale de votre cousine ; et en second lieu, que l'esprit de votre tante pourrait aussi, pour le moment, s'en servir pour assouvir le désir de contempler votre cousine. C'est pourquoi elle vous a simplement dit que elle n'avait pas de jade, car elle ne pouvait pas avoir le moindre désir de se vanter d'elle-même. Maintenant, comment pouvez-vous jamais vous comparer à elle ? et ne le portez-vous pas encore avec soin et circonspection ? ta mère saura peut-être ce que tu as fait ! »

En prononçant ces mots, elle prit promptement le jade des mains de la servante, et elle l'attacha elle-même pour lui.

Lorsque Pao-yü entendit cette explication, il se livra à une réflexion, mais ne put même alors avancer d'autres arguments.

Une infirmière est arrivée à ce moment-là et s'est enquis des quartiers de Tai-yü, et la dame douairière Chia a immédiatement ajouté : « Déplacez Pao-yü avec moi dans la pièce chaude de mon appartement et placez temporairement votre maîtresse, Miss Lin. dans la maison de gaze verte ; et lorsque le reste de l'hiver sera terminé et que les réparations seront entreprises au printemps dans leurs chambres, une aile supplémentaire pourra être construite pour qu'elle y prenne ses quartiers. " "Mon cher ancêtre", risqua Pao-yü ; " le lit que j'occupe devant la maison de gaze verte est très confortable ; et pourquoi ai-je encore besoin de le quitter et de venir troubler la paix et la tranquillité de Votre vieille dame ? "

"Eh bien, très bien", observa la douairière Chia, après réflexion ; " mais que chacun de vous ait une nourrice, ainsi qu'une femme de chambre pour s'occuper de vous ; les autres domestiques pourront rester dans les chambres extérieures et faire la garde de nuit et être prêts à répondre à n'importe quel appel. "

D'ailleurs, de bonne heure, Hsi-feng avait envoyé un domestique avec un rideau à fleurs grises, des couvertures brodées, des édredons de satin et d'autres articles similaires.

Tai-yü n'avait amené avec elle que deux serviteurs ; l'une était sa propre nourrice, dame Wang, et l'autre était une jeune servante de seize ans, dont le nom s'appelait Hsieh Yen. La dame douairière Chia, s'apercevant que Hsieh Yen était trop jeune et assez infantine à sa manière, tandis que la nourrice Wang était, en revanche, trop âgée, conjectura que Tai-yü, dans tous ses désirs, n'aurait pas les choses comme elle le souhaitait. , elle détacha donc deux servantes, qui étaient ses propres servantes personnelles, nommées Tzu Chüan et Ying Ko, et les attacha au service de Tai-yü. De même que Ying Ch'un et les autres filles, dont chacune avait, outre les nourrices de sa jeunesse, quatre autres nourrices pour les conseiller et les diriger, et en plus de deux servantes personnelles pour s'occuper de leur tenue et de leur toilette, quatre ou quatre cinq jeunes bonnes supplémentaires

pour faire la lessive et le balayage des chambres et faire les courses d'avant en arrière. L'infirmière Wang, Tzu Chüan et d'autres filles entrèrent aussitôt après leur présence à Tai-yü dans les salles de gaze verte, tandis que la nourrice de Pao-yü, dame Li, ainsi qu'une vieille servante, appelée Hsi Jen, étaient de service. dans la chambre avec le grand lit.

Cette Hsi Jen avait également été, à l'origine, l'une des servantes de la dame douairière Chia. Son nom était autrefois Chen Chu. Comme sa vénérable dame, dans son tendre amour pour Pao-yü, avait craint que les servantes de Pao-yü ne soient pas à la hauteur de leurs devoirs, elle la remit volontiers à Pao-yü, car elle avait jusqu'alors fait l'expérience de la sincérité et de la considération qu'elle avait pour elle. était au cœur.

Pao-yü, sachant que son nom de famille était autrefois Hua, et ayant vu un jour dans certains vers d'un poète ancien, le vers "le parfum des fleurs se répand dans l'homme", n'a pas perdu de temps pour expliquer le fait à la dame douairière Chia. , qui changea aussitôt son nom en Hsi Jen.

Cette Hsi Jen avait plusieurs traits simples. Alors qu'elle s'occupait de la douairière Chia, dans son cœur et dans ses yeux il n'y avait personne d'autre que sa vénérable dame, et elle seule ; et maintenant, en s'occupant de Pao-yü, son cœur et ses yeux étaient à nouveau pleins de Pao-yü, et de lui seul. Mais comme Pao-yü était d'un tempérament pervers et n'écoutait pas ses injonctions répétées, elle se sentit au fond d'un profond chagrin.

La nuit, après que l'infirmière Li se soit endormie, voyant que dans les chambres intérieures, Tai-yü, Ying Ko et les autres ne s'étaient pas encore retirés pour se reposer, elle se déshabilla et entra doucement.

"Comment se fait-il, mademoiselle," demanda-t-elle en souriant, "que vous ne vous soyez pas encore couchée ?"

Tai-yü sourit immédiatement. "Asseyez-vous, sœur", répondit-elle en la pressant de s'asseoir. Hsi Jen s'est assise sur le bord du lit.

"Miss Lin", intervint Ying Ko avec un sourire narquois, "est ici dans un état d'esprit épouvantable ! Elle a tellement pleuré pour elle-même que ses yeux étaient inondés dès qu'elle a séché ses larmes. " Ce n'est qu'aujourd'hui que je "Je suis venue, dit-elle, et j'ai déjà été la cause de la faillite de votre jeune maître. Maintenant, s'il avait brisé ce jade en le jetant à terre, n'aurait-il pas été de ma faute ? C'est pourquoi elle était si blessée au cœur, que j'ai eu toutes les peines du monde avant de pouvoir l'apaiser.

"Arrêtez-vous immédiatement, mademoiselle ! Ne continuez pas comme ça", lui conseilla Hsi Jen ; « Il se produira, je le crains, dans l'avenir des choses bien plus étranges et ridicules que celle-ci ; et si vous vous laissez blesser et affecté à un tel degré par une conduite telle que la sienne, vous souffrirez, je le crains, sans fin. blessures et angoisses ; alors faites vite et chassez cette nature trop sensible ! »

"Ce que vous me conseillez, mes sœurs", répondit Tai-yü, "je le garderai à l'esprit et tout ira bien." Ils eurent une autre conversation, qui dura quelque temps, avant de se retirer enfin pour se reposer pour la nuit.

Le lendemain, (elle et ses cousins) se sont levés tôt et sont allés rendre hommage à la dame douairière Chia, après quoi, en arrivant dans les appartements de Madame Wang, ils ont trouvé Madame Wang et Hsi-feng ensemble, ouvrant les lettres arrivées de Chin Ling. Il y avait aussi dans la pièce deux femmes mariées, envoyées de la maison de l'épouse du frère aîné de Madame Wang pour délivrer un message.

Tai-yü n'était, il est vrai, pas au courant de ce qui se passait, mais T'an Ch'un et les autres savaient qu'ils parlaient du fils de la sœur de sa mère, marié dans la famille Hsüeh, dans la ville de Chin Ling. , un de leurs cousins, Hsüeh P'an, qui, comptant sur sa richesse et son influence, avait, en agressant un homme, commis un homicide, et qui devait maintenant être jugé devant le tribunal de la préfecture de Ying T'ien.

Son oncle maternel, Wang Tzu-t'eng, avait alors, dès qu'il avait reçu la nouvelle, envoyé des messagers pour apporter la nouvelle à la famille Chia. Mais le chapitre suivant expliquera quelle était l'issue ultime du souhait nourri dans ce manoir de faire venir la famille Hsüeh dans la capitale.

CHAPITRE IV.

Une jeune fille malheureuse rencontre par hasard un jeune homme malheureux.

Le Hu Lu Bonze juge l'affaire Hu Lu.

Tai-yü, car nous allons maintenant revenir à notre histoire, étant venue avec son cousin dans les appartements de Madame Wang, trouva Madame Wang discutant de certains événements domestiques avec les messagers, qui étaient arrivés de la maison de la femme de son frère aîné, et conversant également sur l'affaire d'homicide, dans laquelle la famille de la sœur de sa mère était impliquée, et d'autres sujets pertinents. Conscientes de l'urgence et de la perplexité des affaires dans lesquelles madame Wang était engagée, les jeunes dames quittèrent aussitôt ses appartements et se rendirent dans les chambres de leur belle-sœur veuve, Mme Li.

Cette Mme Li était à l'origine l'épouse de Chia Chu. Bien que Chu soit mort très jeune, il a eu la chance de laisser derrière lui un fils, à qui le nom de Chia Lan a été donné. Il n'était alors qu'en cinquième année, il était déjà entré à l'école et s'appliquait aux livres.

Cette Mme Li était également la fille d'un fonctionnaire important de Chin Ling. Le nom de son père était Li Shou-chung, qui avait été, à un moment donné, un Libateur Impérial. Parmi ses parents, hommes comme femmes s'étaient tous consacrés à la poésie et aux lettres ; mais depuis que Li Shou-chung continuait sa succession, il affirmait volontiers que l'absence de connaissances littéraires chez sa fille était en effet une vertu, de sorte qu'il s'avéra bientôt qu'elle ne s'appliquait pas vraiment sérieusement à l'apprentissage ; de sorte qu'elle n'étudiait que quelques parties des « Quatre livres pour femmes » et des « Mémoires d'excellentes femmes », que tout ce qu'elle lisait ne dépassait pas un nombre limité de personnages, et que tout ce qu'elle gardait en mémoire était les exemples de ces quelques dignes personnages féminins des dynasties d'autrefois ; tandis qu'elle attachait une importance particulière au filage et au travail manuel féminin. C'est à cette raison qu'on doit lui attribuer le nom choisi pour elle, de Li Wan (Li, le tisserand), et le style de Kung Ts'ai (Semstress du Palais).

C'est pourquoi, même si cette Li Wan continuait, après la perte de son compagnon, alors qu'elle était encore au printemps de sa vie, à vivre dans l'abondance et le luxe, elle ressemblait néanmoins en tous points à un bloc de bois pourri ou à un bloc de bois pourri. des cendres mortes. Elle n'avait aucune envie de s'enquérir de quoi que ce soit ou d'écouter quoi que ce soit ; et, en plus, apprendre à ses jeunes belles-sœurs à faire des travaux d'aiguille et à lire à haute voix.

Tai-yü vivait, il est vrai, à cette époque en tant qu'invitée dans le manoir Chia, où elle avait certainement plusieurs jeunes filles avec elle, mais, en dehors de son père âgé, (pensa-t-elle) il n'y avait vraiment pas besoin pour qu'elle étende son affection à tous les autres.

Mais nous allons maintenant parler de Chia Yü-ts'un. Ayant obtenu la nomination de préfet de Ying T'ien, il fut à peine arrivé à son poste qu'une accusation d'homicide involontaire fut portée devant son tribunal. Cela était dû à une rivalité entre deux parties pour l'achat d'une esclave, dont aucune ne voulait céder son droit ; ce qui a donné lieu à une agression grave qui s'est soldée par un homicide. Yü-ts'un fit amener en toute promptitude les domestiques des plaignants devant lui et les fit examiner.

"La victime de l'agression", ont déposé les plaignants, "était le maître de vos domestiques. Ayant acheté un certain jour une servante, elle s'est révélée inopinément être une jeune fille qui avait été emportée et vendue par un ravisseur. Ce ravisseur s'était d'abord emparé de l'argent de notre famille, et notre maître avait promis qu'il la prendrait en charge le troisième jour, qui était un jour propice, dans la maison, mais ce ravisseur l'a revendue furtivement à la famille Hsüeh. Quand nous avons appris cela, nous sommes allés à la recherche du vendeur pour le saisir et ramener la jeune fille de force. Mais le parti Hsüeh a toujours été le tyran de Chin Ling, plein de confiance en sa richesse, pleine de présomption en raison de son prestige, et ses serviteurs arrogants en un seul corps se sont emparés de notre maître et l'ont battu à mort. Le maître meurtrier et son équipage ont tous réussi leur fuite depuis longtemps, ne laissant aucune trace derrière eux, alors qu'il ne reste que quelques parties non concernées dans l'affaire. Vos serviteurs ont porté plainte pendant une année entière, mais il n'y a eu personne pour rendre justice à notre cause, et nous implorons donc Votre Seigneurie de faire arrêter les criminels tachés de sang, et ainsi conduire au maintien de l'humanité et de la

bienveillance ; et les vivants, ainsi que les morts, ressentiront une gratitude sans limites pour cette générosité céleste. »

Lorsque Yü-ts'un entendit leur appel, il entra dans une colère ardente. "Quoi!" il s'est exclamé. "Comment un cas aussi grave que le meurtre d'un homme a-t-il pu se produire, et les coupables ont-ils pu s'enfuir indemnes, sans être arrêtés ? Délivrer des mandats d'arrêt et envoyer des agents pour mettre immédiatement la main sur les proches de les criminels tachés de sang et les amener à être examinés au moyen de la torture.

Là-dessus, il aperçut un serviteur, qui se tenait près de la table du jugement, lui faire un clin d'œil, signifiant qu'il ne devait pas délivrer les mandats. Yü-t'sun céda à de secrets soupçons et se sentit obligé d'y renoncer.

Se retirant de la salle d'audience, il se retira dans une chambre privée, d'où il renvoya ses partisans, ne gardant que ce seul serviteur pour le servir.

Le serviteur s'avança rapidement et rendit hommage. "Votre Grâce," dit-il en souriant, "a constamment augmenté en honneurs officiels et en richesse, de sorte qu'en huit ou neuf ans environ, vous m'avez oublié."

"Votre visage est cependant extrêmement familier", observa Yü-ts'un, "mais je ne peux pas, pour le moment, me rappeler qui vous êtes."

"Les honorables gens oublient beaucoup de choses", remarqua le serviteur en souriant. "Quoi ! As-tu même oublié l'endroit où tu as commencé dans la vie ? et ne te souviens-tu pas de ce qui s'est passé, dans le passé, dans le temple Hu Lu ?"

Yü-ts'un était rempli d'un extrême étonnement ; et les événements passés commencèrent alors à lui revenir.

Le fait est que ce Serviteur avait été autrefois un jeune prêtre du temple Hu Lu ; mais comme, après sa destruction par le feu, il n'avait plus d'endroit où reposer son corps, il se rappela combien ce genre d'occupation était après tout léger et facile, et ne pouvant se réconcilier avec la solitude et la tranquillité d'un temple, il il profita donc de son âge, qui était encore peu nombreux, pour se laisser pousser les cheveux et devenir un serviteur.

Yü-ts'un n'avait aucune idée que c'était lui. Prenant précipitamment sa main dans la sienne, il observa en souriant : « Vous êtes en effet une vieille connaissance ! puis il le pressa de s'asseoir, afin de pouvoir causer plus facilement, mais le serviteur n'osa pas s'asseoir.

"Les amitiés", remarqua Yü-ts'un avec une expression souriante, "les amitiés contractées dans de mauvaises circonstances ne doivent pas être oubliées ! C'est une salle privée ; donc si vous vous asseyiez, qu'importe ?"

Le serviteur demanda alors la permission de s'asseoir et s'assit avec précaution, tout de travers.

"Pourquoi, il y a peu de temps," demanda Yü-ts'un, "ne m'avez-vous pas permis d'émettre les mandats ?"

"Votre illustre fonction", répondit le serviteur, "a amené votre culte ici, et est-il probable que vous n'avez pas transcrit quelque philactère de votre fonction dans cette province!"

"Qu'est-ce qu'un bureau-philactérie ?" » demanda Yü-ts'un avec empressement.

« De nos jours, expliqua le serviteur, ceux qui deviennent officiers locaux se munissent invariablement d'une liste secrète, dans laquelle sont inscrits les noms et prénoms de la noblesse la plus influente et la plus riche de la province. en vogue dans toutes les provinces. Si par inadvertance, à tout moment, on donnait ombre à des personnes de ce statut, pourquoi, non seulement la fonction, mais je crains même la vie, il serait difficile de la préserver. C'est pourquoi ces listes sont appelées bureau-philacteries " Cette famille Hsüeh, dont nous parlions tout à l'heure, comment Votre Grâce pourrait-elle oser provoquer ? Cette affaire en question ne présente aucune difficulté d'aucune sorte pour un règlement ; mais les préfets, qui ont exercé leurs fonctions avant vous, ont tous, par faisant violence aux sentiments et à la réputation de ces gens, ils sont arrivés au bout. »

En prononçant ces mots, il sortit, de l'intérieur d'une bourse qu'il avait sous la main, une transcription de philactère d'office, qu'il remit à Yü-ts'un ; qui, après la lecture, l'a trouvé plein d'expressions banales et grossières de l'opinion publique, concernant les clans dirigeants et les

familles officielles notables de ce district particulier. Ils ont couru comme suit :

La famille « Chia » n'est pas « chia », un mythe ; le jade blanc forme les salles ; or composez leurs chevaux ! Le palais « A Fang » s'étend sur trois cents kilomètres, mais ne constitue pas une résidence convenable pour un « Shih » de Chin Ling. Les mers orientales manquent de lits de jade blanc, et le « Lung Wang », roi des Dragons, est venu demander un des Chin Ling Wang, (M. Wang de Chin Ling.) Dans une année abondante, la neige (Hsüeh ,) est très abondant ; leurs perles et leurs pierres précieuses sont comme du sable, leur or comme du fer.

A peine Yü-ts'un avait-il fini de lire, que soudain on entendit l'annonce, communiquée par le battement d'un gong, que M. Wang était venu lui présenter ses respects.

Yü-ts'un ajusta précipitamment ses vêtements officiels et son chapeau et sortit de la pièce pour saluer et recevoir le visiteur. De retour peu de temps après, il entreprit d'interroger le serviteur (sur ce qu'il avait lu.)

"Ces quatre familles", expliqua le Serviteur, "sont toutes entrelacées par des liens de parenté, de sorte que si vous en offensez une, vous offensez toutes ; si vous honorez une, vous honorez tous. Pour leur soutien et leur protection, elles ont toutes celles à prendre. souci de leurs intérêts ! Or, ce Hsüeh, qui est accusé d'homicide, est bien le Hsüeh impliqué par « dans une année abondante, (Hsüeh,) la neige est très abondante ». En fait, non seulement il doit compter sur ces trois familles, mais ses anciens amis (de son père), ainsi que ses propres parents et amis, se trouvent tous deux dans la capitale, ainsi qu'à l'étranger, en province ; et ils sont, quoi " Il y en a plus, et pas peu nombreux. Qui donc est-ce que votre Honneur se propose d'arrêter ? "

Lorsque Yü-ts'un eut entendu ces remarques, il sourit aussitôt et demanda au Serviteur : « Si ce que vous dites est vrai, comment ce procès va-t-il être réglé ? retrait de cet homicide ?

« Je ne trompe pas Votre Honneur, » osa le vassal en souriant, « quand je dis que non seulement je connais la cachette de cet homicide, mais que je connais aussi l'homme qui a kidnappé et vendu la jeune fille ; Il connaissait également très bien le pauvre diable et acheteur, aujourd'hui décédé. Mais attendez, je vais tout raconter à Votre Honneur, avec tous les détails. Cette personne, qui a succombé à l'agression, était le fils d'une petite noblesse. Son nom était Feng. Yüan. Son père et sa mère sont tous deux décédés, et il n'a pas non plus de frères. Il s'occupait de quelques rares biens afin de gagner sa vie. Son âge avait dix-huit ou dix-neuf ans ; et il avait un fort penchant pour les hommes, et pas beaucoup pour la société des femmes. Mais c'était aussi le châtimement (pour les péchés commis) dans une existence antérieure ! car, par une étrange coïncidence, il s'est mis sur le chemin de ce kidnappeur qui vendait la servante, il est immédiatement tombé amoureux d'elle. cette fille, et il se décida à l'acheter et à en faire sa seconde épouse, faisant serment de ne pas s'associer avec des amis masculins, ni même d'épouser une autre fille. Et il était si sérieux dans cette affaire qu'il dut attendre le troisième jour avant qu'elle puisse entrer dans sa maison (afin de faire les préparatifs nécessaires pour le mariage). Mais qui aurait prévu le problème ? Ce ravisseur s'en est de nouveau débarrassé discrètement en la vendant à la famille Hsüeh ; son intention était d'empocher le prix en argent des deux parties et de procéder à sa fuite. Contrairement à ses calculs, il n'a finalement pas pu s'enfuir à temps, et les deux acheteurs l'ont saisi et l'ont battu jusqu'à ce qu'il soit à moitié mort ; mais aucun d'eux ne voulut reprendre sa pièce, chacun insistant sur la possession de la jeune fille. Mais pensez-vous que ce jeune monsieur, M. Hsüeh, céderait ses droits sur sa personne ? Eh bien, il appela aussitôt ses serviteurs et leur ordonna de recourir à la force ; et, prenant ce jeune homme Feng, ils l'attaquèrent jusqu'à en faire de la viande hachée. Il a ensuite été ramené à son domicile, où il est finalement décédé au bout de trois jours. Ce jeune M. Hsüeh avait préalablement choisi un jour où il comptait partir pour la capitale, et bien qu'il ait battu à mort le jeune homme Feng et enlevé la jeune fille, il s'est néanmoins comporté à la manière d'un homme qui n'avait eu aucune implication dans cette affaire. Et tout ce à quoi il pensait, c'était d'emmener sa famille et de continuer son chemin ; mais en aucun cas pour échapper (aux conséquences) de cet (événement). Ce cas d'homicide, (il considérerait) comme une affaire des plus triviales et des plus insignifiantes, que, (pensa-t-il), son frère et ses domestiques, qui étaient sur place, suffiraient à régler. Mais assez de cette personne. Maintenant, Votre Honneur sait-elle qui est cette fille qui a été vendue ? "

"Comment pourrais-je le savoir ?" répondit Yü-ts'un.

"Et pourtant", remarqua le serviteur en riant froidement, "c'est une personne à qui vous devez de grandes obligations ; car elle n'est autre que la fille de M. Chen, qui vivait à côté du Hu Lu. temple. Son nom de bébé est « Ying Lien ».

"Quoi ! c'est vraiment elle ?" s'exclama Yü-ts'un plein de surprise. « J'ai entendu dire qu'elle avait été kidnappée dès l'âge de cinq ans ; mais a-t-elle été vendue récemment ?

« Les kidnappeurs de ce genre, » continua le Serviteur, « n'enlèvent que des petites filles, qu'ils élèvent jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, puis les emmènent dans des régions étrangères et s'en débarrassent par l'intermédiaire de leurs agents. , nous avons l'habitude de persuader quotidiennement cette fille, Ying Lien, de s'ébattre avec nous, afin que nous soyons extrêmement amicaux. C'est pourquoi, bien qu'au bout de sept ou huit ans, son air ait pris une apparence plus charmante. , ses traits généraux n'ont, par contre, subi aucun changement ; et c'est pourquoi je peux la reconnaître. En outre, au centre de ses deux sourcils, elle avait une tache, de la grosseur d'un grain de riz, d'œillet. couleur, qu'elle a depuis qu'elle est née au monde. Ce ravisseur, il est arrivé aussi, a loué ma maison pour y vivre ; et un certain jour, où le ravisseur n'était pas chez lui, je lui ai même donné quelques Elle a dit : « que le ravisseur l'avait tellement battue qu'elle s'est sentie intimidée et qu'elle ne pouvait en aucun cas oser s'exprimer ; affirmant simplement que le ravisseur était son propre père, et que, n'ayant pas de fonds pour rembourser ses dettes, il s'en était donc débarrassé par vente ! J'ai essayé à maintes reprises de l'inciter à me répondre, mais elle a de nouveau fondu en larmes et a simplement ajouté : « Je ne me souviens vraiment de rien de ma jeunesse. Quoi qu'il en soit, cela ne fait aucun doute ; un certain jour, le jeune homme Feng et le ravisseur se sont rencontrés et ont déclaré que l'argent avait été remboursé ; mais comme le ravisseur était ivre, Ying Lien s'est exclamée en soupirant : « Ma punition est aujourd'hui consommée ! Plus tard encore, lorsqu'elle apprit que le jeune Feng la ferait prendre en charge dans sa maison au bout de trois jours, elle subit à nouveau un changement et prit un air si triste que, ne pouvant supporter cette vue, j'attendis jusqu'à ce que Le ravisseur est sorti, quand j'ai encore dit à ma femme d'aller la reconforter en lui représentant que le but fixé de ce M. Feng d'attendre un jour propice pour venir la prendre en charge, était une preuve suffisante qu'il ne le ferait pas. considérez-la comme une servante. « De plus, » lui expliqua ma femme, « c'est une sorte d'homme extrêmement enclin aux habitudes de jeûne, et il a chez lui de nombreux moyens de subsistance, de sorte que si, en plus, avec son extrême aversion pour les femmes, il en fait vous achète maintenant, à un prix fantaisiste, vous devriez être capable de deviner le problème, sans aucune explication. Il ne faut supporter l'attente que deux ou trois jours, et pourquoi donc être triste et déprimé ? Après ces assurances, elle redevint un peu calme, se flattant d'avoir désormais une maison à elle.

"Mais qui croirait que le monde n'est que plein de déceptions ! Le lendemain, le ravisseur la vendit de nouveau à la famille Hsüeh ! S'il l'avait cédée à un autre parti, il n'y aurait eu aucun mal ; mais ce jeune monsieur Hsüeh, que tous surnomment "le Prince insensé et autoritaire", est l'être le plus pervers et le plus passionné du monde entier. Qui plus est, il jette l'argent comme de la poussière. Le jour où il a donné des coups comme des feuilles qui tombent et de l'eau qui coule, il a traîné (lit. tirer vivant, traîner mort) Ying Lien plus morte que vivante, par pure force, et personne, même à ce jour, ne sait si elle être parmi les morts ou parmi les vivants. Ce jeune Feng a eu un moment de bonheur vide ; car (non seulement) son souhait n'a pas été exaucé, mais au contraire il a dépensé de l'argent et a perdu la vie ; et n'était-ce pas un cas lamentable ?

Lorsque Yü-ts'un entendit ce récit, il poussa également un soupir. "C'était en effet", observa-t-il, "un châtement qui les attendait ! Leur rencontre n'était pas non plus accidentelle ; car s'il en était ainsi, comment se fait-il que ce Feng Yüan se soit pris d'affection pour Ying Lien ?

"Ce Ying Lien a dû, pendant toutes ces années, endurer des traitements très durs de la part du ravisseur, et a finalement obtenu les moyens de s'échapper ; et étant en outre plein de sentiments chaleureux, s'il avait effectivement fait d'elle sa femme, et s'ils s'étaient réunis, l'événement eût certainement été heureux ; mais, par hasard, ce contretemps se reproduisit.

"Ce Hsüeh est, il est vrai, plus chargé de richesses et d'honneurs que ne l'était Feng, mais quand nous pensons au genre d'homme qu'il est, il ne pourra certainement jamais, avec son grand nombre

de servantes et ses habitudes licencieuses et désordonnées. être égal à Feng Yüan, qui avait jeté son dévolu sur une seule personne ! On peut à juste titre qualifier cela de destin sentimental fantastique, qui, par une étrange coïncidence, est arrivé à un couple composé d'un jeune homme et d'une jeune fille malheureux ! Mais pourquoi discuter des tiers ? La seule question maintenant est de savoir comment trancher cette affaire, afin de remettre les choses en ordre.

« Votre Grâce, remarqua en souriant le Serviteur, a fait preuve, dans le passé, d'une telle intelligence et d'une telle décision, et comment se fait-il qu'aujourd'hui, au contraire, vous deveniez une personne sans aucune ressource ! Votre serviteur a entendu dire que la promotion de votre culte pour remplir cette fonction est dû aux efforts des familles Chia et Wang ; et comme ce Hsüeh P'an est un parent du manoir Chia, pourquoi votre culte n'emmené-t-il pas votre métier avec le ruisseau, et amener, par l'accomplissement d'une bonté, cette affaire à un résultat, afin que vous puissiez à nouveau dans les jours à venir, pouvoir aller affronter les deux ducs Chia et Wang ?

" Ce que vous suggérez, " répondit Yü-ts'un, " est, bien sûr, assez juste ; mais cette affaire implique une vie humaine, et honorée comme je l'ai été, par Sa Majesté l'Empereur, par une restauration dans mes fonctions, et sélection à un rendez-vous, comment puis-je, au moment même où je peux déployer toutes mes énergies pour montrer ma gratitude, en raison d'une considération privée, mettre à néant les lois ? C'est une chose dont je n'ai vraiment pas le courage faire."

" Ce que dit Votre Honneur est naturellement juste et approprié ", remarqua le Serviteur à ces mots, souriant sarcastiquement, " mais au stade actuel du monde, de telles choses ne peuvent pas être faites. N'avez-vous pas entendu les paroles d'un homme d'autrefois ? à l'effet que les grands hommes agissent en fonction de leur temps. « Celui qui pousse, ajoute-t-il, vers ce qui est de bon augure et évite ce qui est de mauvais augure est un homme parfait. » D'après ce que dit Votre Honneur, non seulement vous ne pourriez, par aucune démonstration de zèle, rembourser votre obligation envers Sa Majesté, mais, de plus, il vous sera difficile de préserver votre propre vie. Il y a encore trois autres considérations nécessaires. pour assurer un règlement sûr. Yü-ts'un baissa la tête pendant un long moment.

"Qu'y a-t-il à faire dans votre idée ?" » demanda-t-il enfin.

" Votre serviteur, " répondit le serviteur, " a déjà conçu un plan des plus excellents. Le voici : demain, lorsque Votre Seigneurie siègera au tribunal, vous devriez, simplement pour la forme, faire beaucoup de bruit, en envoyant des lettres et en délivrant des mandats d'arrêt. pour l'arrestation des coupables. Le meurtrier ne viendra naturellement pas, et comme les plaignants seront forts dans leur mécontentement, vous ferez bien sûr arrêter quelques membres du clan de la famille Hsüeh, ainsi que quelques domestiques et autres. en garde à vue et examiné sous la torture, lorsque votre domestique sera dans les coulisses pour régler les choses, en leur demandant de rapporter que la victime a succombé à une maladie soudaine, et en exhortant tous les parents, ainsi que les chefs du lieu, de remettre une déclaration à cet effet. Votre Honneur peut affirmer que vous savez parfaitement écrire des charmes dans la poussière et conjurer l'esprit ; ayant fait placer dans la cour un autel couvert de poussière, vous devrait inviter les militaires et le peuple à venir voir ce qu'ils veulent. Votre Honneur peut révéler que l'esprit divinatoire a déclaré : « que le défunt Feng Yüan et Hsüeh P'an avaient été ennemis dans une vie antérieure, que s'étant maintenant rencontrés sur la route étroite, leurs destinées étaient consommées ; que Hsüeh P'an a, à ce moment-là, contracté une maladie indescrivable et a péri des effets de la persécution de l'esprit de Feng. Puisque la calamité provenait entièrement de l'action du ravisseur, à l'exclusion du fait de traiter le ravisseur conformément à la loi, il n'était pas nécessaire d'intervenir sur le reste, et ainsi de suite. Votre serviteur sera en arrière-plan pour parler au ravisseur et l'exhorter à faire des aveux complets ; et lorsque les gens découvrent que la réponse de l'esprit divinatoire s'harmonise avec les déclarations du ravisseur, ils n'auront, bien entendu, aucun soupçon.

"La famille Hsüeh a beaucoup d'argent, de sorte que si Votre Honneur décide qu'elle devrait en payer cinq cents, elle peut se le permettre, ou mille sera également dans ses moyens ; et cette somme peut être remise à la famille Feng pour répondre aux besoins. dépenses pour brûler de l'encens et frais d'enterrement. La famille Feng est, en outre, des gens de peu d'importance, et (le tapage qu'ils ont fait) étant simplement pour de l'argent, eux aussi, lorsqu'ils auront l'argent en main,

n'auront plus rien. " "

"Ce n'est pas un cours sûr ! Ce n'est pas un cours sûr !" Yü-ts'un observa en souriant. "Laissez-moi réfléchir et délibérer davantage ; et peut-être qu'en réussissant à réprimer les critiques publiques, la question pourrait également être réglée."

Ces deux-là terminèrent leur consultation par une détermination arrêtée, et le lendemain, lorsqu'il siégea en jugement, il désigna toute une compagnie de plaignants ainsi que d'accusés, nommément nommés, et les fit amener devant lui. Yü-ts'un les examina avec une attention particulière et découvrit en fait que les habitants de la famille Feng étaient extrêmement peu nombreux, qu'ils comptaient simplement sur cette accusation dans l'idée d'obtenir une compensation pour les bâtons d'encens et les enterrements ; et que la famille Hsüeh, présumant de son prestige et confiante dans son patronage, s'était obstinée à refuser toute concession mutuelle, de sorte que la confusion s'était produite et qu'aucune décision n'avait été prise.

Suivant volontiers la tendance de ses sentiments, Yü-ts'un a ignoré les lois et a jugé cette affaire de manière aléatoire ; et comme la famille Feng avait reçu une somme considérable pour faire face aux dépenses d'encens et aux funérailles, elle n'avait, après tout, pas grand-chose à dire (en termes d'objections).

En toute hâte, Yü-ts'un écrivit et envoya deux lettres, l'une à Chia Cheng et l'autre à Wang Tzu-t'eng, alors commandant en chef d'une division métropolitaine, les informant simplement : que le L'affaire dans laquelle était impliqué leur digne neveu était terminée et qu'il n'était pas nécessaire pour eux de céder à une sollicitude extrême.

Cette affaire avait été réglée grâce à l'action exclusive du jeune prêtre du temple Hu Lu, désormais serviteur officiel ; et Yü-ts'un, craignant, d'autre part, de ne pas pouvoir révéler en présence d'autres personnes les circonstances liées aux jours passés, alors qu'il était dans un état de pénurie, se sentait naturellement très malheureux dans son esprit. Mais plus tard, il réussit, en trouvant finalement en lui quelque défaut et en le déportant dans un pays lointain, à apaiser ses craintes.

Mais nous mettrons Yü-ts'un de côté et ferons référence au jeune homme Hsüeh, qui a acheté Ying Lien et a agressé à mort Feng Yuan.

Lui aussi était originaire de Chin Ling et appartenait à une famille littéraire au cours des générations successives ; mais ce jeune Hsüeh avait récemment, alors qu'il était encore plus jeune, perdu son père, et sa mère, veuve, par pitié parce qu'il était le seul enfant mâle et un enfant sans père, ne pouvait s'empêcher de le gêner et de lui faire plaisir à un tel degré, que Quand, au fil du temps, il atteignit l'âge d'homme, il n'était bon à rien.

De plus, dans leur maison se trouvait la richesse d'un millionnaire, et ils recevaient, à cette époque, un revenu de la bourse privée de Sa Majesté, pour l'achat de divers articles.

Ce jeune Hsüeh fréquentait l'école sous le nom de P'an. Son style était Wen Ch'i. Ses habitudes naturelles étaient extravagantes ; son langage hautain et hautain. Bien sûr, il avait aussi été à l'école, mais tout ce qu'il connaissait, c'était un nombre limité de personnages, et ceux-là, pas bien. Toute la journée, son seul plaisir était les combats de coqs et les courses de chevaux, les randonnées sur les collines et les visites touristiques.

Bien que fournisseur, nommé par l'Empire, il n'avait pas la moindre idée de tout ce qui concernait les affaires ou le monde. Tout ce à quoi il était bon, c'était : profiter des amitiés dont jouissait autrefois son grand-père, se présenter au Bureau du Revenu pour signer superficiellement son nom et toucher l'allocation et les rations ; tandis que, bien entendu, il laissait le reste de ses affaires à ses associés et aux anciens serviteurs de la famille.

Sa mère, veuve, Miss Wang, était la plus jeune sœur de Wang.

Tzu-t'eng, dont la fonction actuelle était celle de commandant en chef d'un

Division métropolitaine ; et fut, avec Madame Wang, l'époux de Chia

Cheng, du manoir Jung Kuo, sœurs nées d'une mère. Elle était dans

cette année-là, il avait plus ou moins quarante ans et n'avait qu'un seul fils : ce

Hsüeh P'an.

Elle avait également une fille, qui avait deux ans de moins que Hsüeh P'an et dont le prénom était Pao Ch'ai. Elle était belle en apparence et élégante et raffinée dans son comportement. Autrefois, du

temps de son père, il aimait beaucoup cette fille et lui faisait lire des livres et étudier des personnages, de sorte que, comparée à son frère, elle était en réalité cent fois supérieure à son frère. Ayant compris, depuis la mort de son père, que son frère ne pouvait apaiser l'angoisse du cœur de sa mère, elle chassa aussitôt toute pensée de livres et se consacra uniquement aux travaux d'aiguille, au ménage et à d'autres préoccupations similaires, afin de pouvoir participer au chagrin de sa mère et supporter les fatigues à sa place.

Comme l'empereur sur le trône tenait récemment en haute estime le savoir et les convenances, Sa Majesté rassembla et distingua les talents et les capacités, sur lesquels elle daignait déployer une grâce et une faveur exceptionnelles. Outre le nombre retiré de la vie privée et choisies comme épouses secondaires impériales, les filles des familles ayant un statut officiel et une renommée héréditaires étaient sans exception, signalées nommément aux autorités et communiquées au Conseil, en prévision de la sélection des servantes dans en attendant les princesses impériales et les filles des princes impériaux dans leurs études, et pour remplir les fonctions de personnes éminentes, pour les pousser à devenir excellentes.

Depuis la mort du père de Hsüeh P'an, les différents assistants, directeurs et associés, ainsi que d'autres employés dans les provinces respectives, se rendant compte à quel point Hsüeh P'an était jeune en âge et combien il manquait d'expérience du monde, ont facilement profité de le moment de commencer à escroquer et à frauder. L'activité, exercée en différents endroits de la capitale, commença peu à peu à décliner et à accuser un déficit.

Hsüeh P'an avait toujours entendu dire que la capitale était le seul lieu de gaieté, et il avait justement l'idée d'y aller en visite, quand il sauta avec empressement sur l'occasion (qui se présentait) d'abord d'escorter sa sœur, qui allait attendre la sélection, en deuxième lieu pour voir ses parents, et en troisième lieu pour entrer personnellement dans la capitale, (apparemment) pour régler des comptes de longue date et faire des arrangements pour de nouvelles dépenses, mais, en réalité, dans le seul but de voir la vie et la splendeur de la métropole.

Il avait donc, de bonne heure, préparé ses bagages et petits bagages, ainsi que les cadeaux pour parents et amis, les objets de toute sorte de production locale, les cadeaux en remerciement des faveurs reçues et autres effets similaires, et il était sur le point de choisir un jour pour commencer son voyage quand, de manière inattendue, il se heurta au ravisseur qui proposait Ying Lien à vendre. Dès que Hsüeh P'an vit à quel point Ying Lien était distinguée dans son apparence, il prit la résolution de l'acheter ; et lorsqu'il rencontra Feng Yüan, dans le but de le priver d'elle, il, dans l'assurance de sa supériorité, rassembla ses robustes serviteurs, qui s'attaquèrent à Feng Yüan et le battirent à mort. Rassemblant aussitôt toutes les affaires de la maison, et les confiant une à une à la garde de quelques membres du clan et de plusieurs serviteurs âgés de la famille, il emmena aussitôt sa mère, sa sœur et d'autres et se mit finalement en route pour son lointain voyage. tandis que l'accusation d'homicide, il la traitait cependant comme un jeu d'enfant, se flattant que s'il dépensait quelques sales pièces d'argent, il n'y avait aucun doute sur son règlement.

Il était en voyage depuis combien de jours, il ne l'avait pas calculé, quand, un certain jour, alors qu'ils s'apprêtaient à entrer dans la capitale, il apprit en outre que son oncle maternel, Wang Tzu-t'eng, avait été élevé au rang de gouverneur suprême de neuf provinces, et avait été honoré de l'ordre impérial de quitter la capitale et d'inspecter les frontières.

Hsüeh P'an était au fond secrètement exalté. « Je déplorais simplement, pensa-t-il, que lors de ma visite dans la capitale, j'aurais mon oncle maternel pour exercer un contrôle sur moi et que je ne serais pas capable de gambader et de gambader à ma guise, mais maintenant qu'il quitte la capitale, en promotion, il est évident que le Ciel exauce les vœux de l'homme.

Comme il a donc eu une consultation avec sa mère ; « Bien que nous ayons, affirmait-il, plusieurs maisons à nous dans la capitale, depuis une dizaine d'années, il n'y a personne pour y vivre, et les personnes chargées de s'en occuper doivent inévitablement avoir Nous les avons loués furtivement à l'un ou l'autre. Il faut donc laisser les domestiques aller balayer et remettre les lieux en ordre, avant que nous puissions très bien y aller nous-mêmes.

"Quel besoin y a-t-il de se donner tant de mal ?" rétorqua sa mère ; " L'objet principal de notre présente visite dans la capitale est avant tout de rendre hommage à nos parents et amis ; et c'est, soit

chez votre oncle aîné, chez mon frère, soit chez votre autre oncle, chez le mari de ma sœur, Ces deux maisons de famille sont extrêmement spacieuses, que nous pouvons construire provisoirement, et peu à peu, à notre aise, nous pouvons envoyer des domestiques pour mettre notre maison en ordre. Maintenant, cela ne nous évitera-t-il pas beaucoup d'ennuis ?

« Mon oncle, votre frère, suggéra Hsüeh P'an, vient d'être nommé à un poste dans une province étrangère, de sorte que, bien sûr, dans sa maison, les choses doivent être sens dessus dessous, à cause de son départ ; et devrions-nous nous tourner vers lui pour nous abriter, comme une ruche d'abeilles et un long sentier ; ne paraîtrions-nous pas très inconsidérés ?

« Votre oncle, dit sa mère, est, il est vrai, en promotion, mais il y a outre la maison de votre tante, ma sœur. D'ailleurs, au cours de ces dernières années, chez votre oncle et votre tante, vous avez eu du temps. peu à peu, des messages et des lettres nous ont été envoyés, nous demandant de venir ; et maintenant que nous sommes arrivés, est-il probable, bien que votre oncle soit occupé avec ses préparatifs pour commencer son voyage, que votre tante de la famille Chia ne fera-t-elle pas tout ce qu'elle peut pour nous presser de rester ? D'ailleurs, si nous devions préparer notre maison dans la précipitation, cela ne fera-t-il pas paraître les gens étranges ? Cependant, je connais très bien votre idée selon laquelle nous étions retenus pour rester. chez ton oncle et ta tante, tu n'échapperas pas à une stricte contrainte, contrairement à ce qui se serait passé si nous vivions dans notre propre maison, car tu serais alors libre d'agir comme bon te semble ! pour votre propre compte, et choisissez un endroit où vous installer, tandis que moi-même, qui suis séparé de votre tante et de vos cousins depuis plusieurs années, je voudrais cependant rester quelques jours avec eux ; et j'irai avec ta sœur chercher ta tante chez elle. Que dites-vous ; est-ce que ça te conviendra ou pas ? »

Hsüeh P'an, en entendant sa mère parler sur ce ton, savait bien qu'il ne pourrait pas la faire changer d'avis ; et il n'eut d'autre aide que de donner les instructions nécessaires aux serveurs pour qu'ils se dirigent directement vers le manoir Jung Kuo. Madame Wang savait déjà à ce moment-là que dans le procès dans lequel Hsüeh P'an était concerné, Chia Yü-ts'un était heureusement intervenue et lui avait prêté ses bons offices, et était enfin plus sereine dans son esprit. Mais lorsqu'elle revoyait que son frère aîné avait été avancé à un poste à la frontière, elle déplorait simplement que, privée des relations avec les parents de la famille de sa mère, elle se sentirait doublement seule ; quand, au bout de quelques jours, quelqu'un de la maison apporta l'annonce inattendue que « Notre dame, votre sœur, est, avec le jeune monsieur, la jeune dame et toute sa maison, entrée dans la capitale et est descendue de leur véhicules à l'extérieur de l'entrée principale. Cette nouvelle a tellement ravi Madame Wang qu'elle s'est précipitée dehors, accompagnée de quelques assistants, pour les saluer dans le grand hall d'entrée et a amené Mme Hsüeh et les autres dans sa maison.

Les deux sœurs étaient maintenant réunies, à une époque avancée de leur vie, de sorte que des sentiments mêlés de tristesse et de joie se pressaient, mais sur ceux-ci, il est bien sûr inutile de s'étendre.

Après avoir discuté un moment de ce qui s'était passé après leur séparation, madame Wang les emmena rendre hommage à la douairière Chia. Ils ont ensuite remis les différentes sortes de cadeaux et d'articles indigènes, et après que toute la famille ait été présentée, un banquet a également été organisé pour accueillir les invités.

Hsüeh P'an, après avoir rendu hommage à Chia Cheng et Chia Lien, a également été emmené voir Chia She, Chia Chen et les autres membres.

Chia Cheng envoya un messenger pour dire à Madame Wang que « "tante" Hsüeh avait déjà vu de nombreux printemps et automnes, tandis que leur neveu était un jeune âge, sans aucune expérience, de sorte qu'il y avait toute la crainte, s'il vivait dehors, que quelque chose Dans le coin sud-est de notre complexe," (il envoya un mot), "il y a dans la cour du Pear Fragrance, plus de dix appartements, qui sont tous vacants et inoccupés ; et si nous devons dire au domestiques pour les balayer, et inviter « tante » Hsüeh et les jeunes monsieur et dame à y prendre leurs quartiers, ce serait une chose extrêmement sage.

Madame Wang avait en effet eu le désir de les garder pour vivre avec eux, lorsque la dame douairière Chia envoya également quelqu'un dire : « Il faudrait demander à Mme Hsüeh de vivre dans le manoir afin qu'une plus grande amitié existe. entre eux tous. »

Mme Hsüeh elle-même avait toujours souhaité vivre au même endroit avec ses proches, afin de pouvoir exercer un certain contrôle sur son fils, craignant que, s'ils vivaient dans une maison séparée à l'extérieur, la tendance naturelle de ses habitudes se déchaînerait, et qu'une calamité serait provoquée; et c'est pourquoi, sur-le-champ, elle a exprimé son sentiment d'appréciation et a accepté l'invitation. Elle a en outre dit en privé à Madame Wang en termes clairs, que toute sorte de dépenses quotidiennes et de contributions générales devraient être entièrement évitées et retirées car ce serait la seule chose qui justifierait qu'elle fasse un séjour prolongé. Et madame Wang, consciente qu'elle n'avait, chez elle, aucune difficulté dans cette voie, s'est en fait promptement conformée à ses souhaits.

A partir de cette date, la « tante » Hsüeh et ses enfants s'installèrent dans la cour du Parfum de Poire.

Cette cour du parfum de poire avait, il faut l'expliquer, été utilisée autrefois comme lieu de retraite tranquille du duc Jung dans ses années avancées. C'était à petite échelle, mais ingénieusement aménagé. Il y avait au moins plus de dix structures. Les halls d'entrée et les maisons arrière étaient tous d'un style parfait. Il y avait une porte séparée donnant sur la rue, et les gens de la maison de Hsüeh P'an utilisaient cette porte pour entrer et sortir. Dans le quartier sud-ouest, il y avait aussi une porte latérale qui communiquait avec une chaussée étroite. Au-delà de cette route étroite, se trouvait la cour orientale du principal appartement de madame Wang ; de sorte que chaque jour, soit après son repas, soit le soir, Mme Hsüeh venait volontiers converser d'une chose et d'une autre avec la douairière Chia, ou causer avec madame Wang ; tandis que Pao-ch'ai se réunissait jour après jour avec Tai yü, Ying-ch'un, ses sœurs et les autres filles, soit pour lire, soit pour jouer aux échecs, soit pour faire des travaux d'aiguille, et le plaisir qu'elles en tiraient était effectivement parfait.

Cependant, Hsüeh P'an avait depuis le début été réticent à vivre dans le manoir de Chia, car il craignait qu'avec la discipline imposée par son oncle, il ne puisse pas être son propre maître ; mais sa mère était si résolument décidée à rester là, et qui plus est, tout le monde dans le manoir Chia faisait des efforts très pressants pour les garder, qu'il n'y avait pas d'autre choix pour lui que d'y prendre temporairement ses quartiers. , tandis qu'il ordonnait en même temps aux domestiques d'aller balayer les appartements de leur propre maison, afin qu'ils y emménageraient lorsqu'ils seraient prêts.

Mais, contre toute attente, après qu'ils furent restés dans leurs quartiers pendant à peine plus d'un mois, Hsüeh P'an en vint à entretenir des relations intimes avec tous les jeunes hommes de la parenté du manoir Chia, dont la moitié étaient extravagants dans leurs vêtements, ses habitudes, de sorte que grand était, bien sûr, son plaisir à les fréquenter. Aujourd'hui, ils se réunissaient pour boire du vin ; le lendemain pour regarder les fleurs. Ils se rassemblaient même pour jouer, se dissiper et aller partout et n'importe où ; Grâce à toutes leurs incitations, Hsüeh P'an s'égara si loin qu'il devint cent fois pire qu'il ne l'était jusqu'alors.

Même s'il faut admettre que Chia Cheng était tout à fait correct dans l'éducation de ses enfants et dans le contrôle de sa famille assez systématique, cependant, en premier lieu, le clan était si grand et les membres si nombreux qu'il était incapable de le faire. assurer toute la supervision ; et, en deuxième lieu, le chef de famille, à cette époque, était Chia Chen, qui, en tant que petit-enfant aîné du manoir Ning, avait également désormais hérité du statut officiel, de sorte que tout ce qui compte était liés au clan relèvent de son contrôle unique et exclusif. En troisième lieu, les affaires publiques aussi bien que privées étaient multiples et complexes, et étant un homme d'un caractère négligent, il estimait les affaires ordinaires de si peu d'importance que tout répit de ses fonctions officielles, il ne le consacrait qu'à l'étude des livres et des livres. le jeu d'échecs.

De plus, cette cour aux parfums de poire était séparée de ses quartiers par deux rangées de bâtiments et était également munie d'une porte séparée donnant sur la rue, de sorte que, pouvant à leur guise sortir et entrer, ces plusieurs jeunes les gars pourraient très bien se livrer à leurs caprices et satisfaire les penchants de leur esprit.

C'est ainsi que Hsüeh P'an, au fil du temps, effaça progressivement de sa mémoire toute idée de changement de quartier.

Mais ce qui s'est passé les jours suivants, le chapitre suivant l'expliquera.

CHAPITRE V.

L'esprit de Chia Pao-yü visite les confins du Grand Vide.

La Fée Monitory Vision expose, en ballades, le Rêve du Rouge

Chambre.

Après avoir expliqué dans le quatrième chapitre, dans une certaine mesure, les circonstances entourant l'installation de la mère et des enfants de la famille Hsüeh dans le manoir Jung, ainsi que d'autres questions incidentes, nous reviendrons maintenant à Lin Tai-yü.

Depuis son arrivée dans le manoir Jung, la douairière Chia lui témoigna la plus grande sympathie et affection, de sorte que dans tout ce qui concerne le sommeil, le repas, le lever et le logement, elle était sur le même pied que Pao-yü ; avec pour résultat que Ying Ch'un, Hsi Ch'un et T'an Ch'un, ses trois petites-filles, ont finalement dû passer au second plan. En fait, l'amitié et l'amour intimes et étroits qui naquirent entre les deux personnes Pao-yü et Tai-yü étaient, au même degré, d'une nature exceptionnelle, comparés à ceux existant entre les autres. À la lumière du jour, ils avaient l'habitude de marcher ensemble et de s'asseoir ensemble. La nuit, ils s'absentaient ensemble et se reposaient ensemble. En réalité, il s'agissait d'harmonie dans le langage et de concorde dans les idées, de consistance de vernis ou de colle (une amitié intime), lorsqu'à ce moment inattendu arriva cette jeune fille, Hsüeh Pao-ch'ai, qui, bien que non beaucoup plus âgée en âge (que les autres), avait néanmoins des manières si correctes et des traits si beaux que l'opinion unanime était que Tai-yü elle-même ne pouvait pas atteindre son niveau.

De plus, dans ses manières, Pao-Ch'ai était si pleine de bon tact, si attentionnée et accommodante, si différente de Tai-yü, qui était hautaine, sûre d'elle et sans aucun égard pour le monde d'en bas, que le naturel la conséquence fut qu'elle gagna bientôt complètement le cœur des classes inférieures.

Même la plupart des servantes jouaient et plaisantaient avec Pao-ch'ai. C'est pourquoi Tai-yü entretenait dans son cœur des sentiments considérables de ressentiment, mais Pao-ch'ai n'en avait cependant pas la moindre idée.

Pao-yü était également dans la fleur de l'âge et, en ce qui concerne son caractère naturel, il était à tous égards absurde et pervers ; à l'égard de ses cousins, hommes ou femmes, tous avec un sentiment commun, et sans aucune distinction entre les degrés de parenté lointaine ou proche. Assis et dormant, comme il se trouvait maintenant sous le même toit que Tai-yü dans la suite des chambres de la douairière Chia, il devint naturellement relativement plus amical avec elle qu'avec ses autres cousins ; et cette amitié conduisait à une plus grande intimité et cette intimité, une fois établie, rendait inévitable l'apparition du fléau de l'harmonie pour de légers prétextes imprévus. Ces deux-là avaient eu ce jour même, pour une raison inconnue, des mots plus ou moins hostiles entre eux, et Tai-yü était de nouveau assise toute seule dans sa chambre, cédant aux larmes. Pao-yü fut une fois de plus pris de conscience à cause de ses remarques disgracieuses, et s'avançant, il fit humblement des avances, jusqu'à ce que, enfin, Tai-yü reprenne peu à peu ses esprits.

Alors que la fleur de prunier, dans la partie orientale du jardin du manoir Ning, était en pleine floraison, l'épouse de Chia Chen, Mme Yu, prépara une collation, (dans le but) d'envoyer des invitations à la dame douairière Chia, mesdames Hsing, et Wang, et les autres membres de la famille, pour venir admirer les fleurs ; et le jour venu, la première chose qu'elle fit fut d'emmener Chia Jung et sa femme, tous deux, et de venir les inviter en personne. La dame douairière Chia et les autres détenus ont traversé la frontière après leur premier repas ; et ils se promènèrent immédiatement dans le jardin Hui Fang (parfum concentré). Le premier thé fut servi, puis le vin ; mais le divertissement n'était rien de plus qu'un banquet familial entre les parents des deux demeures de Ning et Jung, de sorte qu'il y avait une absence totale de roman ou de récréation originale pouvant être enregistré.

Au bout d'un moment, Pao-yü se sentit fatigué, languissant et enclin à faire la sieste de midi. « Prenez bien soin de vous, leur enjoignit la douairière Chia, et restez avec lui pendant qu'il se repose un moment, lorsqu'il pourra revenir ; » sur quoi l'épouse de Chia Jung, Mme Ch'in, sourit et dit avec empressement : « Nous avons préparé ici une chambre pour oncle Pao, alors laissez votre vénérable dame vous rassurer. Remettez-le simplement à mes soins, et il "Je serai en sécurité. Mères et sœurs," continua-t-elle en s'adressant aux infirmières et aux servantes de Pao-yü, "invitez oncle Pao

à me suivre ici."

La dame douairière Chia avait toujours été consciente du fait que Mme Ch'in était une personne des plus dignes de confiance, naturellement courtoise et scrupuleuse, et dans chaque action également si bienveillante et douce ; en effet, la plus estimable parmi tous les épouses de ses arrière-petits-fils, de sorte que lorsqu'elle la vit sur le point d'aller s'occuper de Pao-yü, elle sentit que, avec certitude, tout irait bien.

Mme Ch'in, sur-le-champ, emmena un groupe de serviteurs et entra dans les pièces du salon. Pao-yü, en levant la tête et en apercevant un tableau accroché au mur supérieur, représentant une figure humaine, d'un style parfait, et dont le sujet était un portrait de Yen Li, sentit bientôt son cœur se serrer en lui.

Il y avait aussi une paire de parchemins dont le texte était :

Une vision approfondie des questions du monde naît de la connaissance ;

Une perception claire de la nature humaine émane de la tradition littéraire.

A la lecture de ces deux phrases, même si la pièce était somptueuse et joliment aménagée, il n'y resterait en aucun cas. « Partons tout de suite, s'pressa-t-il de dire, partons tout de suite.

Mme Ch'in a souri en entendant ses objections. "Si ça," dit-elle, "ce n'est vraiment pas agréable, où vas-tu ? Si tu ne restes pas ici, eh bien, viens dans ma chambre."

Pao-yü hocha la tête et fit un léger sourire.

« Où trouvez-vous l'opportunité, intervint alors une nourrice, qu'un oncle aille dormir dans la chambre de la femme d'un neveu ?

"Aïe ouais !" s'exclama Mme Ch'in en riant, "Ça ne me dérange pas qu'il se fâche ou non (à cause de ce que je dis) ; mais quel âge peut-il avoir pour éviter avec révérence toutes ces choses ?

Pourquoi mon frère était avec moi ici le mois dernier ? Vous ne l'avez pas vu ? Il a, en effet, le même âge qu'oncle Pao, mais s'ils se tenaient côte à côte, je soupçonne qu'il serait beaucoup plus grand."

"Comment se fait-il", demanda Pao-yü, "que je ne l'ai pas vu ? Amenez-le et laissez-moi le regarder !"

« Il est séparé, osèrent-ils tous en riant, d'une distance de vingt ou trente milles, et comment l'amener ? mais vous le verrez un jour.

Pendant qu'ils parlaient, ils atteignirent l'intérieur des appartements de Mme Ch'in. Dès qu'ils entrèrent, une très légère bouffée de parfum sucré flotta dans leurs narines. Pao-yü sentit facilement ses yeux lui démanger et ses os s'affaiblir. "Quelle bonne odeur !" s'exclama-t-il plusieurs fois de suite.

En entrant dans les appartements et en regardant la cloison de séparation, il vit une image réalisée par T'ang Po-hu, composée de bégonias tombants au printemps ; de chaque côté se trouvait l'un d'une paire de rouleaux, écrits par Ch'in Tai-hsü, chancelier littéraire de l'ère Song, rédigés comme suit :

Un doux frisson circonscrit l'homme qui rêve, parce que le printemps est froid.

L'odeur parfumée qui pénètre dans le nez de l'homme est le parfum du vin!

Sur la table se trouvait un miroir qui avait été placé autrefois dans le palais des miroirs de l'empereur Wu Tse-t'ien. D'un côté se trouvait un plateau d'or dans lequel Fei Yen, qui vivait dans l'État de Ch'ao, se tenait debout et dansait. Dans ce plat était déposé un coing qu'An Lu-shan avait lancé à l'impératrice T'ai Chen, lui infligeant une blessure à la poitrine. Dans la partie supérieure de la pièce se trouvait un divan orné de pierres précieuses, sur lequel la fille de l'empereur, Shou Ch'ang, avait l'habitude de dormir. Dans le palais de Han Chang, des rideaux brodés de rangs de perles étaient suspendus par T'ung Chang, la princesse impériale.

"C'est bien ici, c'est bien ici", s'est exclamé Pao-yü avec un petit rire.

"Cette chambre," observa Mme Ch'in en souriant, "est, je pense, assez belle pour que même les esprits y vivent!" Et, tout en prononçant ces mots, elle ouvrit de ses propres mains une couverture de gaze qui avait été lavée par Hsi Shih, et enleva un oreiller de mariée qui avait été tenu dans les

bras de Hung Niang. Instantanément, les infirmières s'occupèrent de Pao-yü, jusqu'à ce qu'il se couche confortablement ; quand ils se dispersèrent tranquillement, ne laissant que les quatre servantes : Hsi Jen, Ch'iu Wen, Ch'ing Wen et She Yueh pour lui tenir compagnie.

" Faites attention, lorsque vous vous asseyez sous les combles, " recommanda Mme Ch'in aux jeunes servantes, " que les chats ne déclenchent pas une bagarre ! "

Pao-yü ferma alors les yeux, et peu à peu s'assoupit et s'endormit.

Il lui semblait que Mme Ch'in marchait devant lui. Immédiatement, d'un pas apathique et instable, il suivit Mme Ch'in jusqu'à un endroit ou un autre, où il vit des balustrades en forme d'œilletons, des marches en forme de jade, des arbres verdoyants et des étangs limpides - un endroit où en réalité aucune trace d'un être humain. pouvait être rencontré, là où peu de poussières banales et changeantes avaient pénétré.

Pao-yü se sentait, dans son rêve, tout à fait ravi. « Cet endroit, songea-t-il, est agréable, et autant y passer toute ma vie ! Même si je dois perdre ma maison, je suis tout à fait prêt au sacrifice, car il vaut bien mieux être ici que d'être ici. flagellé, jour après jour, par le père, la mère et le professeur. Tandis qu'il réfléchissait de cette manière erratique, il entendit soudain la voix d'un être humain derrière les rochers, donnant libre cours à cette chanson :

Comme des nuages épars, un rêve printanier s'envole ;

Les fleurs éphémères passent comme un ruisseau courant ;

Les jeunes filles et les jeunes gens gardent cela à l'esprit ;

Dans un chagrin inutile, quel profit trouverez-vous ?

Pao-yü perçut que la voix était celle d'une fille. La chanson était à peine terminée, qu'il aperçut bientôt dans la direction opposée une belle jeune fille s'avançant d'un pas majestueux et élastique ; une fille qui ne ressemble à aucun être mortel ordinaire. Il y a ce poème qui donne une description adéquate d'elle :

Voilà, elle vient de quitter la banque de saules ; et soudain, maintenant elle sort du maison fleurie ;

Alors qu'elle avance seule, elle surprend les oiseaux perchés dans le des arbres, près du pavillon ; auquel, à mesure qu'elle s'approche, son ombre passe devant la véranda !

Ses vêtements de fée flottent désormais au vent ! un parfum parfumé comme jusqu'au musc ou à l'oléa qui flotte dans l'air ; Ses vêtements en forme de lotus sont soudain habitude de bouger ; et le tintement de ses ornements frappe le oreille.

Ses joues fossettes ressemblent, lorsqu'elles sourient, à une pêche printanière ; son la coiffure du martin-pêcheur est comme un cumulus de nuages ; ses lèvres s'écartent semblable à une cerise ; ses dents en forme de grenade cachent un parfum parfumé haleine.

Sa taille fine, si belle à regarder, est comme la neige qui saute emporté par un coup de vent ; l'éclat de ses perles et de son martin-pêcheur les bibelots regorgent de splendeur, verts comme les plumes d'un canard, et jaune comme les plumes d'une oie ;

Maintenant elle sort pour être vue, et maintenant elle est cachée parmi les fleurs ; beau elle est mécontente, belle quand elle est de bonne humeur ; avec d'un pas souple, elle marche le long de l'étang, comme si elle s'envolait sur des ailes ou se balance dans les airs.

Ses sourcils sont des croissants de lune et se resserrent sous ses sourires ; elle parle, et pourtant elle semble n'avoir aucun mot à prononcer ; ses pieds en forme de lotus poursuivre facilement leur cours ; elle s'arrête, et pourtant elle semble toujours être en mouvement ; les charmes de sa silhouette rivalisent tous avec la glace pureté et splendeur avec des pierres précieuses ; Elle est belle tenue brillante, si pleine de grandeur et de grâce raffinée.

Aimable son visage, comme moulé dans une substance odorante,

ou sculpté dans du jade blanc ; sa personne est élégante, comme un phénix, digne comme un dragon planant haut.

À quoi ressemble sa chasteté ? Comme une prune blanche au printemps avec de la neige niché dans sa peau brisée ; Sa pureté ? Comme les orchidées d'automne orné de gouttes de rosée.

Sa modestie ? Comme un sapin poussant dans une plaine aride ; Son beauté? Comme des nuages roux se reflétant dans une mare limpide.

Sa grâce ? Comme un dragon en mouvement se tortillant dans un ruisseau ; Son raffinement ? Comme les rayons de la lune se projetant sur une fraîcheur rivière.

Bien sûr, elle fera honte à Hsi Tzu ! Il faudra forcément mettre Wang Ch'iang au rougir! Quelle personne remarquable ! Où elle est née? et d'où est-ce qu'elle vient ?

Une chose est vraie : au Pays des Fées, il n'y a pas de seconde comme elle ! que dans les Cours Pourpres du Ciel, personne n'est digne d'être son égal !

En vérité, qui peut-il être, si incroyablement beau !

Pao-yü, en réalisant qu'elle était une fée, était très ravie ; et avec empressement s'avança et fit une révérence.

"Ma divine sœur", osa-t-il en esquissant un sourire. "Je ne sais pas d'où vous venez, ni où vous allez. Je n'ai aucune idée non plus de ce qu'est cet endroit, mais j'ose vous supplier de me prendre la main et de me guider."

"Ma demeure," répondit la Fée, "est au-dessus des Cieux des Animosités Dépouillées et dans l'océan des Douleurs Déchargées. Je suis la Fée de la Vision Moniteur, de la grotte du Parfum Tombant, dans le mont de la Source Émise, à l'intérieur. les confins du Grand Vide. Je préside aux affections voluptueuses et aux dettes sensuelles parmi la race mortelle, et je surveille dans le monde poussiéreux, les envies des femmes et les convoitises des hommes. C'est parce que j'ai récemment appris que le châtement car la volupté s'étend jusqu'à cet endroit, que je me rends ici pour trouver des occasions propices à la diffusion d'affections mutuelles. Ma rencontre avec vous maintenant n'est pas non plus une question de hasard ! Cet endroit n'est pas éloigné de mes confins. Je n'ai pas grand-chose il y avait en outre une tasse de tendres bourgeons de thé cueillis par mes propres mains, et un pichet de vin succulent, fermenté par moi, ainsi que plusieurs jeunes filles chantantes et dansantes ressemblant à des lutins d'une grande compétence, et douze ballades de chants spirituels, récemment achevées, sur le Rêve de la Chambre Rouge ; mais ne veux-tu pas m'accompagner pour une promenade ?

Pao-yü, à cette proposition, se sentit exalté à un degré si extraordinaire qu'il put sauter de joie, et aussitôt rejetant de son esprit toute idée de l'endroit où se trouvait Mme Ch'in, il suivit volontiers la Fée.

Ils atteignirent un endroit où se trouvait une tablette de pierre, dressée en position horizontale, sur laquelle étaient visibles les quatre grands caractères : « Les confins du Grand Vide », de chaque côté duquel se trouvait l'un d'une paire de rouleaux, avec les deux phrases antithétiques :

Lorsque le mensonge représente la vérité, la vérité devient également fausse ;
Quand rien n'est fait, rien ne devient néant !

Au-delà du portail se trouvait la porte d'un palais, et horizontalement, au-dessus de cette porte, se trouvaient les quatre grands personnages : « La mer du châtement, le ciel de l'amour ». Il y avait aussi une paire de parchemins, avec l'inscription en gros caractères :

La passion, hélas ! épais comme la terre et élevé comme le ciel, depuis des siècles le passé jusqu'au présent a exercé une influence incessante ;

Comme votre sort est pitoyable ! vous, hommes et femmes lubriques, envieux, que votre les dettes voluptueuses devraient être si difficiles à payer !

Pao-yü, après lecture, a communiqué avec son propre cœur. "Est-ce vraiment le cas !" pensa-t-il, mais je me demande ce qu'implique la passion d'autrefois jusqu'à présent, et quelles sont les dettes voluptueuses ! Désormais, je dois m'éclairer !

Pao-yü était penché sur cette suite de pensées lorsqu'il attira involontairement plusieurs mauvais esprits dans son cœur, et d'un pas rapide il suivit la trace de la fée, et entra dans deux rangées de portes lorsqu'il s'aperçut que les salles latérales étaient, sur l'autre côté. Les deux côtés étaient remplis de tablettes et de rouleaux dont il ne pouvait en un instant déterminer le nombre. Il discrimina cependant à de nombreux endroits les inscriptions : La Planche de l'Amour Lustif ; le Conseil des rancunes contractées ; Le Conseil de Matutinal sanglote ; le Conseil des larmes nocturnes ; le Conseil des affections printanières ; et le Conseil de l'angoisse automnale. Après avoir parcouru ces inscriptions, il se sentit obligé de se retourner et de s'adresser à la Fée. « Puis-je oser déranger ma Fée, dit-il, pour qu'elle m'emmène faire un tour à l'intérieur de chacune de ces planches ? Puis-je être autorisé, je me le demande, à le faire ?

« A l'intérieur de chacun de ces Conseils, expliqua la Fée, sont accumulés les registres avec les archives de toutes les femmes du monde entier ; de celles qui sont décédées, ainsi que de celles qui n'y sont pas encore entrées, et vous, avec vos yeux mortels et votre corps humain, ne pourriez pas être autorisé à savoir quoi que ce soit par anticipation. »

Mais Pao-yü, en entendant ces mots, se soumettrait-il à ce décret ? Il continua à implorer sa permission encore et encore, jusqu'à ce que la Fée jetant les yeux sur la tablette du tableau devant elle observa : "Eh bien, d'accord ! vous pouvez entrer dans ce tableau et récolter un plaisir passager."

Pao-yü était d'une joie indescriptible et, en levant la tête, il s'aperçut que le texte sur la tablette était composé de trois personnages : le Conseil des Vies Malheureuses ; et que de chaque côté se trouvait un rouleau avec l'inscription :

C'est surtout dans les ténèbres du printemps et de l'automne que l'on ressent les regrets ;

Un visage, semblable à une fleur et à une lune aussi ; mais la beauté pour qui ?

À la lecture du rouleau, Pao-yü fut immédiatement plus ému d'admiration ; et, alors qu'il franchissait la porte et atteignait l'intérieur, les seules choses qui frappèrent son regard furent une dizaine de grandes presses, dont la totalité était scellée avec des bouts de papier ; sur chacun de ces feuillets, il s'apercevait qu'il y avait des phrases particulières à chaque province.

Pao-yü était dans son esprit simplement occupé à discerner, du reste, le feuillet se rapportant à son propre village natal, lorsqu'il aperçut, de l'autre côté, un feuillet avec les grands caractères : « le récit principal des douze jeunes filles de Chin Ling. »

"Que signifie donc," demanda Pao-yü, "le principal

Registre des douze jeunes filles de Chin Ling ? »

"Comme c'est le record," expliqua la Fée, "des filles les plus excellentes et les plus remarquables de votre honorable province, c'est pour cette raison qu'on l'appelle le Record Principal."

" J'ai souvent entendu des gens dire, " observa Pao-yü, " que Chin Ling est d'une vaste étendue ; et comment peut-il y avoir seulement douze jeunes filles ! Pourquoi, à présent, dans notre propre famille seule, il y en a plus ou moins plusieurs centaines de jeunes filles !"

La Fée eut un léger sourire. « Bien qu'il y ait, reprit-elle, un si grand nombre de filles dans votre honorable province, seules celles qui sont de quelque importance ont été sélectionnées et inscrites dans ce registre. Les deux presses, des deux côtés, contiennent celles qui sont au deuxième rang ; tandis que, pour tous ceux qui restent, comme ils sont de la race ordinaire, il n'y a, par conséquent, aucun registre pour les inscrire.

Pao-yü, en regardant la presse ci-dessous, aperçut l'inscription : « Registre secondaire des douze filles de Chin Ling » ; tandis que dans une autre presse était inscrit : « Dossier secondaire supplémentaire des douze filles de Chin Ling ». Immédiatement, tendant la main, Pao-yü ouvrit d'abord les portes de la presse, contenant le « Registre secondaire supplémentaire », en extrait un volume des registres et l'ouvrit. Lorsqu'il vint l'examiner, il vit en première page la représentation de quelque chose qui, bien que ne ressemblant à aucun être humain, ne présentait en même temps aucune similitude avec un paysage ; constitué simplement d'énormes taches faites avec de l'encre. Le papier tout entier n'était rempli que de nuages noirs et de brumes troubles, après quoi apparaissaient les traces de quelques caractères expliquant que...

Une lune sans nuages est rare à voir,

Et les jolis nuages se dispersent si vite et s'enfuient !

Ton cœur est plus profond que les cieus ne sont hauts,

Ton cadre est constitué d'une basse ignominie !

Tes regards et ton esprit intelligent provoqueront le ressentiment,

Et ta mort prématurée, la vile calomnie évoquera !

Une jeunesse noble et aimante aspirera en vain à l'amour.

Après avoir lu ces lignes, Pao-yü regarda en bas, où étaient représentés un bouquet de fleurs fraîches et un lit recouvert de nattes en lambeaux. Il y avait également plusieurs distiques comme suit :

Ton amour-propre pour la bienveillance n'est qu'une fantaisie vaine !

Tes charmes peuvent correspondre à l'oléa ou à l'orchidée, mais pensées insensées !

Alors qu'un acteur le fera, beaucoup d'envieux ! avec les sourires de la fortune naître,

Curieusement, un jeune de noble naissance sera malheureux et désespéré.

Pao-yü parcourut ces phrases, mais ne parvint pas à en dévoiler le sens. Aussi, jetant aussitôt cette presse, il s'approcha et ouvrit la porte de la presse des "Records Secondaires" et en sortit un livre dans lequel, après examen, il a trouvé une représentation d'un rameau d'Olea fragrans. En contrebas se trouvait un étang dont l'eau était desséchée et la boue sèche, les fleurs de lotus pourries et même les racines mortes. Au fond se trouvaient ces lignes :

La racine et la fleur de lotus ne donneront qu'un seul parfum ;

Quelle profondeur, hélas ! les blessures de ta vie seront ;

À quelle heure vivra un arbre désolé à deux endroits,

De retour dans sa maison natale, le fantôme odorant s'enfuira !

Pao-yü a lu ces lignes, mais n'a pas compris ce qu'elles signifiaient. Il alla ensuite chercher le « dossier principal » et se mit à le parcourir. Il vit sur la première page une photo de deux arbres pourris, tandis qu'à ces arbres était suspendue une ceinture de jade. Il y avait aussi un tas de neige, et sous cette neige se trouvait une épingle à cheveux dorée. Il y avait en plus ces quatre vers en vers :

Ta coupe sera amère, même si tu avais la vertu d'arrêter le métier à tisser,

À toi bien que le cadeau soit le duvet de saule pour chanter, dommage qui te fera

perte?

Haut dans les arbres pend la ceinture de jade blanc,

Et voilà ! parmi la neige l'épingle d'or est posée !

Pour Pao-yü, le sens était encore une fois, bien qu'il ait relu les lignes, tout à fait inintelligible. Il était sur le point de se renseigner, mais il se sentait convaincu que la Fée serait à la fois capable de divulguer les décrets du Ciel ; et bien qu'il ait eu l'intention de se débarrasser du livre, il ne pouvait cependant pas s'en arracher. Aussitôt, il poursuivit sa lecture de ce qui suivit, lorsqu'il aperçut l'image d'un arc. A cet arc pendait un citron. Il y avait aussi cette ode :

Ton destin sera de vingt ans entiers pour exposer le bien et le mal !

L'endroit où les fleurs de grenade éclosent fera face au palais

Grille!

La troisième partie du printemps, du premier printemps en beauté sera courte
automne!

Quand le tigre rencontre le lièvre, tu retournes dormir éternellement.

Plus loin, il y avait aussi un croquis de deux personnes faisant voler un cerf-volant ; une vaste étendue de mer et un grand navire ; tandis que dans ce vaisseau se trouvait une jeune fille qui masquait son visage couvert de larmes. Ces quatre lignes étaient également visibles :

Tes dons seront purs et brillants, ton dessein très élevé ;

Mais à ta naissance, tu seras tard dans la vie et la chance passera à côté ;

Lors de la fête du tombeau, tu pleureras en larmes le long du ruisseau,

Les vents d'est peuvent souffler, mais des kilomètres au loin le seront, même en rêve.

Après cela, suivit une image de plusieurs traînées de nuages fugaces et d'un ruisseau dont les eaux étaient épuisées, avec le texte :

Les richesses et les honneurs aussi, à quoi servent-ils ?
Tu seras emmailloté lorsque tes parents mourront ;
Les rayons seront inclinés, rapides comme un clin d'œil ;
Le ruisseau Hsiang reculera, les nuages Ch'u s'envoleront !
Puis vint l'image d'une belle pierre précieuse tombée dans la fange, avec le verset :
Ton but est la chasteté, mais tu ne seras pas chaste ;
L'abstraction est ta foi, mais tu ne peux pas voir le vide ;
Ta précieuse volonté, semblable à une pierre précieuse, est pitoyable à dire,
Un jour, je m'effondrerai enfin dans la boue banale.
Suit une esquisse d'un loup sauvage, à la poursuite d'une belle fille, essayant de se jeter sur elle
alors qu'il voulait la dévorer. C'était le fardeau du distique :
Ton compagnon est comme un loup sauvage rôdant parmi les collines ;
Son souhait a jadis satisfait un esprit hautain dont son cœur remplit !
Bien que ta forme soit belle comme des fleurs ou des saules dans la lune dorée,
La poutre jaune à suspendre sera bientôt sa perte.
En bas, il y avait un vieux temple, à l'intérieur duquel se trouvait une belle personne, en train de lire
les manuels religieux, assise toute seule ; avec cette inscription :
Tu es en légère estime pour les charmes des trois sources.
destin de courte durée ;
Ta tenue des années passées à mettre de côté tu as changé, une robe taoïste
enfiler ;
Comme c'est triste, hélas ! d'une maison réputée et d'une noble parenté, le descendant,
Seul, voilà ! elle dort sous une lumière scintillante, une vieille idole pour
copain.
Ensuite, dans l'ordre, venait une colline de glace, sur laquelle se dressait une poule phénix, tandis
qu'en dessous se trouvait cette devise :
Quand le temps se termine, c'est une coïncidence certaine, le phénix se pose ;
Les talents de cette forme humaine sont connus et tous les vivants le voient,
Car d'abord céder ses connaissances, puis contrôler, et troisièmement être génial ;
Mais c'est triste à dire, mais la situation à Chin Ling est encore plus triste.
À cette image succéda la représentation d'un village désolé et d'une auberge morne. Une jolie fille
était assise là, en train de filer du fil. Tels étaient les sentiments apposés ci-dessous :
Quand les richesses auront volé, les honneurs seront-ils alors utiles ?
Quand la ruine brise votre maison, tous vos proches échoueront !
Mais soudain, grâce à l'aide accordée à Dame Liu,
Un ami dans le besoin fera en sorte que la fortune se lève pour vous.
À la suite de ces vers, fut dessiné un pot d'orchidées, à côté duquel se trouvait une belle jeune fille
portant une couronne de phénix et un manteau nuageux (robe de mariée) ; et à cette photo était
annexé cet appareil :
À quelle heure le printemps décline, puis s'estompe la floraison des pêchers comme des prunes !
Quiconque peut aimer un pot d'huile d'olive sera séduisant !
Avec la glace ta pureté rivalisera, vaine leur envie sera !
En vain on essaiera de faire de toi une risée.
Au terme de ce dispositif poétique, venait la représentation d'un édifice élevé, sur lequel se trouvait
une belle jeune fille, se suspendant à une poutre pour se suicider ; avec ce verset :
Aime aussi haut que le ciel, aime à l'échelle de l'océan, ta belle forme s'enfilera ;
À quelle heure l'amour rencontre l'amour, la licence doit surgir de manière dévergondée ;
Pourquoi prétendre que toute impiété chez Jung trouve sa source,
La source des problèmes, en vérité, est surtout concentrée à Ning.
Pao-yü était encore déterminé à poursuivre sa lecture, lorsque la Fée s'aperçut que son intellect était
éminent et brillant, et que ses talents naturels étaient vifs d'esprit, et craignant que les décrets du ciel
ne soient divulgués, ferma précipitamment le livre des archives et s'adressa à elle-même. à Pao-yü.

"Viens avec moi," dit-elle en souriant, "et découvre des paysages magnifiques. Pourquoi rester ici et vaincre cette gourde d'ennui ?"

Dans un état de stupeur, Pao-yü jeta le disque avec indifférence et suivit à nouveau les traces de la Fée. En arrivant au fond, il aperçut des portières à œillets, des rideaux brodés, des piliers ornés et des avant-toits sculptés. Mais aucun mot ne peut donner une idée adéquate des appartements vermillon scintillant de splendeur, des sols garnis d'or, de la neige reflétant les fenêtres brillantes, des demeures somptueuses faites de pierres précieuses. Il a également vu des fleurs féeriques, belles et parfumées, et une végétation extraordinaire, pleine de parfums. L'endroit était effectivement élyséen.

Il entendit de nouveau la Fée observer avec un visage souriant : « Sortez tous à la fois et saluez l'invité d'honneur !

Ces mots étaient à peine terminés, qu'il aperçut des fées sortir du manoir, qui étaient toutes, avec leurs manches de lotus pendantes et leurs vêtements de plumes flottantes, aussi jolies que les fleurs du printemps et aussi séduisantes que la lune d'automne. Dès qu'ils aperçurent Pao-yü, ils reprochèrent tous, d'une seule voix, avec ressentiment à la Fée de la Vision Monitory. "Ignorant qui pouvait être l'invité d'honneur", affirmèrent-ils, "nous nous sommes empressés de sortir pour vous présenter nos salutations simplement parce que vous, sœur aînée, nous aviez dit que, ce jour-là et à cette heure même, il y aurait Je suis sûr de venir nous rendre visite, l'esprit de la sœur cadette de Chiang Chu. C'est la raison pour laquelle nous attendons depuis si longtemps ; et maintenant pourquoi, à sa place, introduisez-vous cet ignoble objet pour contaminer les limites de jeunes filles pures et sans tache ? »

Dès que Pao-yü entendit ces paroles, il fut aussitôt plongé dans un tel état de consternation qu'il aurait voulu se retirer, mais il lui fut impossible de le faire. En fait, il ressentait la conscience de la saleté et de la corruption de sa propre nature tout à fait intolérable. La Fée de la Vision Monitory prit aussitôt la main de Pao-yü dans la sienne, et se tournant vers ses jeunes sœurs, sourit et expliqua : « Vous, et vous tous, n'êtes pas conscients du pourquoi et du comment. Aujourd'hui, je voulais vraiment avoir Je suis allé au manoir Jung chercher Chiang Chu, mais en passant devant le manoir Ning, je suis tombé de manière inattendue sur les fantômes des deux ducs de Jung et Ning, qui m'ont adressé la parole en ces termes : « Notre famille a, depuis que la dynastie a établi lui-même sur le trône, a joui de mérites et de renommées qui ont traversé de nombreux siècles, et de richesses et d'honneurs transmis de génération en génération. Cent ans se sont déjà écoulés, mais cette bonne fortune a maintenant diminué, et cette chance propice est épuisée; tant et si bien Nos fils et petits-fils sont peut-être nombreux, mais aucun d'entre eux n'a les moyens de perpétuer le domaine familial, à l'exception de notre petit-fils apparenté, Pao-yü seul, qui, bien que pervers dans de caractère et capricieux par nature, est néanmoins intelligent, vif d'esprit et qualifié dans la mesure de donner effet à nos espoirs. Mais hélas! la bonne fortune de notre famille est entièrement déçue, de sorte que nous craignons qu'il n'y ait personne pour l'inciter à entrer dans le bon chemin ! Heureusement, vous, digne fée, arrivez à un moment inattendu, et nous osons espérer que vous le mettez avant tout en garde contre la stupide indulgence du désir démesuré, des affections lascives et autres choses semblables, dans l'espoir qu'il pourra, à votre instigation, pouvoir échapper aux pièges de ces filles qui le séduiront par leurs flatteries, et entrer sur la bonne voie ; et nous, deux frères, vous en serons toujours reconnaissants.

"En entendant un tel langage, mes sentiments de commisération ont naturellement éclaté; je l'ai amené ici et lui ai demandé, tout d'abord, de parcourir attentivement les archives de toute la vie des jeunes filles de sa famille, appartenant à les trois niveaux, supérieur, moyen et inférieur, mais comme il n'en a pas encore compris la portée, je l'ai donc conduit dans cet endroit pour expérimenter la vision de boire, de manger, de chanter et d'aimer licencieusement, dans l'espoir qu'il n'y ait pas en disant qu'il a enfin atteint cette perception.

Ayant terminé ces remarques, elle conduisit Pao-yü par la main dans l'appartement, où il sentit une bouffée de parfum subtil, mais il ne pouvait pas dire ce qui parvenait à ses narines.

Aux demandes avides et incessantes de Pao-yü, la Fée répondit par un sourire sardonique. « Ce parfum, dit-elle, n'existe pas au monde, et comment pourriez-vous discerner ce que c'est ? Il est fait

de l'essence des premières pousses d'herbes rares, poussant sur toutes les collines renommées et dans les lieux de gloire. excellence supérieure, mélangée à l'huile de toutes les espèces d'arbustes splendides dans des bosquets précieuse, et est appelée la moelle du parfum congloméré.

À ces mots, Pao-yü ne fut, bien entendu, rempli d'aucun autre sentiment que l'émerveillement. Tout le monde s'avança et prit place, et une jeune servante présenta du thé, que Pao-yü trouva d'arôme pur, d'excellente saveur et d'une espèce peu ordinaire. « Quel est le nom de ce thé ? il a donc demandé; sur quoi la Fée expliqua. "Ce thé", ajouta-t-elle, "est originaire des Collines de la Source Emise et de la Vallée du Parfum Tombant, et est, en outre, infusé dans la rosée nocturne, trouvée sur les plantes spirituelles et les feuilles divines. Le nom de ce thé est 'un mille rouges dans un trou.'"

A ces mots, Pao-yü hocha la tête et vanta ses qualités. Apercevant dans la chambre des luths à montures de jaspe et des trépieds incrustés de pierreries, des peintures antiques et des œuvres poétiques nouvelles, qu'on voyait partout, il se sentit plus que jamais dans un état de ravissement élevé. Sous les fenêtres, il y avait aussi des lambeaux de velours éclaboussés et une trousse de toilette tachée des traces du temps et maculée de maquillage ; tandis qu'à la cloison était également suspendue une paire de rouleaux, avec l'inscription :

Un petit coin solitaire, éthéré et magnifique !

Quelle aide y a-t-il, sinon la volonté du Ciel de tolérer ?

Pao-yü ayant terminé son inspection se sentit plein d'admiration et entreprit de vérifier les noms et prénoms des Fées. L'une s'appela la Fée des rêves lubriques ; un autre « le Haut Souverain de la Passion Propagée » ; le nom de l'une d'entre elles était « la jeune fille dorée du chagrin perpétuel » ; d'une autre, la « Jeune Fille Intelligente de la Haine Transmise ». (En fait,) les appellations taoïstes respectives n'étaient pas du même genre.

Peu de temps après, de jeunes servantes entrèrent, mirent la table, mirent les chaises à leur place et distribuèrent les vins et les mets. Il y avait en effet des chopes de cristal débordantes de vins succulents et des verres ambrés remplis à ras bord de liqueurs fortes et nacrées. Mais il est encore moins nécessaire de donner davantage de détails sur la somptuosité des rafraîchissements.

Pao-yü eut du mal, en raison de la pureté inhabituelle du bouquet du vin, à s'empêcher de s'enquérir encore une fois.

"Ce vin", observa la Fée des Rêves Monitory, "est fait des brindilles de centaines de fleurs et du jus de dix mille arbres, additionné de moût composé de moelle de licorne et de levure préparée avec du lait de phénix. D'où le nom de « Dix mille beautés dans une seule coupe » lui a été donné. »

Pao-yü chantait ses louanges incessantes et, pendant qu'il sirotait son vin, douze danseuses s'avancèrent et demandèrent à savoir quelles chansons elles devaient chanter.

"Prenez", suggéra la Fée, "les Douze Sections nouvellement composées du Rêve de la Chambre Rouge et chantez-les."

Les chanteuses signifièrent leur obéissance, et aussitôt elles frappèrent légèrement les castagnettes et frappèrent doucement les virginals. Voici les paroles qu'on les entendait chanter :

Au moment de l'ouverture des cieux et de l'aménagement de la terre, le chaos régnait.

Ils venaient de chanter ce seul vers, lorsque la Fée s'écria : « Cette ballade n'a rien à voir avec les ballades écrites dans le monde poussiéreux, dont le but est de transmettre des événements remarquables, dans lesquelles la distinction des savants, des jeunes filles, des vieillards et des femmes et des imbéciles est soulignée. essentiels, et dans lesquels sont en outre introduites les paroles des palais du Sud et du Nord. Ces chants de fées consistent soit en des épanchements élégants sur une personne, soit en impressions d'un événement ou d'un autre, et sont des chants impromptus facilement mis sur la musique d'instruments à vent ou à cordes, de sorte que quiconque n'en connaît pas l'essentiel ne peut apprécier les beautés qu'ils contiennent. Il est donc peu probable, je le crains, de comprendre ces paroles avec clarté ; et à moins de parcourir d'abord le texte et d'écouter ensuite la ballade, vous aurez, au lieu du plaisir, l'impression de mâcher de la cire (dépourvue de tout zeste)."

Après ces paroles, elle tourna la tête et chargea une jeune servante d'aller chercher le texte du Rêve de la Chambre Rouge, qu'elle remit à Pao-yü, qui le reprit ; et tandis qu'il suivait les paroles des

yeux, il écoutait de ses oreilles les accents de cette chanson :

Préface de la Daurade de la Chambre Rouge. — Lorsque les cieux furent ouverts et que la terre fut aménagée, le chaos régnait ! Quel était le germe de l'amour ? Elle naît entièrement de la force d'un amour licencieux.

Quel jour, par la volonté du ciel, je me sentis blessé au cœur, et à quelle heure j'étais libre, j'essayai de soulager mon triste cœur ; et c'est dans ce but que j'ai écrit ce Rêve de la chambre à coucher, au sujet d'un bibelot d'or inconsolable et d'un malheureux morceau de jade.

Gaspillage de toute une vie. Tous soutiennent que le match entre l'or et le jade sera heureux. Je ne pense qu'au serment solennel contracté autrefois par la plante et la pierre ! En vain je contemplerai la neige, Hsüeh, [Pao-ch'ai], pure comme le cristal et brillante comme le joyau de l'éminent prêtre vivant parmi les collines ! Jamais je n'oublierai le silencieux Fairy Grove, Lin [Tai-yü], au-delà des limites du monde des mortels ! Hélas ! maintenant seulement j'en suis venu à croire que le bonheur humain est incomplet ; et qu'un couple peut être lié par les liens du mariage pour la vie, mais qu'après tout leur cœur n'est pas facile à endormir dans le contentement.

Vain tricoter les sourcils. L'une est une fleur spirituelle du pays des fées ; l'autre est un beau jade sans défaut. Maintenez-vous que leur union ne sera pas remarquable ? Pourquoi alors, comment se fait-il qu'il soit venu la rencontrer à nouveau dans cette existence ? Si l'union, dites-vous, soyez étrange, comment se fait-il alors que leur histoire d'amour ne soit que de vains mots ? Celle dans sa solitude laissera place à des soupirs inutiles. L'autre aspirera et implorera en vain. L'un sera comme le reflet de la lune dans l'eau ; l'autre comme une fleur reflétée dans un miroir. Considérez : combien de gouttes de larmes peut-il y avoir dans les yeux ? et comment pourraient-ils continuer à baisser de l'automne à l'hiver et du printemps à couler jusqu'à l'été ?

Mais venir à Pao-yü. Après avoir entendu ces ballades si diffuses et si vagues, il n'y voyait plus aucun intérêt de beauté ; mais la mélodie plaintive du son suffisait néanmoins à chasser son esprit et à égarer son âme. C'est pourquoi il ne s'est pas renseigné sur les arguments, et qu'il ne s'est pas interrogé sur le sujet traité, mais faisant simplement de ces ballades le moyen pour le moment de dissiper la mélancolie, il a donc continué la lecture de ce qui est arrivé. ci-dessous.

Esprit de mort méprisable ! Vous vous réjouirez que la gloire soit à son apogée lorsque la mort haineuse reviendra, et avec les yeux écarquillés d'horreur, vous rejetterez toutes choses, et vaguement et doucement l'esprit parfumé se consumera et se dissoudra ! Vous aspirerez à votre patrie natale, mais les chemins seront lointains et les montagnes élevées. C'est pourquoi vous vous mettez à la recherche du père et de la mère pendant qu'ils sont couchés sous l'influence d'un rêve et vous discuterez avec eux. « Votre enfant, direz-vous, a déjà parcouru le chemin de la mort ! Ô mes parents, il vous appartient de revenir au plus vite sur vos pas et de réussir votre évansion !

Séparé des proches. Vous ferez un voyage de trois mille li à la merci du vent et de la pluie, et vous vous arracherez à tous vos liens familiaux et à votre foyer natal ! Vous craignez que l'angoisse ne fasse du mal à vos parents au cours de leurs années d'échec ! « Père et mère, leur direz-vous, ne pensez pas avec inquiétude à votre enfant. Depuis des siècles, la pauvreté comme le succès ont tous deux eu un destin fixe ; et est-il probable que la séparation et la réunion ne soient pas soumises à la prédestination ? » Même si nous sommes maintenant éloignés l'un de l'autre en deux endroits différents, nous devons chacun de nous essayer de conserver la bonne humeur. Votre abjecte enfant est, il est vrai, partie de chez elle, mais abstenez-vous de vous inquiéter à cause d'elle ! "

Le chagrin au milieu de la joie. Alors qu'ils étaient encore enveloppés dans des langes, le père et la mère, hélas ! Si vous partirez et demeurerez dans cette masse de gaze, qui saura vous gâter avec de tendres attentions ? Vous naîtrez heureusement avec un grand courage moral, des ressources nobles et illimitées, car vos parents n'auront pas le moins du monde à cœur les sentiments secrets de leur enfant ! Vous serez comme une lune qui apparaît lorsque la pluie persiste, déversant ses rayons sur la Salle de Jade ; ou une douce brise (faisant souffler son souffle dessus). Mariée à un mari féérique, beau et accompli, vous jouirez d'un bonheur durable comme la terre et éternel comme le Ciel ! et vous serez le moyen de briser le sort amer de votre jeunesse ! Mais après tout, les nuages se disperseront à Kao T'ang et les eaux de la rivière Hsiang seront desséchées ! C'est le destin inévitable de dissolution et de continuité qui prévaut dans le monde des mortels, et quel besoin y a-

t-il de se livrer à un chagrin inutile ?

Intolérable pour le monde. Votre silhouette sera aussi séduisante qu'une olea fragrans ; vos talents sont aussi amples que ceux d'une Fée ! Vous serez par nature si hautain que, parmi toute la race humaine, peu seront comme vous ! Vous considérerez un régime carné comme un régime de saleté et considérerez la splendeur comme grossière et répugnante ! Et pourtant, vous ne vous rendrez pas compte que vos hautes notions vous attireront une haine excessive de l'homme ! Vous serez très avide de désir de chasteté, mais le genre humain vous méprisera ! Hélas, vous vieillirez dans cette salle de temple antique sous une faible lumière, où vous gaspillerez des ingrats de beauté, d'apparence et de fraîcheur ! Mais après tout, vous serez toujours mondains, corrompus et indifférents à vos vœux ; tout comme un jade blanc impeccable, vous serez dont le destin est de tomber dans la fange ! Et quel besoin aura-t-il pour le petit-fils d'un prince ou le fils d'un duc de déplorer qu'il n'aura pas le bonheur (de gagner vos affections) ?

Le Voluptueux. Vous ressemblerez à un loup dans les montagnes ! une bête sauvage dépourvue de tout sentiment humain ! Indépendamment des obligations d'autrefois, votre seul plaisir sera de vous laisser aller à l'orgueil, à l'extravagance, au libertinage et aux habitudes dissolues ! Vous serez démesuré dans vos affections conjugales, et mépriserez les beaux charmes de l'enfant d'un marquis, comme s'ils étaient du jonc ou du saule ; piétinant l'honorable fille d'un hôtel ducal, comme si elle faisait partie du vulgaire troupeau. C'est pitoyable à dire, l'esprit parfumé et le beau fantôme disparaîtront doucement et doucement dans un an !

La perception que toutes choses sont éphémères comme les fleurs. Vous regarderez les trois sources avec légèreté et considérerez le rouge de la pêche et le vert du saule comme inutiles. Vous éteindrez le feu de la splendeur et considérerez la retraite solitaire comme géniale ! Que dites-vous des pêches délicates dans les cieux (mariage) étant excellentes, et des pétales d'amandiers dans les nuages étant abondants (enfants) ? Que celui qui a après tout vu l'un d'eux (en réalité un être mortel) traverser l'automne en toute sécurité (patauger en toute sécurité dans la vieillesse) voit les gens du village des peupliers blancs gémir et soupirer ; et les esprits sous l'érable vert gémissent et gémissent ! La végétation morte qui recouvre les tombes est encore plus vaste que le ciel ! La morale est la suivante : le fardeau de l'homme est un jour la pauvreté et un autre la richesse ; qui fleurissent au printemps et dépérissent en automne, constituent la ruine de la vie végétale ! De la même manière, à cette calamité de la naissance et à la visite de la mort, qui peut échapper ? Mais j'ai entendu dire qu'il pousse dans le quartier ouest un arbre appelé P'o So (Porteur de Patient) qui porte le fruit de la vie Immortelle !

Le fléau du renseignement. Vous aurez le pouvoir d'évaluer d'une manière approfondie les véritables motifs de toutes choses, car vous aurez une intelligence à un degré excessif ; mais au lieu de récolter des bénéfices, vous jetterez les dés de votre propre existence ! Le cœur de votre vie antérieure est déjà réduit en atomes, et quand vous serez mort, votre nature aura été intelligente en vain ! Votre maison sera dans des circonstances aisées ; votre famille bénéficiera du confort ; mais vos relations finiront par tomber en proie à la mort, et les membres de votre famille se disperseront, chacun de vous se précipitant dans une direction différente, laissant la place aux autres ! En vain, vous aurez harcelé votre esprit de pensées agaçantes pendant une demi-vie ; car ce sera comme si vous aviez parcouru les dédales confus d'un rêve à la troisième montre ! Un fracas soudain (sera entendu) comme la chute d'un palais spacieux, et une obscurité sombre (survivra) comme celle provoquée par une lampe sur le point de se consumer ! Hélas ! un sort de bonheur sera soudainement (dissipé par) l'adversité ! Malheur à l'homme dans le monde ! car sa destinée ultime est difficile à déterminer !

Laissez derrière vous un résidu de bonheur ! Transmettez un excès de bonheur ; transmettre un excès de bonheur ! De façon inattendue, vous rencontrerez un bienfaiteur ! Heureusement que votre mère, votre propre mère, aura accumulé une réserve de vertu et d'actions méritoires secrètes ! Mon conseil pour vous, humanité, est de soulager les démunis et de secourir les affligés ! Ne ressemblez pas à ceux qui veulent du lucre et se montrent indifférents aux liens de parenté : votre oncle maternel loup et cet imposteur de frère ! Il est vrai que l'addition et la soustraction, l'augmentation et la diminution (récompense et punition) reposent entre les mains du Ciel d'en haut !

De la splendeur enfin. L'affection amoureuse dans un miroir sera encore plus éphémère que la gloire dans un rêve. Cette belle splendeur disparaîtra dans combien de temps ! Ne faites plus allusion au rideau brodé, au couvre-lit de mariée ; car même si vous portez sur votre tête une couronne chargée de perles et, sur votre personne, une veste ornée de phénix, la vôtre ne sera pas néanmoins le moyen d'expier la courte vie (de votre mari) ! Bien que l'on dise que l'humanité ne devrait pas avoir à supporter, dans sa vieillesse, le fardeau de la pauvreté, il est également essentiel qu'une réserve d'actes bienveillants soit accumulée au profit des fils et des petits-fils ! (Vos fils) peut devenir digne en apparence et porter sur sa tête le gland officiel, et sur sa poitrine peut être suspendu le sceau d'or resplendissant d'éclat ; il peut être imposant dans sa majesté, et il peut s'élever haut en termes de statut et d'émoluments, mais le chemin sombre et morne qui mène à la mort est court ! Les généraux et les ministres qui ont existé depuis des siècles sont-ils encore dans la chair, à vrai dire ? Ils n'existent que sous un nom futile transmis à la postérité pour le révéler !

La mort survient quand les choses propices règnent ! Sur la poutre ornée se déposera à la fin du printemps la poussière odorante ! Votre indulgence imprudente pour l'amour licencieux et votre visage naturellement lunaire seront bientôt la source de la ruine d'une famille. La décadence du domaine familial émanera entièrement de Ching ; tandis que le déclin des affaires familiales sera entièrement imputable à la faute de Ning ! L'amour licencieux sera la principale raison d'une rancune de longue date.

Les oiseaux volants se perchent chacun sur les arbres ! Les successions familiales de ceux qui occupent des postes officiels disparaîtront ! L'or et l'argent des riches et des honorés seront dispersés ! ceux qui auront conféré un bénéfice trouveront, même dans la mort, le moyen de s'échapper ! ceux qui sont dépourvus de sentiments humains récolteront des représailles manifestes ! Ceux qui sont endettés pour une vie paieront, en temps voulu, de leur vie ; ceux qui doivent des larmes sont déjà (partis) pour épuiser leurs larmes ! Les blessures mutuelles ne seront pas vengées à la légère ! La séparation et les retrouvailles seront toutes deux déterminées par la prédestination ! Vous souhaitez savoir pourquoi votre vie sera courte ; regardez votre existence antérieure ! En vérité, les richesses et les honneurs qui viendront avec la vieillesse seront également une question de hasard ! Ceux qui voudront tenir le monde en légère estime se retireront derrière la porte de l'abstraction ; tandis que ceux qui se laisseront séduire par la séduction auront perdu la vie (la famille Chia accomplira son destin) aussi sûrement que les oiseaux se dirigent vers les arbres après avoir épuisé tout ce qu'ils avaient à manger, et qui en tombant accumulent un tas de poussière blanc, vaste et élevé, (laissant) en effet un vide derrière !

Lorsque les jeunes filles eurent fini les ballades, elles se mirent à chanter le « Disque Supplémentaire » ; mais la Fée de la Vision Monitor, percevant l'absence totale de tout intérêt pour Pao-yü, poussa un soupir. "Espèce de gamin idiot !" s'exclama-t-elle. "Quoi ! n'as-tu pas encore atteint la perception !"

"Vous n'avez pas besoin de continuer à chanter", observa rapidement Pao-yü, en interrompant les jeunes filles chantantes ; et se sentant somnolent et ennuyé, il plaida pour être sous l'effet du vin et demanda qu'on lui permette de s'allonger.

La Fée ordonna alors d'enlever les restes du festin et escorta Pao-yü jusqu'à une suite d'appartements féminins, où la splendeur des objets disposés était une chose qu'il n'avait pas vue jusqu'ici. Mais ce qui suscitait en lui un émerveillement encore plus intense, c'était la vue, de bonne heure, d'une jeune fille assise dans la pièce, qui, par la fraîcheur de sa beauté et la séduction de ses charmes, ressemblait quelque peu à Pao-ch'ai, tandis que, en élégance et en beauté, en revanche, à Tai-yu.

Alors qu'il était plongé dans un état de perplexité, la Fée remarqua soudain : « Tous ces appartements de femmes et ces chambres de dames dans tant de familles riches et honorables dans le monde sont, sans exception, pollués par des marionnettes voluptueuses et opulentes et par toute cette bande de gens. Mais plus méprisables encore sont les roués dissolus, d'autrefois et jusqu'à nos jours, qui soutiennent tous que les affections libidineuses ne constituent pas de la lubricité, et qui tentent en outre de prouver que l'amour licencieux n'équivaut pas à de la lubricité. ces arguments ne sont que de simples excuses pour leurs défauts et un écran pour leurs pollutions, car si l'affection

libidineuse est une obscénité, la perception d'un amour licencieux constitue encore plus une obscénité. C'est pourquoi l'indulgence de la sensualité et la satisfaction de l'affection licencieuse proviennent entièrement par goût de la luxure, ainsi que par désir d'amour licencieux. Voici, vous qui êtes l'objet de mon amour, êtes l'être le plus obscène sous le ciel depuis les âges les plus reculés jusqu'à nos jours !

Pao-yü fut assez abasourdi par ce qu'il entendit, et souriant précipitamment, il dit en guise de réponse : "Ma Fée souffre d'un malentendu. Simplement à cause de ma réticence à lire mes livres, mes parents m'ont, à plusieurs reprises, contacté injonction et réprimande, et aurais-je le courage d'aller jusqu'à me lancer imprudemment dans des habitudes obscènes ? D'ailleurs, je suis encore jeune en années et je n'ai aucune idée de ce qu'implique l'obscénité !

"Pas du tout!" s'écria la Fée ; "l'obscénité, bien qu'une chose en principe soit, en ce qui concerne le sens, sujette à des constructions différentes; comme en témoignent ceux du monde dont le cœur est attaché à l'obscénité. Certains ne se plaisent qu'aux visages et aux figures; d'autres trouvent un plaisir insatiable à chanter et danser ; certains dans le badinage et la raillerie ; d'autres dans l'incessante indulgence de leurs convoitises ; et ceux-là regrettent que toutes les belles jeunes filles sous les cieux ne puissent pas assouvir leur plaisir éphémère. Ces différentes sortes de personnes sont des objets répugnants à la peau imprégnée et tout L'amour lubrique, par exemple, qui a pris vie et pris racine dans vos affections naturelles, moi et mes semblables lui accordons le caractère d'une obscénité abstraite ; mais l'obscénité abstraite peut être saisie par l'esprit, mais ne peut pas être transmis par la bouche; peut être sondé par l'esprit, mais ne peut pas être divulgué par des mots.

Comme vous n'êtes maintenant imprégné de ce désir que dans l'abstrait, vous êtes certainement bien placé pour être un ami digne de confiance dans les appartements intérieurs (du Pays des Fées), mais, sur le chemin du monde des mortels, vous serez inévitablement mal interprété et diffamé ; toute bouche te ridiculiserà ; tous les yeux te regarderont avec mépris. Après avoir rencontré récemment vos dignes ancêtres, les deux ducs de Ning et Jung, qui ont ouvert leur cœur et m'ont fait part de leurs vœux avec tant de ferveur, (mais je ne vous laisserai pas regarder avec mépris uniquement à cause de la splendeur de nos appartements intérieurs) sur le chemin du monde), je t'ai donc conduit, mon fils, et je t'ai enivré de vins succulents, je t'ai trempé dans du thé spirituel et je t'ai réprimandé avec d'excellentes chansons, amenant aussi ici une de mes jeunes sœurs, dont le nom d'enfant est Chien Mei, et son style K'o Ching, à vous offrir comme épouse. Ce soir, le moment sera propice et propice à la consommation immédiate de l'union, dans le but exprès de vous permettre d'avoir un certain aperçu du fait que si l'état de la demeure des esprits dans les confins du Pays des Fées est encore tel (imparfait), à plus forte raison la nature des affections qui prévalent dans le monde poussièreux ; avec l'intention qu'à partir de maintenant vous vous libériez positivement de l'esclavage, perceviez et modifiez votre ancien tempérament, consacrez votre attention aux œuvres de Confucius et de Mencius et fixez votre objectif constant sur les principes de la moralité.

Ces propos terminés, elle l'initia aux mystères de l'amour licencieux, et, poussant Pao-yü dans la chambre, elle ferma la porte et partit toute seule. Pao-yü, dans un état de stupeur, obéit aux remontrances que lui avait données la Fée, et le résultat naturel fut, bien entendu, un violent flirt, dont il serait impossible de raconter les circonstances.

Le lendemain venu, il était alors si attaché à elle par des liens de tendre amour et leur conversation était si douce et pleine de charme qu'il ne pouvait supporter de se séparer de K'o Ching. Main dans la main, ils sortirent donc tous les deux se promener, lorsqu'ils arrivèrent inopinément à un endroit où rien d'autre ne rencontrait leur regard que des épines et des ronces qui couvraient le sol, et un loup et un tigre marchant côte à côte. côté. Devant eux s'étendait le cours d'un ruisseau noir qui gênait leur marche ; et sur ce ruisseau il n'y avait d'ailleurs aucun pont pour permettre de le traverser.

Tandis qu'ils exerçaient leur esprit avec perplexité, ils aperçurent soudain la Fée qui arrivait par derrière et qui les poursuivait. « Abandonnez-vous immédiatement, s'écria-t-elle, de vous engager dans le ruisseau ; il est urgent que vous tourniez au plus vite la tête ! »

Pao-yü ne perdit pas de temps à rester immobile. "Quel est cet endroit?" s'enquit-il.

"C'est le Gué de la Séduction", expliqua la Fée. " Sa profondeur est de dix mille chang ; sa largeur

est de mille li ; dans son courant il n'y a ni bateaux ni pagaies au moyen desquels effectuer un passage. Il y a simplement un radeau dont Mu Chu-shih dirige le gouvernail, et que Hui Shih chen lance avec les perches. Ils ne reçoivent aucune compensation sous forme d'or ou d'argent, mais lorsqu'ils rencontrent quelqu'un dont le destin est de traverser, ils le transportent. Vous êtes maintenant par hasard arrivé jusqu'ici , et si vous étiez tombé dans le courant, vous auriez rendu tout à fait inutiles les conseils et les avertissements que je vous ai donnés précédemment.

A peine ces paroles furent-elles terminées, qu'on entendit soudain du milieu du gué de la séduction un bruit semblable à un coup de tonnerre, sur quoi toute une foule de gobelins et d'oursins s'emparèrent de Pao-yü et l'entraînèrent vers le bas.

Cela remplit tellement Pao-yü de consternation qu'il tomba dans une transpiration aussi abondante que la pluie, et il éclata simultanément en criant : « Sauvez-moi, K'o Ching !

Ces cris terrifièrent tellement Hsi Jen et les autres servantes qu'elles se précipitèrent en avant et prenant Pao-yü dans leurs bras : « N'aie pas peur, Pao-yü, dirent-elles, nous sommes là.

Mais il faut remarquer que Mme Ch'in était juste à l'intérieur de l'appartement en train de recommander aux jeunes servantes de faire attention à ce que les chats et les chiens ne déclenchent pas de bagarre, lorsqu'elle entendit sans s'en rendre compte Pao-yü, dans son rêve. , appelle-la par son prénom de bébé. D'humeur mélancolique, elle communia donc en elle-même : « En ce qui concerne mon nom d'enfant, il n'y a, dans cet établissement, personne qui ait la moindre idée de ce que c'est, et comment se fait-il qu'il en soit venu à le connaître, et que il le prononce dans son rêve ? Et elle était, à cette époque, incapable d'en comprendre la raison. Mais, lecteur, écoutez les explications données dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE VI.

Chia Pao-yü récolte sa première expérience d'amour licencieux.

Le vieux Goody Liu rend visite au manoir Jung Kuo.

Mme Ch'in, pour reprendre notre récit, en entendant Pao-yü l'appeler dans son rêve par son prénom d'enfant, était au fond très exercée, mais elle ne se sentait cependant pas libre de faire une enquête minutieuse.

Pao-yü était, à ce moment-là, dans un état de stupeur, comme s'il avait perdu quelque chose, et les serviteurs lui donnèrent aussitôt une décoction de pulmonaire. Après avoir bu quelques gorgées, il se leva aussitôt et rangea ses vêtements.

Hsi Jen a tendu la main pour attacher la bande de son vêtement, et dès qu'elle l'a fait, et qu'elle est entrée en contact avec sa personne, elle était si froide au toucher, recouverte de sueur, que elle retira rapidement sa main avec une totale surprise.

"Quel est ton problème?" s'exclama-t-elle.

Une rougeur envahit le visage de Pao-yü, et il prit fermement la main de Hsi Jen. Hsi Jen était une fille pleine d'esprit ; Elle avait en outre quelques années de plus que Pao-yü et avait récemment acquis une certaine connaissance du monde, de sorte qu'à la vue de son état, elle expliquait dans une large mesure facilement la raison dans son cœur. De pudeur modeste, elle devint inconsciemment violette au visage, et n'osant pas poser une autre question elle continua à ajuster ses vêtements.

Cette tâche accomplie, elle le suivit jusqu'aux appartements de la vieille dame Chia ; et après un repas précipité, ils revinrent de ce côté, et Hsi Jen profita de l'absence des infirmières et des servantes pour remettre à Pao-yü un autre vêtement à changer.

"S'il vous plaît, chère Hsi Jen, ne le dites à personne", supplia Pao-yü avec une honte dissimulée.

"De quoi as-tu rêvé ?" » demanda Hsi Jen en souriant, en essayant d'étouffer ses rougeurs, « et d'où vient toute cette transpiration ?

"C'est une longue histoire", dit Pao-yü, "que quelques mots ne suffiront pas à expliquer."

Il lui raconta donc minutieusement le sujet de son rêve. Lorsqu'il arriva là où la Fée lui avait expliqué les mystères de l'amour, Hsi Jen fut envahie par la pudeur et se couvrit le visage de ses mains ; et, en se baissant, elle éclata de rire. Pao-yü avait toujours aimé Hsi Jen, en raison de sa douceur, de sa jolie apparence et de ses manières gracieuses et élégantes, et il lui expliqua aussitôt tous les mystères que la Fée lui avait enseignés.

Hsi Jen savait, bien sûr, que la douairière Chia l'avait confiée à Pao-yü, de sorte que son

comportement actuel n'était pas non plus une transgression. Et par la suite, elle tenta secrètement avec Pao-yü un violent flirt, et par chance, personne ne les interpella pendant leur tête-à-tête. À partir de cette date, Pao-yü traita Hsi Jen avec une considération particulière, bien plus qu'il n'en montra aux autres filles, tandis que Hsi Jen elle-même se montra encore plus démonstrative dans ses attentions envers Pao-yü. Mais pendant un certain temps, nous ne ferons aucune autre remarque à leur sujet.

En ce qui concerne la maison du manoir Jung, les détenus peuvent, en additionnant le nombre total, n'avoir pas été trouvés en grand nombre ; cependant, en comptant les hauts comme les bas, il y avait trois cents personnes et plus. Leurs affaires n'étaient peut-être pas très nombreuses, mais il y avait, chaque jour, dix à vingt affaires à régler ; en fait, la maison ressemblait en tous points à du chanvre défilé, dépourvu même d'un indice qui pourrait servir d'introduction.

Juste au moment où nous réfléchissions sur quelle affaire et sur quelle personne il serait préférable de commencer à écrire, par une heureuse coïncidence, à une distance de mille li, une personne petite et insignifiante comme un grain de moutarde est arrivée, à cause de sa distance. relation avec la famille Jung, de venir aujourd'hui même en visite au manoir Jung. Nous commencerons donc volontiers par parler de cette famille, car elle constitue après tout un excellent indice pour un début. Le nom de famille de cette famille humble et mesquine était en fait Wang. Ils étaient originaires de ce quartier. Leur ancêtre avait occupé un poste mineur dans la capitale et avait, dans le passé, connu le grand-père de dame Feng, c'est-à-dire le père de madame Wang. Avide de l'influence et de la richesse de la famille Wang, il rejoignit par conséquent ses ancêtres et fut reconnu par eux comme neveu.

A cette époque, il n'y avait que le frère aîné de madame Wang, c'est-à-dire le père de dame Feng, et madame Wang elle-même, qui connaissaient quelque chose de ces relations lointaines, du fait d'avoir suivi leurs parents dans la capitale. Le reste de la famille n'en avait aucune idée.

Cet ancêtre était, à cette date, mort depuis longtemps, ne laissant qu'un seul fils appelé Wang Cheng. Le domaine familial étant en ruine, il quitta à nouveau les murs de la ville et s'installa dans son village natal. Wang Cheng mourut également peu après son père, laissant un fils, connu dans son enfance sous le nom de Kou Erh, qui épousa une demoiselle Liu, dont il eut un fils appelé du nom infantile de Pan Erh, ainsi qu'une fille, Ch'ing Erh. Sa famille était composée de quatre personnes et il vivait de l'agriculture.

Comme Kou Erh était toujours occupé à quelque chose pendant la journée et que sa femme, dame Liu, de son côté, puisait l'eau, pilait le riz et s'occupait de toutes les autres tâches domestiques, le frère et la sœur Ch'ing Erh et Pan Erh, eux deux, n'avaient personne pour s'occuper d'eux. (C'est pour cela que) Kou Erh a amené sa belle-mère, la vieille bonne Liu, pour vivre avec eux.

Cette bonne Liu était une vieille veuve, avec beaucoup d'expérience. Elle n'avait d'ailleurs pas de fils autour des genoux, de sorte qu'elle dépendait pour son entretien de quelques arpents de terre pauvre, de sorte que lorsque son gendre la recevait chez lui, elle était naturellement toujours prête à exercer de cœur et d'esprit pour aider sa fille et son gendre à gagner leur vie.

Cette année, l'automne était terminé, l'hiver avait commencé et le temps avait commencé à être assez froid. Aucune disposition n'avait été prise dans la maison pour les mois d'hiver, et Kou Erh était inévitablement extrêmement exercé dans son cœur. Ayant bu plusieurs coupes de vin pour dissiper sa détresse, il resta chez lui et essaya de saisir chaque bagatelle pour exprimer son mécontentement. Sa femme n'avait pas le courage de se contraindre à lui faire obstacle, et c'est donc ce bon Liu qui l'encourageait, car elle ne supportait pas de voir l'état des affaires domestiques.

« Ne me tirez pas dessus parce que je parle trop », dit-elle ; "Mais qui d'entre nous, gens de la campagne, n'est pas honnête et ouvert d'esprit ? La quantité de riz que nous mangeons est aussi grande que la taille du bol que nous tenons. Dans votre jeunesse, vous dépendiez du soutien de votre vieux père. , de sorte que manger et boire sont devenus chez vous une véritable habitude ; c'est pourquoi, à l'heure actuelle, vos ressources sont tout à fait incertaines ; lorsque vous aviez de l'argent, vous regardiez devant vous et vous ne vous souciez pas de derrière ; et maintenant que vous n'avez plus d'argent , vous vous mettez aveuglément en colère. Vous avez fait un brave garçon et un héros capital ! Vivant bien que nous soyons maintenant loin de la capitale, nous sommes après